SCIENCES HUMAINES
N°359
JUIN
2023
Comprendre l'humain et la société

ENTRETIEN

BERTRAND BADIE

« La géopolitique est une affaire humaine »

QU'EST-CE QUE L'AMITIÉ ?

ENQUÊTE

Le yoga, une passion française

ENJEU

Le capitalisme est-il mortel ?

RÉFÉRENCE

Jules Michelet, écrivain du roman national

DOM/S:7,5€ - BEL/LUX:7€ - CH:11 FS - CAN:11,99 $CA - D:8€ - ESP/ITA/GR/PORT CONT:7,5€ - MAR:74 MAD - TOM:990XPF - TUN:9,9TND
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
L 18925 - 359 - F: 6,50 € - RD

Délivré à 353101 le 5/17/2023 5:10:24 PM

Pensez l'actualité avec philosophie

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

et sur **philomag.com**

Délivré à 353101 le 5/17/2023, 5:10:24 PM

L'AMI RETROUVÉ

C'est hiver, je suis retournée à Bordeaux. Mon père allait mourir. J'y suis restée quelques jours, fin décembre, début janvier. L'âme grise, je traînais ma tristesse dans le quartier de mon enfance lorsqu'une silhouette connue a surgi au coin de la rue. Ou plutôt qu'une silhouette, une allure : une façon de se mouvoir, un tempo, un port de tête, un art de promener son regard sur le monde autour de soi, tous ces détails qui particularisent un être par-delà les assauts du temps. Jonathan ! L'ami de jeunesse, surgi du passé à l'endroit où je l'avais laissé. Son apparition fut un éclair de joie. Il était, lui aussi, de passage, pour les funérailles de son beau-père. Nous nous sommes étonnés de la coïncidence (« *la roue des générations qui tourne...* »). Puis nous nous sommes promis de nous revoir ; promesse tenue quelques semaines plus tard à Paris. Nous avons partagé un repas. Le printemps revenait. J'ai retrouvé en sa présence cette chaleureuse sensation de joie.

Il est courant de dire que les vrais amis se révèlent dans l'épreuve. Pas seulement parce qu'ils s'évertuent à nous consoler, mais juste parce qu'ils sont là, par devoir ou par hasard, tels qu'ils sont, et que leur présence rallume en nous une lueur. La frontière entre amitié et amour semble ténue. Question de degré ? Il existe des amours légères et des amitiés incandescentes. Absence de sexualité ? Il est des amitiés mâtinées de désir. Histoire de durée ? Certaines amitiés anciennes dépérissent alors que d'autres qu'on croyait mortes refleurissent à l'improviste ; d'autres enfin, nouvelles, éclosent tout en splendeur. Il n'y a pas plus de règles qu'en amour... Peut-être l'amitié repose-t-elle, plus spécifiquement, sur une éthique de la réciprocité. Elle suppose une affection mutuelle et des territoires communs, la capacité de nous émouvoir, de converser et nous réjouir ensemble des plaisirs de l'existence. Elle renvoie à l'esprit de partage, contre la pente de l'égocentrisme.

Qu'est-ce donc que l'amitié ? C'est le plus court chemin vers la vie. Toujours elle nous y ramène, comme un précieux fil d'Ariane. « *L'amitié est ce qu'il y a de plus nécessaire pour vivre,* écrit Aristote, *car sans amis personne ne choisirait de vivre.* » « *C'est ravir au monde le soleil que d'ôter de la vie l'amitié* », souligne en écho Cicéron. De fait, il faut se sentir vivant pour aimer. Et réciproquement, il faut éprouver de l'amitié pour vivre, continuer à vivre et trouver de la saveur au quotidien quand l'envie n'y suffit plus. L'amitié réchauffe et fortifie. L'amitié sauve. ●

© SAMUËL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

Délivré à 353101 le 5/17/2023, 5:10:24 PM

COURRIER DES LECTEURS

Écrivez-nous
Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ?
Écrivez-nous à l'adresse suivante : **nicolas.journet@scienceshumaines.fr**

Adam Smith contre le capitalisme financier ?

Notre article sur le philosophe Adam Smith, paru dans le mensuel n° 358, s'employait à corriger la vision raccourcie souvent retenue de sa pensée faisant de lui le père fondateur d'un libéralisme économique sans réserves ni limites. Merci pour votre précision qui révèle sa méfiance à l'égard du capitalisme financier, aujourd'hui principal moteur de l'économie de marché. ● **N.J.**

Merci pour cet article fort intéressant sur Adam Smith. On pourrait y ajouter qu'Adam Smith avait une certaine aversion pour les sociétés par actions. Il notait en 1776, dans ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, que les directeurs de ces sortes de compagnies (les sociétés par actions, donc) étant les régisseurs de l'argent d'autrui plutôt que de leur propre argent, on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'ils y apportent cette vigilance exacte et soucieuse que des associés apportent souvent dans le maniement de leurs fonds. Remarque qui me semble bien d'actualité. ● **PAUL TRÉHIN**

Hannah Arendt et les limites de la vie privée

Je reviens sur votre dossier de décembre 2022 (mensuel n° 353), consacré à la question de la fin de la vie privée. J'ai été étonné, peut-être à tort, de ne pas trouver de référence aux thèses d'Hannah Arendt sur le sujet, développées dans le chapitre « Le domaine public et le domaine privé » de son livre *Condition de l'homme moderne*. Elle y exposait des idées encore intéressantes aujourd'hui, comme cette référence à la compréhension antique du privé, qui « *signifiait qu'on était littéralement privé de quelque chose, à savoir des facultés les plus hautes et les plus humaines* », ou encore cette remarque : « *Les hommes deviennent entièrement privés : ils sont privés de voir et d'entendre autrui, comme d'être vus et entendus par autrui.* » ● **JEAN-MICHEL BRICE**

Vous avez raison de rappeler les réflexions profondes d'Hannah Arendt qui, en 1958 déjà, diagnostiquait certains effets de la confusion moderne entre vie publique et vie privée, ainsi que l'émergence, en réaction, du domaine de l'intime comme souci existentiel. Elle anticipait d'une certaine façon sur l'analyse historique présentée par Philippe Artières dans notre dossier. Toutefois, son souci principal était assez différent de celui commun à nos articles : elle déplorait l'importance prise par les activités productives impersonnelles, et l'oubli du sens de l'œuvre individuelle capable de survivre à la petitesse naturelle et répétitive de la vie privée, plus ou moins identifiée à la vie familiale. ● **N.J.**

Délivré à 353101 le 5/17/2023, 5:10:24 PM

RETROUVEZ SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
À l'occasion de la Fête des mères, *Sciences Humaines* publiera en ligne un dossier spécial sur la maternité. Rendez-vous autour du 4 juin !

© ANAÏS ORDAS

ANAÏS ORDAS est une illustratrice parisienne à l'univers poétique et très coloré. Elle est passionnée par les grands peintres de l'époque classique, dont ses réalisations sont souvent inspirées.

© LOUIS MONIER/BRIDGEMAN

© UNIVERSAL HISTORY ARCHIVES/GETTY

22 ENTRETIEN
BERTRAND BADIE
« LA GÉOPOLITIQUE EST UNE AFFAIRE HUMAINE »

6 ACTUALITÉS

- **6 Enquête**
  Le yoga, une passion française
- **9 Portrait**
  Frédérique Aït-Touati, le théâtre des sciences
- **10 Image du mois**
  Flower Power
- **16 CULTURE POP**
  Vice-versa, quand les émotions s'emmêlent

19 ENJEU

- Le capitalisme est-il mortel ?

22 ENTRETIEN

- **Bertrand Badie**
  « La géopolitique est une affaire humaine »

27 DOSSIER
QU'EST-CE QUE L'AMITIÉ ?

- **28** À la recherche de l'ami parfait **CYRILLE BRET**
- **32** Ce qu'en disent les philosophes **FABIEN TRÉCOURT**
- **34** Une biologie des liens affectifs **ENTRETIEN AVEC ROBIN DUNBAR**
- **36** Qui se ressemble s'assemble ? **LUBOMIR LAMY**
- **39** Des premiers jeux aux dernières confidences **MAUD NAVARRE**
- **42** Quand l'amitié fait mal **DOMINIQUE PICARD ET EDMOND MARC**
- **44** Le temps des *followers* **CLAIRE BALLEYS**
- **46** Philosopher à quatre mains **FRANÇOIS DOSSE**

49 RÉFÉRENCE

- Jules Michelet, écrivain du roman national

54 LE JOUR OÙ...

- Emmanuel Mounier créa la revue *Esprit*

56 LE LIVRE DU MOIS

- Histoire d'un empire nomade

58 LIVRES

66 LE MOT QUI FÂCHE

- *Time out*

Délivré à 353101 le 5/17/2023, 5:10:24 PM

LE YOGA, UNE PASSION FRANÇAISE

Avec sa promesse d'harmonie corps/esprit, le yoga a conquis les Français. En dix ans, les effectifs ont triplé. Comment interpréter un tel engouement ? SYLVAIN MARCELLI

Derrière les grandes baies vitrées, le soleil se lève à peine. Il est 7 h 30 au centre Holi de Villeneuve-d'Ascq, près de Lille. En ce jeudi matin, ils sont six, quatre femmes et deux hommes, à s'être levés de bonne heure pour ce cours de « *warrior yoga* ». « *Nous allons travailler le chakra du plexus solaire,* leur annonce Elise Bulcke, professeure. *Ce chakra va révéler votre toute-puissance et mettre en lumière vos talents, vos dons, ce que vous avez à offrir au monde.* » Bientôt les postures s'enchaînent, ouverture, torsion, inversion. « *Ramène les mains en dessous des épaules, les genoux en dessous des hanches… Inspire, expire, creuse le dos, ouvre le cœur* », scande Elise.

Inventé par une danseuse et un acrobate, le *warrior yoga* privilégie les postures de force et d'équilibre. « *Le cours d'Elise est très motivant car très rythmé* », commente Gaby, artisan dans le bâtiment, qui espère prévenir des problèmes de dos grâce aux postures. « *Le terme* "warrior yoga" *m'a d'abord paru antinomique, mais cette pratique dynamique correspond à ce que je cherchais dans cette période de ma vie* », explique Camille, éducatrice de jeunes enfants. Alice, cheffe d'entreprise, estime que ces séances « *plus intenses que du cardio* » lui permettent « *de se recentrer et de trouver de la force mentale* ».

MAJORITAIREMENT DES FEMMES

Ouvert 7 jours sur 7, le centre Holi propose, avec un sens aigu du marketing, une large palette de cours, du « ashtanga yoga » (plus dynamique) au « hatha postural » (plus précis) en passant par le « *wild yoga* » (relié à la nature). Les femmes enceintes ont même leur créneau avec le « yoga prénatal ». Stéphanie Becquart a fondé ce lieu après un voyage initiatique à Bali, en Indonésie. « *Je suis partie seule avec mon sac à dos en 2017 pour me retrouver,* confie-t-elle. *Les seuls moments où j'ai réussi à m'apaiser, c'est en faisant du yoga. J'ai voulu partager cette expérience à mon retour.* » L'offre a trouvé son public : 650 personnes (très majoritairement des femmes) viennent au moins une fois par mois, une séance coûtant entre 12 et 17 euros.

Ce succès reflète l'engouement récent de notre société pour le yoga, une pratique connue en France depuis les années 1920 ❶. Selon une enquête réalisée en 2020 par l'Injep ❷, le service statistique du ministère des Sports, 6 % de la population française (soit 3,4 millions de personnes de plus de 15 ans) pratique de temps à autre le yoga, trois fois plus qu'en 2010. Ils sont 2 millions à dérouler leur tapis au moins une fois par semaine, chez eux ou dans un studio.

Cela représente davantage de pratiquants réguliers que pour le basket (0,9 million) ou le Pilates (1,2 million). Mais quand même moins que le football (2,8 millions) ou le VTT (2,9 millions). Saisis par l'ampleur du phénomène, des anthropologues, des ethnologues et des sociologues ont consacré deux journées d'études au yoga en mars 2023 ❸. Une première en France, alors qu'il existe depuis le début des années 2000 des « *yoga studies* » dans le monde anglo-saxon.

OPTIMISATION DE SOI

Inscrit depuis début janvier au cours d'Elise, Nicolas se sent quand même un peu isolé. « *Généralement, je suis le seul homme… Peut-être parce que le yoga est associé à une pratique très douce* », s'interroge-t-il. Effectivement, les adeptes de la « posture du cobra » et de la « salutation au soleil » sont très majoritairement des

Délivré à 353101 le 5/17/2023, 5:10:24 PM

© SYLVAIN MARCELLI

Au centre Holi de Villeneuve-d'Ascq, cours de *warrior yoga*, variante qui associe souplesse, force et équilibre.

femmes (à 81 %). « *C'est intéressant d'observer le renversement du genre qui s'est produit entre l'Inde et l'Europe de l'Ouest,* relève Marie-Carmen Garcia, professeure en sociologie à l'université Lyon-I. *Là-bas, le yoga est une pratique enseignée par des hommes à des hommes alors que chez nous, c'est une activité enseignée et pratiquée par des femmes.* »

Les données collectées par l'Injep révèlent aussi le caractère socialement discriminant du yoga. Cette discipline est majoritairement pratiquée par des femmes habitant en ville, en bonne forme physique, diplômées et appartenant à une catégorie sociale favorisée. Les 25-39 ans sont majoritaires (32 %) même si toutes les tranches d'âge s'adonnent au yoga (14 % ont plus de 65 ans). Toutefois, les motivations des pratiquants sont diverses.

« *Nous distinguons quatre manières de faire du yoga* », expliquent les sociologues Pierre Bataille (université Grenoble-Alpes) et Brice Lefèvre (université Lyon-I), en se fondant sur l'enquête de l'Injep. Pour 11 % des répondants, il s'agit avant tout d'un sport. Pour 34,1 %, il correspond à une quête de bien-être et d'optimisation de soi, dans une logique de développement personnel. Pour 34 %, c'est une façon de nouer du lien social et de se connecter avec la nature. Enfin, et c'est plus surprenant, 21 % des répondants vivent le yoga sur le mode de la contrainte. Poussés par leur médecin ou leur entourage, ils ont souvent plus de 60 ans, un IMC (indice de masse corporelle) élevé et vivent souvent à la campagne. « *Pour eux, le yoga apparaît moins comme une occasion de développer son potentiel physique et psychologique que comme une injonction à se prendre en main* », constatent les deux sociologues.

VOYAGE EN INDE

Retour au studio Holi, un samedi matin. « *Écoutez votre souffle, voyez comment est l'inspiration, comment est l'expiration.* » *Legging* noir et *hoodie* gris, tatouages discrets sur le bras, Laura Naso a les yeux fermés. Face à elle, dix femmes, mains jointes devant la poitrine, pieds nus ou en chaussettes. La professeure les entraîne dans un *Om* puissant : ce mantra rappelle la dimension spirituelle du hatha yoga, le yoga le plus enseigné en Occident. Il fait vibrer la salle et relie les pratiquantes entre elles au début et à la fin de la séance. Le souffle est profond, la concentration totale.

Délivré à 353101 le 5/17/2023, 5:10:24 PM

SCIENCE POLITIQUE

LE YOGA, UN *SOFT POWER*

Anthropologue au CNRS, Raphaël Voix s'intéresse aux transformations du yoga en Inde. « *Le yoga postural moderne n'a pas grand-chose à voir avec la pratique spirituelle des ascètes hindous*, souligne-t-il. *Pourtant, cette forme mondialisée du yoga a commencé à se diffuser auprès du grand public en Inde dans les années 2000.* » Le gouvernement de Narendra Modi (arrivé au pouvoir en 2014) a fait le choix de se réapproprier cette pratique, allant jusqu'à structurer une formation universitaire, qui va du certificat au PhD.

L'objectif est d'affirmer des valeurs nationalistes et traditionalistes afin de mieux les exporter. Le yoga devient ainsi un puissant outil de *soft power*, très éloigné de la contre-culture des années 1970 à laquelle il est encore souvent associé. À cet égard, N. Modi a réussi un joli coup en faisant voter dès décembre 2014 la création d'une Journée internationale du yoga par l'Assemblée générale des Nations unies. La proposition a été soutenue par la quasi-totalité des États membres. Étaient-ils tous conscients du projet idéologique porté par le Premier ministre indien ? ● S.M.

Laura revient tout juste d'Inde : elle a passé un mois à approfondir sa connaissance du yoga sur les plages de Varkala. « *J'ai vécu une expérience aussi intense que lors de mon premier séjour en 2018 à Rishikesh, dans le Nord du pays,* relate la trentenaire. *En Inde, la pratique est plus brute et plus simple : il n'y a pas de musique, pas de fioritures, on n'a pas peur du silence.* » Le contraste est flagrant avec la France, où le yoga se rapproche d'une forme de gymnastique. « *Ce que 90 % des gens recherchent ici, c'est une hygiène de vie, des postures physiques, des exercices de respiration… Très peu de personnes veulent aller jusqu'à la méditation extrême. Pour moi, ce n'est pas un problème. J'essaie de garder l'essence de ce qu'on m'a appris en m'adaptant aux attentes* », explique la professeure.

Le voyage de Laura fait rêver ses collègues. Elise, notre prof de *warrior yoga*, espère partir en Inde d'ici la fin de l'année. « *J'ai besoin de m'imprégner de la culture de là-bas, de faire un stage sur place, d'aller plus loin que les bouquins… Mais ce sera un défi de partir seule dans un ashram, j'avoue que ce pays me fait un peu peur* », confie-t-elle avec franchise. « *En l'absence de diplôme, le voyage en Inde est un moyen pour les professeurs de yoga de construire leur identité professionnelle* », souligne M.-C. Garcia, qui pilote un projet de recherche baptisé « Yogaprofs » avec le soutien de la Maison des sciences de l'homme Lyon-Saint-Étienne.

UN MÉTIER PEU RÉMUNÉRATEUR

L'équipe fédérée par M.-C. Garcia compare la manière d'enseigner le yoga en Inde et en France, à travers l'exemple du Krishnamacharya Yoga Mandiram, l'un des principaux instituts indiens, qui revendique d'avoir adapté le yoga aux Occidentaux. Là encore, le genre est une bonne clé d'entrée pour comprendre ce qui se joue dans ce transfert. « *Les enseignantes françaises que nous avons rencontrées sont toutes formées par des hommes* », constate Mélie Fraysse, maîtresse de conférences à l'université Paul-Sabatier à Toulouse. « *Ces femmes ne gagnent pas leur vie avec ce métier. La plupart exercent sous le statut d'indépendantes, soit dans une situation de précarité financière soit en étant soutenues par leur conjoint.* »

C'est une tendance générale. Dans une enquête menée par le Syndicat national des professeurs de yoga ❹, 76 % des répondants déclarent ne vivre que partiellement de leur enseignement. La solution pour ces passionnés est souvent de diversifier leurs activités, comme le font nos deux enseignantes. L. Naso, prof de hatha yoga, propose aussi des séances de « shiatsu » (une pratique venue du Japon), tout en étant l'ambassadrice d'une grande marque de sport. De son côté, E. Bulcke organise des cours de Pilates, en complément du yoga. « *J'arrive à vivre de mon activité, à raison de 22 cours par semaine dans six lieux différents,* explique l'autoentrepreneuse. *À terme, mon objectif serait de créer mon propre studio, un petit cocon où je pourrais déployer mon univers.* » Si le yoga poursuit sa conquête de l'Hexagone, elle ne devrait rencontrer aucune difficulté à trouver des disciples. ● SYLVAIN MARCELLI

> « J'AI BESOIN DE M'IMPRÉGNER DE LA CULTURE DE LÀ-BAS, D'ALLER PLUS LOIN QUE LES BOUQUINS… »
> ● ELISE, PROFESSEURE DE *WARRIOR YOGA*

❶ Patrick Tomatis *et al.*, « L'histoire du yoga en France »», *in* Ysé Tardan-Marquelier (dir.), *Yoga. L'encyclopédie*, Albin Michel, 2021.

❷ Brice Lefèvre et Valérie Raffin (coord.), *Les Pratiques physiques et sportives en France. Résultats de l'enquête nationale 2020*, Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire, 2023. https://injep.fr/publication/les-pratiques-physiques-et-sportives-en-france/

❸ Journées d'étude « Les pratiques du yoga : une circulation des savoirs yogiques entre l'Inde et la France », Maison des sciences de l'homme Lyon-Saint-Étienne, 20-23 mars 2023.

❹ Syndicat national des professeurs de yoga, « Enquête sur la pratique du yoga en France », mai 2021. https://snpy.fr/enquetes/grande-enquete-pratique-yoga-en-france/

Délivré à 353101 le 5/17/2023, 5:10:24 PM

© EHESS

BIOGRAPHIE
Spécialiste de littérature comparée et d'histoire des sciences. Elle est notamment l'autrice, avec Stephen Gaukroger, de *Le Monde en images. Voir, représenter, savoir, de Descartes à Leibniz* (Classiques Garnier, 2015), et, avec Bruno Latour, de *Trilogie terrestre* (éd. B42, 2022). Elle a créé la Compagnie de théâtre « Zone critique ».

PORTRAIT

Frédérique Aït-Touati, le théâtre des sciences

Metteuse en scène, cette historienne des sciences explore les liens entre arts et sciences, qui ne cessent de se nourrir mutuellement.

Tiraillée entre deux vocations, Frédérique Aït-Touati n'est jamais parvenue à trancher entre sa passion pour le monde académique et la création artistique. Pourquoi, en fin de compte, choisir entre le bureau et la scène, entre l'intellect et l'émotion ? Depuis quinze ans, cette chercheuse en littérature comparée, historienne et philosophe des sciences au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) alterne entre une vie de laboratoire le jour et de metteuse en scène la nuit. Elle a d'ailleurs créé sa propre compagnie de théâtre en 2004 : « Zone critique ». « *J'aime l'odeur du plateau de théâtre et la magie qui opère avec le collectif. Je m'ennuie lorsque je suis seule derrière mon ordinateur. La société nous demande d'entrer dans une catégorie : littéraire ou scientifique, homme ou femme, chercheur ou artiste… Mais si je ne fais plus ces liens entre art et science, c'est comme si ma circulation du sang était coupée. Je dépéris* », lâche celle qui fut l'amie du philosophe et sociologue Bruno Latour, avec qui elle a entretenu une correspondance littéraire jusqu'à sa mort en 2022.

Tout commence il y a quinze ans : agrégée de lettres modernes, la jeune normalienne part pour une année d'échange universitaire à Cambridge. Outre-Manche, elle découvre une véritable « *ébullition* » artistique et commence à mener une double vie. « *Je travaillais tard le soir dans un théâtre, je dormais peu. C'était très gai, un peu fou* », se remémore-t-elle. Elle rencontre sur place Simon Schaffer, historien et philosophe des sciences britannique. Elle passe des heures à écouter ce professeur qui deviendra son mentor académique. « *Je pensais que la philosophie et l'histoire des sciences étaient sans intérêt. J'ai découvert de la beauté, de la passion, de l'émerveillement là où on m'avait fait croire qu'il n'y avait que de l'ennui* », décrit-elle.

GALILÉE, ENTRE LUNE ET PEINTURE

Elle restera finalement treize ans en Angleterre, dont sept à rédiger sa thèse où elle démontre que, même au cœur de la révolution scientifique du 17e siècle, la fiction et les arts ont été déterminants. Elle explique par exemple que lorsque Galilée a dirigé son télescope vers la Lune, faute d'outils scientifiques à sa disposition, « *il n'aurait pas pu interpréter les taches et ombres des cratères sans son expérience de peintre et ses connaissances sur le clair-obscur* ». Sa culture académique est utile dans son métier de metteuse en scène : « *Cela m'aide à donner de la densité aux personnages, à la scénographie* », assure-t-elle. F. Aït-Touati se passionne par exemple pour les théâtres anatomiques, ces étranges petits théâtres ronds qui étaient utilisés pour mettre en scène les dissections au 17e siècle. Une mise en scène qui, selon elle, trahit un rapport « *au corps, au regard, au mystère* ».

Elle reste d'ailleurs persuadée que le théâtre, à travers la représentation qu'il offre du monde, ouvre une réflexion philosophique sur la réalité qui nous entoure. « *En questionnant le rapport au regard, le théâtre nous fait nous demander : "Où se trouve le public ?" Il fait aussi écho à nos questions contemporaines : "Où sont les humains par rapport à la Terre ?" Pendant longtemps, la nature a été là, comme un décor qui ne bougeait pas* » relève-t-elle. « *Pour la science, elle n'a été qu'un objet. Mais elle réagit à présent, elle est devenue une actrice essentielle du monde.* »

EMMANUELLE PICAUD

Délivré à 353101 le 5/17/2023, 5:10:24 PM

Délivré à 353101 le 5/17/2023, 5:10:24 PM

© MARC RIBOUD / FONDS MARC RIBOUD AU MNAAG

IMAGE DU MOIS

Flower Power

Le portrait de cette manifestante, opposant la délicatesse d'un chrysanthème aux baïonnettes de la garde nationale américaine, a fait le tour du monde. Au point de s'imposer comme un des symboles de la non-violence. Présentée actuellement au musée des Confluences de Lyon dans le cadre de l'exposition « Marc Riboud. 100 photographies pour 100 ans », l'image a été prise par le photographe le 21 octobre 1967 lors de la grande marche pour la paix au Vietnam, à Washington. Alors qu'en fin de journée, les manifestants se dispersent, Marc Riboud aperçoit Jan Rose Kasmir, 17 ans, s'avancer vers les soldats alignés devant le Pentagone. Bras en croix, elle semble les défier, avant de les refermer sur la fleur. C'est la fin de sa pellicule. Des quelques photos saisies sur le vif, c'est sa préférée. Tendre mais pas naïve, elle est particulièrement emblématique de son style : un sens inné de la composition et un goût intense pour l'humain. « *La jeunesse américaine avait ce jour-là un beau visage* », dira-t-il.

Né près de Lyon, le photographe voyageur disparu en 2016 a marqué le 20e siècle. En 1955, peu après son entrée à l'agence Magnum, il traverse le Moyen-Orient en Land Rover jusqu'en Inde, avant de rejoindre la Chine. Son reportage sur le Grand Bond en avant de Mao (1957) lui offre une notoriété internationale. Dans les années qui suivent, de l'Inde à la Chine en passant par l'Algérie, le Ghana, le Vietnam, l'Iran, la Pologne ou l'Afrique du Sud, il raconte les conflits, les indépendances, les révolutions, les grandes évolutions sociétales, avec une attention particulière à ceux qui combattent pour la liberté. Jan Rose Kasmir, aussi est restée la jeune fille engagée qu'elle était. En 2003, M. Riboud l'a retrouvée lors d'une manifestation contre la guerre en Irak. À la main, elle tenait le portrait qu'il avait fait d'elle. ● **CÉCILE PELTIER**

© MARC RIBOUD / FONDS MARC RIBOUD AU MNAAG

À VOIR

- L'exposition « Marc Riboud. 100 photographies pour 100 ans » est présentée jusqu'au 31 décembre 2023 au musée des Confluences à Lyon. Les clichés prêtés par le fonds photographique Marc-Riboud, légué en 2019 au musée Guimet, cherchent à rendre compte de la grande diversité de l'œuvre de l'artiste. Et à travers un parcours cyclique de l'intemporalité de son œuvre.

À LIRE

- L'album de l'exposition, proche des magazines de photojournalisme des années 1950, *Marc Riboud au musée des Confluences*, une coédition musée des Confluences/éd. Bernard Chauveau, 2023.

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 1:03:13 PM

ADOLESCENCE

Il faut du sens pour être heureux

Les théories psychologiques actuelles conçoivent le bonheur sous deux angles complémentaires : l'hédonisme – la recherche de plaisirs – et l'eudémonique – la recherche de « son vrai soi » (de sa vraie nature, d'une vie pleine de sens). La littérature ne permettait pas jusque-là de savoir si la seconde vision, notamment le fait trouver du sens à sa vie, avait une influence sur le bien-être des adolescents. C'est ce qui a poussé une équipe de l'université Cornell (États-Unis) à étudier plus de 200 jeunes de 14 à 19 ans impliqués dans un programme les aidant à développer un projet de leur choix.

Chaque jour les participants étaient interrogés sur leur sentiment d'utilité et de bien-être. En marge, avant et après le programme, ils étaient invités à remplir l'*autistic quotient scale*, une échelle autorapportée visant à évaluer les tendances autistiques chez les personnes non diagnostiquées. Les résultats de cette étude montrent que le fait de se sentir plus utile et de « *trouver plus de sens à la vie* » était fortement corrélé au sentiment de bien-être chez les adolescents, quelle que soit leur personnalité, ainsi que chez les personnes ayant des traits autistiques sous-cliniques élevés. Les chercheurs concluent que la recherche de sens est accessible à chacun et représente une voie prometteuse pour soutenir la santé mentale des jeunes. ● **ROMINA RINALDI**

SOURCE

• Kaylin Ratner *et al.*, « Daily adolescent purposefulness, daily subjective well-being, and individual differences in autistic traits », *Journal of Happiness Studies*, 2023.

© MASKOT/GETTY

© ZIA SOLEIL/GETTY

PARENTALITÉ

Mère connectée, bébé délaissé

Les technologies digitales soulèvent de nouveaux défis en matière de parentalité. Des chercheurs de l'université de Padoue et de l'université de Lausanne se sont intéressés aux liens entre le covid, la distraction technologique des mères pendant le temps passé avec leur enfant, leur bien-être psychologique et leurs comportements parentaux. Le covid a généré du stress chez les mères, qui se sont mises à chercher plus fréquemment des informations sur leur smatphone. Pendant ce temps, elles sont montrées aussi plus indifférentes et moins chaleureuses avec leurs enfants. D'où la nécessité de sensibiliser les parents aux effets des technologies digitales sur la relation parents-enfants. ● **R.R.**

SOURCE

• Natale Canale *et al.*, « Maternal technology distraction and its associations with stress and parenting during the covid-19 Pandemic », *Psychology of Popular Media*, 2023.

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 1:03:13 PM

COMMUNICATION
Comment la fatigue est devenue phatique

« Bonjour, ça va ? » « Fatigué... » En linguistique, la fonction phatique (du grec ancien *phátis*, « parole ») qualifie un motif qui sert essentiellement à établir, prolonger ou interrompre la communication et à attirer l'attention de l'interlocuteur : « allô ? », « ça va ? »... Ces mots sont vidés de leur contenu référentiel et de leur charge émotive. Ils éliminent par là même les sujets à risque, qui induiraient une réponse trop impliquante ou feraient perdre la face à un des interlocuteurs. D'où un éventail restreint de thèmes abordés, comme le temps qu'il fait ou le sentiment d'être fatigué.

Pour que la fatigue, qui ne remplit aucune de ces conditions, puisse intégrer le cadre inoffensif de la communication phatique, il a fallu une double évolution de nos représentations qui lui permette d'apparaître comme un sujet à la fois légitime et sûr. La fatigue s'est d'abord transformée de faiblesse en blessure. Elle ne relève plus de la faille personnelle, qui rend le fatigué inutile dans l'accomplissement de ses rôles sociaux, et qu'il convient de masquer, mais de la blessure de guerre qu'il est possible d'arborer. Par un mouvement simultané, la fatigue s'est transformée de fatalité en injustice : sa cause ne relève plus d'un ordre immanent (Dieu, les éléments, etc.) contre lequel il n'est possible que de se résigner, mais d'un responsable extérieur, contre lequel il est loisible de se révolter. La fatigue est ainsi devenue la preuve de la participation à la défense de la communauté, qui respecte bien l'esprit de la « communion phatique » cher à Bronislaw Malinowski (1884-1942), l'anthropologue qui a popularisé cette notion. ● **PHILIPPE ZAWIEJA**

SOURCE
- Philippe Zawieja, « Phatique de la fatigue : la fatigue au risque de l'interaction », *in* Maria de Jesus Cabral *et al.* (coord.), *Lectures de la fatigue. Entre pathologisation, critique sociale et création*, Le Manuscrit, 2003

© THE GOOD BRIGADE/GETTY

PSYCHOLOGIE
Courir pour oublier ?

Des chercheurs norvégiens se sont penchés sur le concept d'« escapisme » chez les coureurs de fond. Ce terme dérivé du terme « *escape* » (« s'échapper »), souvent utilisé dans le domaine des addictions aux jeux vidéo, désigne une attitude d'évasion de la réalité visant à fuir une vie monotone ou déplaisante. Les chercheurs ont interrogé 227 joggeurs adultes courant en moyenne 5 heures par semaine. Ils les ont questionnés sur leur état d'esprit quand ils couraient, leur degré de dépendance à cette activité et leur bien-être psychique. En analysant leurs motivations, ils distinguent deux formes d'escapisme : une forme valorisant les sentiments positifs (courir pour se sentir bien) et une autre plus problématique, évitant les émotions négatives (courir pour oublier).

Selon les résultats de cette étude, les retombées de la course à pied sur la santé mentale dépendraient essentiellement de la motivation initiale des coureurs. Ceux qui chaussent leurs baskets pour s'épanouir se sentiraient effectivement mieux dans leur peau et auraient davantage tendance à prendre leurs difficultés à bras-le-corps. À l'inverse, ceux qui courent pour oublier sont plus souvent des procrastinateurs qui évitent de se confronter à leurs problèmes et pour qui la pratique du sport ne participe pas réellement à un mieux-être. Ces derniers auraient aussi plus de risques de développer des formes d'addiction au sport, même si cette possibilité existe pour les deux catégories.

● **MARC OLANO**

SOURCE
- Frode Stenseng *et al.*, « Running to get "lost" ? Two types of escapism in recreational running and their relations to exercise dependence and subjective well-being », *Frontiers in Psychology*, n° 13, janvier 2023..

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 1:03:13 PM

DROIT
Besoin d'un avocat ? Montez dans le bus !

C'est un cabinet d'avocats itinérant. Chaque jour, le « Bus de l'accès au droit » s'arrête dans une commune du Nord pour proposer à la population une permanence juridique gratuite et sans rendez-vous. Confidentialité garantie : les consultations sont assurées par des avocats bénévoles du barreau de Lille, dans des compartiments délimités par des rideaux rouges. Problème de voisinage, séparation difficile, menace de licenciement, conflit avec un bailleur… « *Nous n'excluons aucun pan du droit mais les sujets qui reviennent le plus souvent concernent la famille, le logement et le travail* », relève Anne-Claire Grandjean, maîtresse de conférences à l'université catholique de Lille. Cette spécialiste du droit public a eu la bonne idée d'inviter les étudiants de sa faculté à bord : ils apprennent leur métier sur le terrain, en s'imprégnant des demandes des usagers et des conseils dispensés par les avocats.

Cette initiative lilloise s'inspire du « Bus des solidarités » lancé il y a vingt ans par le barreau de Paris. Elle a été mise en place fin 2019 avec l'aide d'un mécène privé. Les débuts ont été compliqués en raison des restrictions sanitaires. Mais depuis la fin des confinements, le car bleu et rouge ne désemplit pas. Il va mobiliser cette année une centaine d'avocats et 300 étudiants, qui vont se relayer auprès de 2 300 usagers. « *Ce sont majoritairement des personnes en situation précaire, démunies face à la dématérialisation des procédures et à l'absence de permanences juridiques dans leur ville*, détaille A.-C. Grandjean. *On parle beaucoup des déserts médicaux, mais il existe aussi des déserts judiciaires…* » Depuis un an, le bus lillois a élargi son territoire jusqu'à Calais. Deux fois par semaine, des avocats y reçoivent des exilés pour répondre à leurs questions sur les modalités du droit d'asile et les mesures de reconduite à la frontière. ● **S. M.**

© DR

INÉGALITÉS
La difficile féminisation de l'ENA

Ces dernières années, seulement un tiers des admis au principal concours de l'École nationale d'administration (ENA, désormais rebaptisée Institut national du service public) étaient des admises. Trois chercheurs scrutent cette disproportion en s'intéressant à la voie royale d'accès à l'institution : la « prépa » aux concours administratifs de Sciences Po. Dès le départ, ils constatent un effet d'entonnoir : de 60 % d'étudiantes en master au sein de la grande école parisienne, on passe à 44 % dans cette filière préparatoire puis à 38 % parmi les candidats à l'ENA. Cette disproportion se creuse encore lors du concours avec 34 % de femmes parmi les admissibles à l'issue des épreuves écrites, la performance des deux genres se révélant plus équilibrée lors des oraux.

En déployant leur analyse au carrefour du genre et de la classe sociale, les auteurs constatent que le renoncement au concours est davantage le fait des étudiantes d'origine modeste, qui s'inscrivent aussi moins souvent aux examens blancs facultatifs, galops d'essai au concours de l'ENA. Ces étudiantes obtiennent aussi des performances inférieures au concours écrit, même à niveau général et d'entraînement identique, signe possible d'« *une plus grande dispersion des efforts en raison d'investissements dans d'autres concours ou encore (…) de différences de confiance en soi ou d'une conviction moindre d'être à sa place* ». Si l'ENA s'est lentement féminisée, cela se fait donc « *principalement par le haut de la pyramide sociale* ».

● **JEAN-MARIE POTTIER**

SOURCE

- Maxime Parodi, Hélène Périvier et Fabrice Larat, « De Sciences Po à l'Ena, la voie étroite vers les sommets de la fonction publique », *Sciences Po OFCE working paper*, n° 15, décembre 2022.

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 1:03:13 PM

PÉDAGOGIE
L'abandon de thèse, un problème d'encadrement

© HILL STREET STUDIOS/GETTY

En France, de nombreux étudiants interrompent leurs études doctorales avant d'avoir pu soutenir leur thèse. Très variables selon les disciplines – de moins de 5 % en sciences expérimentales à 40 % en sciences humaines et sociales –, ces taux d'abandon sont comparables à ceux constatés à l'échelle internationale. Malgré son ampleur, le phénomène reste peu étudié et généralement expliqué par des éléments individuels – difficultés financières, scolaires ou choix de vie propres à chaque étudiant.

Deux chercheuses québécoises, spécialisées en pédagogie du supérieur, se sont intéressées à l'influence de l'encadrement doctoral. Leur analyse de la littérature scientifique montre tout d'abord que la mission du directeur de recherche reste mal définie, variant selon les pays d'une posture hiérarchique parfois paternaliste à une relation plus horizontale impliquant plusieurs coencadrants, sans qu'aucune de ces formules n'ait fait la preuve de sa supériorité pour prévenir les abandons. Elles ont ensuite mené des entretiens avec 20 doctorants et 20 directeurs de thèse, qui les ont conduites à mettre en évidence trois facteurs déterminants dans la poursuite des études.

Le premier facteur est la qualité du recrutement : outre le niveau de compétence du candidat et d'expertise du directeur au regard du sujet de recherche envisagé, une thèse a plus de chance d'aboutir si l'un et l'autre partagent une même vision de leurs rôles et responsabilités. Le second facteur tient en une communication claire et transparente entre doctorant et encadrant, qui suppose des rencontres fréquentes et régulières, assorties de la possibilité d'évoquer en toute confiance les éventuelles difficultés. Enfin, la capacité du directeur à favoriser l'insertion professionnelle apparaît comme un facteur clé pour la réussite : il s'agit de discuter, dès le début du doctorat, des objectifs de carrière de l'étudiant afin d'adapter l'encadrement et la gestion des opportunités, selon que celui-ci se destine – ou non – au milieu universitaire. ● **BÉATRICE KAMMERER**

SOURCE
- Constance Denis et Christelle Lison, « L'abandon aux études doctorales : un problème de direction ? », *Revue internationale de pédagogie de l'enseignement supérieur*, vol. XXXIX, n° 1, hiver 2023.

UNIVERSITÉ
Halte aux cours trop matinaux !

© ETEEMAGE I I Y

« *L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt* », paraît-il. Cette maxime n'est visiblement pas valable en ce qui concerne l'éducation, du moins à l'université. En surveillant les habitudes de 23 391 étudiants qui se rendaient dans les amphis et les salles de cours de l'université de Singapour, des chercheurs en neurosciences ont montré que les participants avaient tendance à être moins assidus aux heures les plus matinales, c'est-à-dire entre 8 et 10 heures du matin, où l'on compterait environ 10 % d'élèves en moins que le reste de la journée.

Ces résultats viennent confirmer des études précédentes menées dans des universités au Danemark et en Chine sur des échantillons plus restreints, qui avaient aussi conclu que les cours matinaux ont une incidence sur l'absentéisme des élèves. Les chercheurs singapouriens se sont également demandé si commencer les cours tôt le matin avait un impact sur le temps de sommeil des étudiants et si cela pouvait contribuer à expliquer cet absentéisme. En analysant le rythme d'apprentissage de 39 458 étudiants ainsi que les phases de sommeil de 181 autres, ils se sont aperçus que les élèves qui assistaient aux cours entre 8 et 10 heures du matin perdaient en moyenne une heure de sommeil en comparaison des jours où ils n'avaient cours que l'après-midi ou pas de cours du tout. « *Les étudiants se couchent à la même heure, mais ils se lèvent plus tôt pour les cours matinaux, ce qui a une incidence sur leur sommeil. Ils doivent donc choisir entre assister au cours ou dormir plus* », analysent les auteurs. ● **EMMANUELLE PICAUD**

SOURCE
- Sing Chen Yeo *et al.*, « Early morning university classes are associated with impaired sleep and academic performance », *Nature Human Behavior*, février 2023.

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 1:03:13 PM

© SAMUËL BERTHET

● FABIEN TRÉCOURT
JOURNALISTE,
IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ

CULTURE POP

Vice-versa, quand les émotions s'emmêlent

C'est le premier jour dans une nouvelle école pour Riley, 11 ans. Née dans le Minnesota, au Nord des États-Unis, elle vient de déménager à l'autre bout du pays en Californie, où elle ne connaît personne. Dans sa tête, les émotions se bousculent sous forme de personnages hauts en couleur : Joie (c'est son nom) veut que ce soit la plus belle journée de sa vie, Dégoût repère les écoliers à éviter, Peur anticipe des milliers de scénarios catastrophes, Colère est prêt à intervenir en cas de conflit, enfin Tristesse a pour ordre de rester dans son coin.

Mise en scène dans le film d'animation *Vice-versa* (2015), cette allégorie de notre vie psychique s'inspire d'une théorie développée par le psychologue Paul Ekman dans les années 1970 : un petit nombre d'émotions fondamentales, fruits de notre évolution biologique et communes à tous les êtres humains, seraient à la racine de nos pensées, actions et décisions.

Ce modèle a cependant été remis en question, signale la neuropsychologue Céline Borg. De récentes études répertorient un plus grand nombre d'émotions fondamentales – jusqu'à 27. Et elles ne dépendraient pas tant de la biologie que de facteurs sociaux, comme l'éducation ou la culture.

Vice-versa reste néanmoins une bonne introduction à la psychologie des émotions. « *Le film montre à quel point elles s'articulent avec notre mémoire*, renchérit C. Borg. *Elles sont liées à notre vécu, à notre expérience.* » Depuis que Riley est toute petite, Joie enregistre les meilleurs moments de sa vie dans la mémoire centrale. Les plus marquants forgent la personnalité de la jeune fille : le souvenir d'une blague alimente son côté farceur, celui d'un moment entre copines son côté sociable, etc. Les émotions et la mémoire participent ainsi à la construction de son identité.

Élémentaire chez les enfants, ce système se complexifie avec l'âge. Chez une préado comme Riley, chaque émotion a encore tendance à prendre toute la place : une nouvelle expérience est vécue comme totalement joyeuse, ou au contraire triste, ou dégoûtante. « *Néanmoins, la joie va découvrir au fur et à mesure du film les vertus de la tristesse. (…) Elles font aussi alliance pour empêcher la colère de pousser Riley à faire des bêtises.* » Grandir revient ainsi à accepter que nos émotions s'entremêlent, colorant nos souvenirs et notre personnalité de nuances composites, aigres-douces ou oranges amères. ●

© PIXAR/WALT DISNEY 2023

À LIRE

- ***10 films pour comprendre la psychologie cognitive***
  Lionel Souche (dir.), In Press, 2023.

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 1:03:13 PM

ENJEU

LE CAPITALISME EST-IL MORTEL ?

© VCG/GETTY

Depuis sa naissance, le capitalisme fait l'objet de violentes attaques. Hier soupçonné d'être un instrument de domination, aujourd'hui accusé de détruire la planète, il s'adapte, se reformule. Et résiste.

THOMAS LEPELTIER

Installations pétrolières à Daking (province du Heilongjiang, Chine).

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 1:03:13 PM

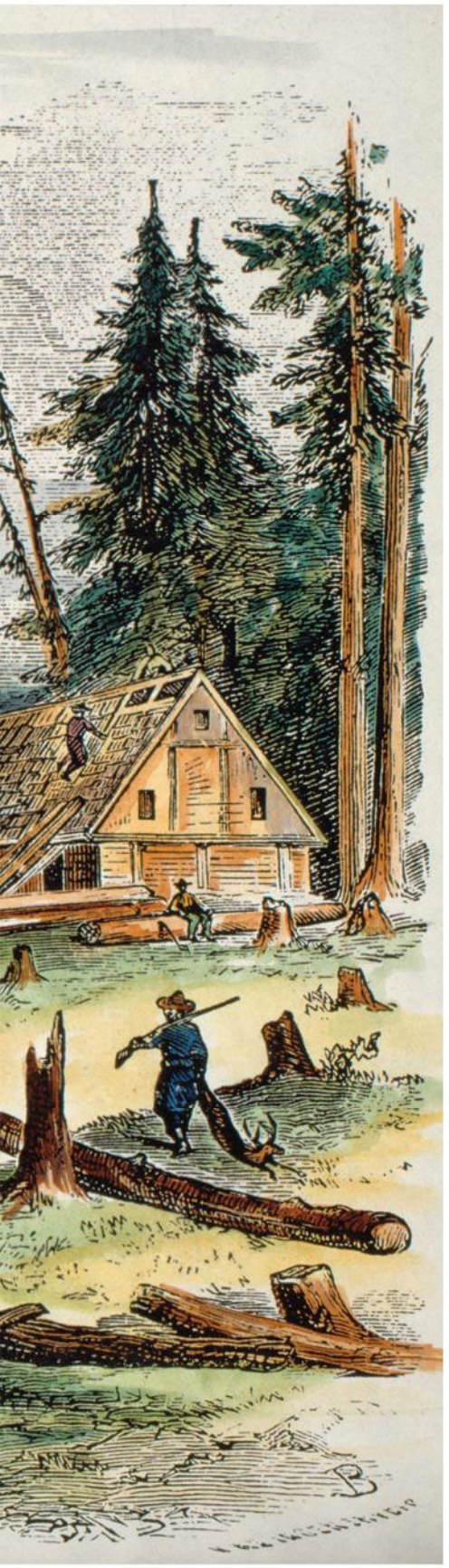
A

u 18e siècle, le mot « capitaliste » désigne une personne qui détient du capital, par exemple de l'argent. Autrement dit, un capitaliste est un riche. Le terme « capitalisme » n'apparaît quant à lui pour la première fois qu'en 1850 dans la neuvième édition d'*Organisation du travail* du socialiste Louis Blanc qui l'identifie à « *l'appropriation du capital par les uns, à l'exclusion des autres* ». Mais jusqu'au début du 20e siècle, il ne sera que rarement utilisé, même par Karl Marx. Avec la Révolution russe de 1917, le mot gagne en audience et prend une connotation positive pour les opposants au communisme, qui en viennent eux-mêmes à se définir comme des défenseurs du capitalisme.

Pour autant, sa signification n'a jamais été très précise, souligne l'économiste Pierre-Yves Gomez (*Le Capitalisme*, PuF, coll. « Que sais-je ? », 2022). Certes, par son opposition au communisme, le capitalisme défend le droit à la propriété privée des biens de production. Si on s'en tient à cet aspect, être capitaliste, c'est défendre la liberté d'entreprendre et de commercer. Cette caractérisation reste toutefois assez limitée. Que veulent donc ceux qui, de nos jours, continuent à décrier le capitalisme, tout en disant ne pas vouloir revenir au système soviétique ?

© STOCK MONTAGE/GETTY

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 1:03:13 PM



Premier comptoir européen en Amérique dans l'État de New York. Il fut installé au 17e siècle par la Dutch West India Company.

Aujourd'hui, outre son utilisation en référence à une société où les moyens de production peuvent être privés, le mot « capitalisme » désigne tout système économique où le capital financier, le commerce, la recherche du profit ou encore la division du travail occupent une place relativement importante. Autant de composantes qui se seraient principalement développées avec la révolution industrielle, voire un peu avant. De ce point de vue, le monde capitaliste succède au monde féodal, qui lui-même a succédé au monde antique.

Certains penseurs s'aventurent même à définir les étapes de son développement. Par exemple, estimant que le capitalisme « *consiste essentiellement à investir de l'argent dans l'espoir de réaliser un profit* ❶ », le sociologue James Fulcher le fait commencer au 17e siècle, quand la Compagnie des Indes met sur pied sa première expédition. Quatre bateaux quittent ainsi l'Angleterre en 1601 pour Sumatra et Java et reviennent dix-huit mois plus tard, les cales remplies de poivre. Après un second voyage en 1604, les profits s'élèvent à 95 % des investissements. À ce capitalisme marchand vient s'ajouter, à la fin du 18e siècle, un capitalisme industriel où l'investissement concerne cette fois-ci des machines et des bâtiments dans lesquels viennent travailler des milliers de personnes. C'est le début de la production de masse et du développement du salariat. Pour terminer, la fin du 20e siècle voit se surajouter le capitalisme financier où, cette fois-ci, l'investissement passe par des produits financiers (actions, obligations, devises, produits dérivés, etc.).

Pourtant, ces caractéristiques sont loin d'être le propre des sociétés dites capitalistes. Par exemple, dans *La Naissance du capitalisme au Moyen Âge* (2012), le médiéviste Jacques Heers estime qu'une « *forme d'économie où l'homme qui dispose d'un capital* (...) *peut tirer profit du travail d'autrui par des prêts portant intérêts, par une participation dans une entreprise marchande et par l'achat et la vente de valeurs mobilières* », date au moins du Moyen Âge. La spéculation financière existe déjà aussi à l'époque : « *Le marché des valeurs mobilières était chose commune. Le mot "bourse" qui, aujourd'hui, semble incarner pour ses détracteurs la forme la plus élaborée et la plus pernicieuse du grand capitalisme, est apparu dès le 14e siècle, à Bruges, où, dans une auberge tenue par une famille qui portait le nom de Van den Burse,* (...) *on négociait chaque jour ouvrable, du matin au soir, un grand nombre de valeurs mobilières émises en différents pays.* »

Il ne faut pas oublier que le commerce est « *vieux comme le monde* ». À Sumer, à l'époque du roi Sorgon (3e millénaire avant notre ère), l'objectif du commerce est déjà, selon l'assyriologue Benjamin Foster, de « *faire du profit et d'acquérir des produits non disponibles localement* ❷ ». À l'époque, « *un vaste réseau de voies commerciales qui reliaient les différentes parties de la Mésopotamie entre elles et avec les autres contrées du Proche-Orient* » atteste de cette importance du commerce, relève l'historien Georges Roux (*La Mésopotamie*,1995). Investir du capital pour faire du profit n'est pas, non plus, une pratique récente. Le *Code de Hammurabi*, texte juridique le plus complet connu de la Mésopotamie antique (daté d'environ 1750 avant notre ère) mentionne le cas de commerçants qui confient « *de l'argent à un agent (courtier) pour quelque inves-*

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 1:03:13 PM

tissement ». Enfin, l'historien Edward Cohen rappelle que dans l'Athènes du 4e siècle avant notre ère, « *le rôle des banques est extrêmement important* ❸ ». Commerce, recherche du profit, investissement financier et accroissement de capital sont donc courants avant le monde dit capitaliste.

Il en est de même pour la division du travail. À la fin du 3e millénaire avant notre ère en Mésopotamie, des ateliers textiles employaient des centaines de fileuses et de tisseuses ❹. C'est le cas également à Rome, souligne l'historien John Hanson : « *L'économie florissante de l'Empire romain est due, au moins en partie, à l'augmentation de l'efficacité de la production résultant d'une division croissante du travail facilitée par l'urbanisation* ❺. » Au 5e siècle, dans son ouvrage *La Cité de Dieu*, saint Augustin justifie déjà la division du travail par son efficacité. Cette division ne reposait pas uniquement sur le travail servile : dans l'Antiquité, le travail salarié était beaucoup plus répandu qu'on le croit ❻.

La présence de ces caractéristiques à des époques reculées signifie-t-elle que toute société permettant des activités à but lucratif est capitaliste ? Non, répond le sociologue Max Weber dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905). Si la recherche du profit et l'investissement étaient présents dès l'époque médiévale et même avant, les valeurs de l'Église catholique – éloge de la pauvreté et condamnation des prêts à intérêt entre autres –auraient toutefois constitué des obstacles au développement d'un véritable esprit capitaliste. Ce n'est qu'avec le protestantisme qu'il faut travailler pour assurer son salut, et que la richesse est un signe de sa réussite, que la dynamique capitaliste aurait pu être enclenchée. La thèse de M. Weber est toutefois contestée, dans la mesure où il existe des sociétés dites capitalistes – en Asie, notamment – qui ne doivent rien à l'éthique protestante.

Aujourd'hui, le capitalisme est accusé de détruire la planète, d'épuiser les ressources naturelles et d'être responsable du réchauffement climatique.

Pour éviter ces écueils, certains chercheurs optent pour une approche plus globale. Ce n'est pas, selon eux, la recherche du profit, l'existence d'une activité commerciale, le travail salarié ou un état d'esprit particulier qui ferait le capitalisme, mais la synergie de toutes ces caractéristiques. Selon P.-Y. Gomez, la société médiévale s'articule principalement autour des figures du chevalier, du prêtre et du paysan. Le capitalisme mobilise celles du capitaliste, de l'entrepreneur, du travailleur, du technocrate et du consommateur. Leur coordination conduirait alors à « *un tout cohérent : le système capitaliste* ».

Aussi éclairante soit-elle, cette approche appelle deux remarques. D'abord, un aboutissement naturel du développement économique *(encadré)*. Ensuite, en faisant du capitalisme un tout cohérent, cette approche l'exonère de toute remise en question. Comment, en effet, pourrait-on vouloir tout rejeter de la société moderne ? Dans ces conditions comment interpréter les nombreuses critiques pourtant formulées à l'encontre du capitalisme ?

QUE SIGNIFIE ÊTRE ANTICAPITALISTE ?

Au 20e siècle, la lutte des classes a constitué un paradigme central de la critique du capitalisme. Aujourd'hui, il est plutôt accusé de détruire la planète, d'épuiser les ressources naturelles et d'être responsable du réchauffement climatique. Certes, le régime soviétique a été loin de préserver l'environnement. Le capitalisme n'est donc pas seul en cause. Mais, en entraînant le développement économique des sociétés, il serait responsable des actuels dommages environnementaux.

Dans *Ralentir ou périr* (2022), l'économiste Timothée Parrique, considérant que « *la croissance est* (...) *un élément structurel du capitalisme* », en conclut que « *la première cause du déraillement écologique n'est pas l'humanité mais bien le capitalisme* ». D'où son projet, partagé par tous ceux qui se réclament de la décroissance, de le remplacer par un système économique où les entreprises ne seraient plus « *organisées autour de l'impératif de la croissance du chiffre d'affaires et des profits* ». C'est l'espoir d'un monde de postcroissance qui succéderait au monde capitaliste.

D'aucuns considèrent que ce projet de décroissance risque d'entraîner plus de problèmes qu'il est censé en résoudre ❼. Mais, au-delà de cette question empirique, il soulève une interrogation politique, voire anthropologique. La recherche du profit a presque toujours accompagné l'activité économique, comme si elle répondait à une tendance naturelle. Une société de postcroissance devrait donc interdire ce désir d'amélioration des conditions matérielles de l'exis-

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 1:03:13 PM

DÉBAT

QU'EST-CE QUI A ENCLENCHÉ LE CAPITALISME ?

Dans *The Relentless Revolution. A history of capitalism* (2010), l'historien Joyce Appleby estime que la capacité à innover a longtemps été restreinte par des conformismes et des résistances, sociales, idéologiques ou religieuses. La situation commence à évoluer au 17e siècle, en Angleterre, où une série de changements sur le plan agricole, commercial et culturel permettent de rompre avec l'inertie ambiante et d'enclencher un processus continu d'innovation.

L'historien Steven Marks voit quant à lui l'élément déclencheur du capitalisme dans la diffusion de l'information. Dans son livre *The Information Nexus. Global capitalism from the Renaissance* (2016), il écrit ainsi que les sociétés précapitalistes, tout en faisant du commerce, disposaient de peu d'informations concernant les prix des denrées et les opportunités d'affaires. Cette relative ignorance empêche la dynamique commerciale et financière caractéristique des sociétés capitalistes.

C'est la possibilité de publier, à partir du 17e siècle, au Pays-Bas et au Royaume-Uni, des données exploitables commercialement qui permet son avènement. Au milieu du 19e siècle, le développement du télégraphe, de la presse et de la radio a, selon lui, amplifié son essor. Puis, de nos jours, la révolution numérique a encore accentué cette dynamique. En somme, le capitalisme serait né de la liberté d'entreprendre et d'informer. Thèse que les anticapitalistes contestent. ● T.L.

© FOTOTECA GILARDI/GETTY

Une employée du télégraphe au 19e siècle. Selon l'historien Steven Marks, l'élément déclencheur du capitalisme est la diffusion de l'information.

tence. L'anticapitalisme moderne ne revient-il pas, comme son prédécesseur communiste, à remettre en cause la liberté d'entreprendre et de commercer qui semblent chez l'homme quasiment une seconde nature ?

En 1942, Joseph Schumpeter, pourtant défenseur du capitalisme, avait prédit qu'il ne survivrait pas au 20e siècle : une élite éduquée, rêvant d'un monde meilleur, qui lui devait pourtant son existence, allait le pourfendre ❽.

Manifestement, il s'est en partie trompé puisque le capitalisme ne s'est pas encore écroulé. Mais il se pourrait que de nombreux intellectuels trouvent dans la crise environnementale une nouvelle raison de vouloir le mettre à bas. Pour le remplacer par quoi ? Ce n'est pas très clair, tant le capitalisme s'identifie à la société moderne. Finalement, pour comprendre ce qu'est le capitalisme, il faudrait saisir ce qu'est l'anticapitalisme. ● THOMAS LEPELTIER

❶ James Fulcher, *Capitalism. A short introduction*, 2e éd., Oxford University Press, 2015.

❷ Benjamin Foster, « Commercial activity in Sargonic Mesopotamia », *Iraq*, vol. XXXIX, n° 1, printemps 1977.

❸ Edward Cohen, *Athenian Economy and Society. A Banking Perspective*, Princeton University Press, 1992.

❹ Morris Silver, « Karl Polanyi and markets in the Ancient Near East. The challenge of the evidence », *The Journal of Economic History*, vol. XLIII, n° 4, décembre 1983.

John Hanson *et al.*, « Urbanism and the division of labour in the Roman Empire », *Journal of the Royal Society Interface*, vol. XIV, n° 136, novembre 2017.

❺ Voir Morris Silver, « Slaves versus free hired workers in Ancient Greece », *Historia*, vol. LV, n° 3, 2006.

❼ Thomas Lepeltier, « Pour ou contre la croissance ? », *Sciences Humaines*, n° 356, mars 2023.

❽ Joseph Schumpeter, *Can Capitalism Survive ?*, 1942, rééd. Martino Publishing, 2011.

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 9:46:46 PM

BERTRAND BADIE
« LA GÉOPOLITIQUE EST UNE AFFAIRE HUMAINE »

Les relations internationales ne se résument pas à un jeu d'intérêts. Les grandes décisions restent prises par des humains, sages ou fous, dont la subjectivité imprègne en profondeur la politique mondiale.

© LOUIS MONIER/BRIDGEMAN

BIOGRAPHIE

Né en 1950, Bertrand Badie est professeur émérite de science politique à l'IEP-Paris. Il est l'auteur de nombreux essais dont *Sociologie de l'État* (avec Pierre Birnbaum, 1979, rééd. Hachette, 2018), *La Fin des territoires* (1995, rééd. CNRS, 2014) ou *L'Impuissance de la puissance. Essai sur les incertitudes et les espoirs des nouvelles relations internationales* (Fayard, 2004).

Aux murs du bureau de Bertrand Badie, des statuettes et masques ramenés de l'étranger témoignent de la vie voyageuse de ce spécialiste des relations internationales, auteur depuis le milieu des années 1980 de plusieurs dizaines de livres sur le sujet. Retraité depuis la fin 2018, ce professeur émérite de Sciences Po n'en continue pas moins de publier à un rythme soutenu, entre ses ouvrages personnels et la codirection avec le journaliste Dominique Vidal d'un volume annuel consacré à l'état du monde, dont l'édition 2023, *Le monde ne sera plus comme avant*, est parue fin novembre aux éditions Les liens qui libèrent.

Ce même automne, B. Badie a livré une autobiographie intellectuelle au sous-titre voltairien, *Vivre deux cultures. Comment peut-on naître franco-persan ?* (Odile Jacob, 2022), où il revient sur l'influence sur ses travaux de sa double culture, française et iranienne. Une forme de point d'étape en attendant la suite : un livre, en cours d'achèvement, sur le rôle de l'intercompréhension et de la subjectivité dans la vie internationale.

Quelle a été l'impulsion de ce livre autobiographique ?

Cela fait quarante ans que je voulais l'écrire et n'osais pas passer à l'acte. D'une part, de par ma profession, je n'étais pas habitué à parler à la première personne. D'autre part, j'avais toujours peur de faire parler les autres, mon père, ma mère, ma famille, parce qu'on n'est jamais sûr de pleinement intégrer leur pensée, et surtout leur pensée silencieuse. Une troisième réflexion m'a permis

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 9:46:46 PM

de m'atteler à ce travail : celle que j'avais le devoir de dire d'où je parlais et comment. Pendant des générations, on a présenté les relations internationales comme une sorte de jeu de société répondant aux règles de l'équilibre des puissances ou, pire encore, d'une prétendue configuration géopolitique qui ferait la loi des politiques étrangères. La réalité me semble tout autre : les relations internationales sont essentiellement humaines. Les grandes décisions sont prises par des acteurs humains, qu'ils soient sages ou fous. De plus en plus, on voit les sociétés faire irruption dans le jeu international. Et, dernier élément et non des moindres, les relations internationales sont structurées par les souffrances humaines, qu'elles soient alimentaires, climatiques, sanitaires, liées aussi, et peut-être surtout, au mépris des autres envers vous. Tout cela m'a semblé suffisamment important pour se référer à l'expérience personnelle des décideurs ou observateurs de la vie internationale. Il était donc indispensable que j'explique comment la mienne a pesé sur mes choix et mes analyses.

En quoi le destin de votre famille a-t-il résonné avec l'histoire du monde ?

Mon père, jeune Persan de 18 ans, a immigré en France en 1928 et y a rencontré ma mère, fille d'un notaire de Soissons, issue donc d'une bourgeoisie assez traditionnelle. Toute ma jeunesse, et peut-être au-delà, j'ai vu ces deux mondes s'aimer et se mépriser en même temps, s'intéresser ou se contredire. J'ai vu comment la perception de l'autre

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 9:46:46 PM

était déformée, comment on lisait différemment un même événement, comme la guerre d'Algérie. J'ai compris à l'échelle individuelle la complexité du jeu international. Cette complexité se retrouve dans le monde actuel, dans la manière dont on parle de l'Iran dans les moments très douloureux que nous vivons, dans l'incapacité du monde occidental à associer les pays du Sud à la gouvernance mondiale, dans l'emblématisation obsessionnelle de la religion comme différence irréductible, dans ces fièvres identitaires qui empoisonnent graduellement les relations internationales. Je suis convaincu que ma biculturalité m'a appris à voir des choses que d'autres n'auraient peut-être pas prises en compte. Elle m'a aussi appris que l'énigme première des relations internationales, ce n'est pas les rapports de puissance, c'est la pluralité des compréhensions, elle-même issue d'une pluralité d'histoires. Il est essentiel de repartir de là pour se poser la seule question qui vaille : peut-on parvenir, pour reprendre la belle formule du philosophe allemand Hans-Georg Gadamer, à une « *fusion des horizons* » ? S'il n'y a pas cette fusion, il y a la guerre ou, en tout cas, cette guerre minimale qu'est le malentendu pérenne. Si, au contraire, on se pose cette question, on ne la résout pas forcément tout de suite car on ne peut pas abolir des histoires et des différences de perception, mais on peut au moins trouver un chemin qui les rende compatibles.

> « LES RELATIONS INTERNATIONALES SONT STRUCTURÉES PAR LES SOUFFRANCES HUMAINES, QU'ELLES SOIENT ALIMENTAIRES, CLIMATIQUES, SANITAIRES. »

Vous écrivez ne pas vouloir vous montrer un « *pourfendeur aveugle* » de la République islamique d'Iran.

Je voulais présenter une culture persane qui ne se réduit pas à quelques mollahs extrémistes : une poésie extraordinaire, une langue fabuleuse, une histoire multimillénaire, un lieu où se rencontre une pluralité d'origines, de religions, de rapports au monde… L'histoire moderne de la Perse est une histoire souffrante, celle d'un pays qui n'a cessé de vivre l'oppression venue de l'extérieur, de la Russie, de l'Angleterre puis des États-Unis, a connu les affres d'un développement économique inachevé et d'un développement social insuffisant. Tout ceci doit nous amener à une lecture plus lucide de la révolution extrêmement composite de 1978-1979, faite de variantes distinctes de l'islamisme, mais aussi d'un nationalisme mossadéghiste ❶, d'un communisme enraciné dans la tradition ouvrière, d'un libéralisme sous des formes très variées… Cette république islamique n'était en soi ni bien ni mal, mais le point de départ de quelque chose qu'il fallait construire. Elle a connu des périodes encourageantes, comme les présidences de Mohammad Khatami (1997-2005) et plus récemment Hassan Rohani (2013-2021), avec la conclusion en 2015 d'un accord sur le nucléaire qui a failli permettre l'intégration de l'Iran dans le concert des nations. La décision prise par Donald Trump de déchirer ce traité a relancé la course au fanatisme et à l'ultraconservatisme qui conduit aujourd'hui l'Iran vers des catastrophes effrayantes. Elles ont pour remarquable écho la capacité presque unanime de la société à se soulever, symbolisée par ces femmes qui enlèvent leur voile ou ces jeunes qui arrachent les turbans des mollahs. Il faut donner à la liberté humaine cette chance de transformer ce pays, comme l'ont fait les Printemps arabes ou les émeutes en Chine contre un confinement excessif.

Vous entrez à Sciences Po dans la foulée de Mai 68. Quel soixante-huitard étiez-vous ?

Je pense qu'on commet une erreur dans l'interprétation de Mai 68 quand on en retient l'écume, une prolifération de mouvements gauchistes. J'ai vécu l'événement comme la sortie d'une France qui ne voyait que la France. Mai 68 a fait surgir le monde chez nous, nous a apporté des images, Mao et son *Petit Livre rouge*, Hô Chi Minh, Che Guevara et Fidel Castro, le keffieh palestinien sur la tête des jeunes manifestants… Soudain, je me suis senti piéton du monde, ce qui d'un certain point de vue m'a rassuré, moi qu'on traitait de « bicot » ou de « youpin », moi qui vivais ma binationalité comme une anomalie et me croyais obligé de montrer ma carte d'identité française à mes camarades pour leur

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 9:46:46 PM

prouver que j'étais comme eux. 1968 a aussi marqué la révélation que nous entrions dans un monde où le social commençait à progresser plus vite que le politique : d'ailleurs, ces mouvements, en France comme en Californie ou en Allemagne, n'avaient pas de leader politique.

Pour votre thèse, vous vous lancez pourtant dans un sujet national (et d'actualité !), le PCF et la « stratégie de la grève »...

Cela paraît étrange, et peut-être contradictoire, mais s'explique très bien au travers de ce prisme. Je suis sorti de Mai 68 avec l'impression bizarre, partagée par beaucoup, d'un mouvement ouvrier déchiré entre la mobilisation des jeunes et la vieille discipline léniniste d'obéissance à l'organisation. Je me suis aperçu qu'il fallait prendre en compte cette distance, gérée ou non, entre le social et le politique, et donc ces moments où le social échappe au contrôle du politique. Dans un contexte immédiat, je l'ai fait d'un point de vue national et au sein du monde du travail, mais je me suis aperçu progressivement que ce paradigme était extrêmement précieux pour comprendre les relations internationales. À partir de la fin des années 1980, je me suis dit qu'il existait un énorme hiatus entre le prisme de la géopolitique, des relations entre États, et la réalité sociologique de l'espace mondial en construction.

> « EN SCIENCE, ON SE TROMPE TOUT LE TEMPS ET C'EST EN SACHANT EN TIRER LES CONSÉQUENCES QUE L'ON PROGRESSE. »

Pensez-vous avoir beaucoup évolué dans vos analyses du système international, voire les avoir parfois corrigées ?

En science, on se trompe tout le temps et c'est en sachant en tirer les conséquences que l'on progresse. Ajoutez à cela que la recherche n'est jamais individuelle : c'est par un travail de critique permanente, par les autres et par soi-même, qu'on parvient à des propositions dont on peut espérer que d'autres s'en saisiront. Moi, je ne suis arrivé à aucun résultat abouti : mon seul espoir, c'est que ce que j'ai dit pourra être repris, ne serait-ce que partiellement, pour continuer à faire avancer les choses. Bien sûr, j'ai commis des erreurs : j'ai pu pécher par excès de culturalisme en croyant que la culture était un peu l'*alpha* de l'histoire de l'humanité, ou par une critique absolue de l'État sans m'apercevoir qu'il pouvait s'adapter et se transformer. J'ai peut-être aussi trop longtemps laissé de côté la dimension accidentelle et événementielle des relations internationales : on voit bien que rien de ce qui se passe dans les rapports russo-ukrainiens n'aurait été possible sans une sorte d'irrationalité poutinienne dont nous sommes otages. Cela m'a justement appris, aujourd'hui plus que jamais, à être attentif à l'importance de la subjectivité. On nous dit que le monde est un équilibre de puissances, d'accord, mais qui interprète et subjective les rapports de puissance ? Des êtres humains.

Cette vision, que vous contestez, du monde comme « équilibre de puissances », vous semble-t-elle encore prédominante ?

À en croire le nombre d'occurrences du terme « géopolitique » dans le discours politique, médiatique, voire universitaire, il semble que les choses n'évoluent pas beaucoup, parce qu'il est très difficile de s'émanciper des choses apprises. S'il y a progression, c'est quelquefois sur un mode sismique, c'est-à-dire que les sociétés ne tiennent plus et remettent tout en question. Le Printemps arabe est un bon exemple, et n'a pas atteint que le monde arabe : c'est de là que sort le mouvement des Indignados en Espagne, il a aussi inspiré Occupy Wall Street, pesé, consciemment ou non, sur l'invention des Gilets jaunes... Cette sismologie sociale fait beaucoup plus bouger les choses que les grands dirigeants.

La pandémie de covid-19 ne serait-elle pas une crise du futur, là où la guerre russo-ukrainienne est un conflit du passé ?

Non, car si la pandémie est bien une crise du futur, le conflit russo-ukrainien ne ressemble en rien aux conflits d'hier. Sa caractéristique essentielle est d'être non pas mondial mais mondialisé : il irradie d'autres individus, sociétés ou pays, soit au travers de la solidarité éprou-

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 9:46:46 PM

vée avec l'Ukraine, soit au travers de ses conséquences énergétiques et alimentaires. Un effet propre à la mondialisation se manifeste : une perturbation apparue quelque part déstabilise le monde. De ce point de vue là, cette situation est assez comparable au covid-19.

Dans l'introduction de l'ouvrage collectif *Le monde ne sera plus comme avant*, vous critiquez ceux qui dressent des analogies entre cette guerre et les conflits précédents. On ne peut pas tirer de leçons du passé ?

On peut et on doit toujours tirer des leçons du passé, mais de la manière inverse de celle qui est couramment invoquée. La bonne question à se poser n'est pas « *En quoi le conflit russo-ukrainien ressemble-t-il à la Seconde ou à la Première Guerre mondiale ?* » mais « *En quoi est-il différent et comment, de ces différences, tirer des thérapeutiques nouvelles ?* » Regardez la manière dont se lit le terme de négociations : on ne négocie plus aujourd'hui comme hier et si, dans les guerres précédentes, les objectifs politiques étaient clairs, ce qui caractérise ce conflit, c'est leur flou. Que veut dire « gagner » ? Quand on est Ukrainien, que faut-il viser ? Faut-il à tout prix reprendre la Crimée et le Donbass ? Et si oui, comment ? Qu'est-ce que cela implique ? On est dans un monde où les solutions ne doivent plus être bilatérales ou trilatérales mais systémiques, c'est-à-dire une discussion multilatérale sur un nouvel ordre international. C'est très difficile, mais la seule voie possible.

> « ON EST TOUJOURS TENTÉ D'ÊTRE PESSIMISTE PARCE QU'ON GAGNE À TOUS LES COUPS. »

Vous avez beaucoup écrit sur le concept d'humiliation. On entend souvent ce terme aujourd'hui, sur l'air de « *il ne faut pas humilier la Russie* »...

L'humiliation est un ressenti : vous ne pouvez pas décider à la place d'un autre s'il se sent humilié ou pas. Là où les choses deviennent compliquées, c'est quand des entrepreneurs politiques tirent avantage de ce sentiment sincère pour fonder une marque politique, comme en Russie. Il y existe un sentiment d'humiliation profondément enraciné, alimenté par les erreurs commises après la chute du Mur : face à Boris Eltsine, qui n'était certainement pas un grand homme d'État mais était beaucoup plus prompt à accepter des aménagements de l'ordre international, l'Occident a donné au peuple russe le sentiment qu'il était relégué au mieux sur le banc de touche, en réalité dans les vestiaires. Un leader cynique comme Vladimir Poutine a parfaitement su l'exploiter, de Tchétchénie en Géorgie, de Géorgie en Crimée, de Crimée en Syrie, maintenant de Syrie en Ukraine. Il en fait le fil rouge de sa popularité et se donne le beau rôle face aux Occidentaux en se tournant vers ce qu'on appelait autrefois le tiers-monde pour dire : « *Vous voyez, je suis comme vous, j'ai été humilié.* »

En relations internationales, on oppose souvent l'idéalisme au réalisme. Vous considérez-vous, de manière générale, comme idéaliste, optimiste ?

Je ne me suis jamais pensé dans un tiroir. Stratégiquement, on est toujours tenté d'être pessimiste parce qu'on gagne à tous les coups : soit les faits vous donnent raison et vous êtes très fort, soit ils vous donnent tort et vous êtes soulagé. Je pense que l'on trouve une vraie lueur d'optimisme en déplaçant le regard de l'ordre politique officiel, très décevant, vers les sociétés, notamment les nouvelles générations. Dans les amphithéâtres, que ce soit à Sciences Po, en région, comme on dit maintenant, ou à l'étranger, les jeunes ont toujours des questions absolument formidables qui prouvent qu'ils sont déjà installés dans la mondialisation, ne serait-ce que dans leur histoire de vie : ils se déplacent de plus en plus, sont de plus en plus polyglottes, de plus en plus prompts à échanger au-delà des frontières... Je n'oublierai jamais cette belle phrase tirée de la chanson de Georges Brassens, *Les Deux Oncles* : « *Maintenant que vos filles et vos fils vont, la main dans la main, faire l'amour ensemble et l'Europe de demain.* » Tout cela rend très optimiste.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **JEAN-MARIE POTTIER**

❶ Mohammad Mossadegh (1882-1967) dirigea le gouvernement du pays entre 1951 et 1953 avant d'être renversé par un coup d'État appuyé notamment par les États-Unis, inquiets de la politique pétrolière iranienne.

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 9:46:46 PM

DOSSIER
QU'EST-CE QUE L'AMITIÉ ?

En nous coupant brutalement de nos proches, la crise sanitaire a rappelé l'importance de ce lien si spécial qu'est l'amitié. Célébrée dans l'Antiquité comme la vertu la plus noble, la « passion douce », souvent concurrencée par l'amour, reste un point d'ancrage et un idéal dans le monde contemporain. Quasi indispensable à notre existence, l'amitié serait même un puissant antidote contre la dépression, les maladies cardiovasculaires – et même contre… la mort ! – nous apprennent une salve d'études récentes. Alors qu'est-ce que l'amitié ? Pourquoi avons-nous (tant) besoin d'amis ? Comment les choisit-on et qu'en attend-on ? Comment sa conception a-t-elle évolué au fil des temps, et quelle est sa place aujourd'hui, à l'ère numérique ?

DOSSIER COORDONNÉ PAR **CÉCILE PELTIER**

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 9:46:46 PM

À LA RECHERCHE DE L'AMI PARFAIT

Sereine et modérée, l'amitié serait synonyme de concorde quand l'amour mènerait au désordre. À y regarder de plus près pourtant, elle n'est exempte ni de passion ni d'idéal. CYRILLE BRET

© ANAÏS ORDAS

Au travail, en vacances, au sport ou sur les réseaux sociaux, nous nouons souvent des liens. Nous développons parfois des affinités. Parmi nos relations, certaines sont très particulières : ce sont ce que nous appelons nos « amis » pour marquer leur statut spécial. L'amitié, du latin *amicitia*, désigne communément une relation de bienveillance réciproque active fondée sur la préférence affective : mon ami, c'est la personne particulière à laquelle je veux du bien en acte (pas seulement en parole ou en intention) en raison d'une sympathie qui nous fait éprouver les mêmes joies et les mêmes peines. Se réjouir des mêmes événements, partager les mêmes goûts et parfois avoir les mêmes convictions : voilà pour la dimension affective, la sympathie, autrement dit le fait de « sentir avec » (*synpathein* en grec ancien).

Mais l'amitié est pleine de paradoxes : en apparence, rien de plus naturel et de plus universel que ce sentiment qui, depuis l'Antiquité, occupe une place centrale dans la pensée et la morale. Pourtant, sa forme et sa valeur varient considérablement selon les époques et les cultures.

UN VÉRITABLE MODE DE VIE…

Chez les Anciens, pas de récits, pas de philosophie et pas de politique sans amitiés ! Platon lui accorde de longues discussions dans *Le Banquet* et le *Lysis*. L'amitié est selon lui la relation très particulière qui unit deux êtres dans le même désir de perfectionnement par la connaissance. Sa forme suprême consiste à partager le même désir de sagesse, littéralement la philosophie (*philein*, aimer, et *sophia*, sagesse en grec ancien) *(p. 32-33)*. Chez Aristote, considéré par les contemporains comme le philosophe de l'amitié, elle est moins intellectuelle. Le philosophe lui consacre plusieurs ouvrages dont *Éthique à Nicomaque*, le livre de morale rédigé à destination de son fils (livres VIII et IX). Aristote y définit l'amitié par opposition à l'amour comme une disposition à « *vouloir activement et réciproquement le bien d'un autre être humain* ». Plus précisément, il distingue différentes formes d'amitié, de la plus modeste, celle qui repose sur des intérêts communs (l'amitié selon l'utile), à la plus haute, celle qui provoque le perfectionnement de l'ami par l'ami (l'amitié selon la vertu). Entre les deux, il place l'amitié fondée sur les affinités (l'amitié selon le plaisir). Les amitiés utiles et les amitiés agréables, bien que moins nobles que l'amitié de perfectionnement, constituent cependant de véritables amitiés. L'amitié fondée sur l'entraide tout comme celle fondée sur le plaisir de la compagnie sont en effet indispensables à notre vie. Car, rappelle Aristote, « *personne n'accepterait de vivre sans ami* ». En somme, l'amitié est une dimension essentielle de nos existences que n'éclipse pas l'amour. Et qu'il ne peut remplacer.

Mais selon Aristote, l'amitié dépasse le strict cadre individuel, certaines

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 9:46:46 PM

LEXIQUE

Aristote distinguait trois formes d'affection au sens large :

- « ***Éros*** » désigne la passion amoureuse, le fait de désirer une personne ou d'éprouver un manque en son absence. Il est à la racine du mot français « érotique ».
- « ***Philia*** » renvoie au fait d'aimer quelqu'un sans forcément le désirer, de souhaiter son bien sans en tirer de bénéfice. C'est ce que les Romains appellent « *amicitia* » et qu'on traduit aujourd'hui par « amitié ».
- « ***Agapé*** » est une expression plus tardive, née dans le sillage du christianisme, renvoyant à l'idée de charité (« *caritas* » en latin). Elle désigne une affection inconditionnelle et universelle : amour de l'humanité, du monde ou encore de Dieu.

SOURCE

• *Éthique à Nicomaque.*

formes d'amitié contribuant à structurer les relations politiques et sociales. Au fondement d'une cité, en effet, il voit la mise en commun d'intérêts matériels, mais également la volonté de vivre et de prospérer ensemble, par l'entraide structurée. C'est un « vivre ensemble » destiné non seulement, à assurer la vie biologique et affective des humains mais également à leur proposer un horizon de perfectionnement individuel et collectif. Une éducation collective au bonheur en somme !

...DÉTRÔNÉ PAR L'AMOUR ?

Vertu suprême, l'amitié est ainsi un modèle à suivre. L'historien grec Thucydide ou les Romains Tite-Live et Tacite mettent en scène des amitiés exemplaires au service de l'action politique et de l'édification du citoyen. C'est l'amitié victorieuse d'Hercule et de Thésée qui les inspire. C'est la constance du lien qui unit Oreste et Pylade, qui affrontent ensemble des monstres maléfiques et triomphent d'eux grâce à leur amitié, qui les enthousiasme. Chez Plutarque, les *Vies des hommes illustres* ne seraient rien sans les amitiés glorieuses, à l'instar de celle d'Alexandre Le Grand pour ses compagnons, les *hetairoi*. Communauté de vie, l'amitié conduit les amis à se perfectionner en vivant ensemble, et l'ami(e) parfait(e) constitue en cela la clé du succès et du bonheur. À l'inverse, l'amour, lui, est souvent malheureux : celui de Médée pour Jason conduit à l'infanticide, celui d'Agamemnon pour Cassandre au meurtre...

Au Moyen Âge, les courants de pensée chrétiens sont moins sensibles aux bienfaits de l'amitié. Chez saint Thomas d'Aquin comme dans les romans de chevalerie de Chrétien de Troyes, la palme de la noblesse revient à l'amour. L'amour de Dieu pour ses créatures et l'amour de ces dernières pour le créateur et sauveur constituent désormais le modèle des affections humaines : chaque homme se doit d'aimer son prochain comme lui-même, quel qu'il soit. Or, l'amitié par sa dimension strictement élective – c'est telle personne individuelle et singulière que j'aime comme un ami – s'y oppose, puisque tous les humains (tous mes prochains) ne peuvent être mes amis.

L'époque moderne, à partir du 17e siècle, ravale souvent l'amitié au

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 9:46:46 PM

DÉBAT

L'AMI, UN « AUTRE MOI-MÊME » ?

L'ami : est-il mon complémentaire ou mon « *alter ego* », mon « autre moi-même » ? Si ce qui nous lie à nos amis est une forme de contrat tacite et l'intérêt bien compris, alors nous recherchons nécessairement en eux ce que nous n'avons pas, explique Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique*. Dans cette perspective, l'ami le meilleur est celui qui nous complète et compense nos défauts : l'intelligence asociale de Holmes associée au bon sens empathique de Watson ; l'idéalisme ardent de Don Quichotte et le pragmatisme calme de Sancho Pança... La solidité de l'amitié viendrait précisément de cette complémentarité : seraient durables les amitiés d'êtres suffisamment différents pour s'entraider. L'ami idéal est en somme un magnifique associé.

Toutefois, à force de se fréquenter, de s'entraider et de se soutenir, les amis ne peuvent en rester à leurs différences initiales. Chaque interaction fait naître des ressemblances. « *Dans l'amitié dont je parle, les âmes s'unissent et se confondent de façon si complète qu'elles effacent et font disparaître la couture qui les a jointes* », décrit Montaigne concernant ses années de compagnonnage avec La Boétie. Si les amitiés naissantes peuvent reposer sur des dissemblances complémentaires, les relations mâtures, elles, rapprochent tant les amis qu'ils finissent par se ressembler et être pour l'autre, un autre soi-même. Si l'ami(e) parfait(e) est à l'origine nécessairement distinct de nous, l'amitié finit par nous rapprocher jusqu'à nous confondre. ● C.B.

rang d'agrément pour lui préférer l'amour, qu'il soit divin ou humain. Pour Pascal et Racine, elle est une passion secondaire car tiède au regard de la puissance de l'amour.

Nostalgique de l'Antiquité, Montaigne est une exception chez les Modernes lorsqu'il célèbre son amitié fusionnelle pour La Boétie, dans *Les Essais* (« *parce que c'était lui, parce que c'était moi* »). La rencontre entre les deux jeunes magistrats résonne comme une évidence : l'ami devient pour l'autre indispensable. Des goûts artistiques aux opinions philosophiques, en passant par le plaisir de se fréquenter, tout les réunit. Loin de l'image traditionnelle d'une amitié fondée sur la différence et la complémentarité, leur relation repose au contraire sur une identité totale *(encadré)*.

Les artistes (Flaubert, Hugo, Baudelaire) et les penseurs majeurs (Rousseau, Hume, Hegel) des 18e et 19e siècles passent sous silence ou presque l'amitié, au regard de l'amour dont ils chantent la force, l'élan créateur, analysent la naissance et les ravages.

C'est au 20e siècle que l'amitié surgit de nouveau comme un thème central de la morale. Simone de Beauvoir, dans *Le Deuxième Sexe* (1949) ou encore Michel Foucault dans *Histoire de la sexualité* (1976) la placent au-devant de la scène philosophique. Et l'art (populaire ou non) lui rend ses lettres de noblesse, comme en atteste le succès de séries télévisées comme *Friends* ou, plus récemment, l'adaptation de *L'Amie prodigieuse*, roman de l'Italienne Elena Ferrante. Alors que les grands récits idéologiques prônant l'amour de l'humanité (christianisme), l'union des peuples (marxisme) ou la solidarité universelle déclinent, les relations interpersonnelles gagnent en importance. Les grands élans universalistes sont remplacés par des sympathies concrètes et personnalisées : on continue à aimer son prochain, mais on cultive avant tout ses relations personnelles avec ses proches.

Et les amis deviennent un des groupes de référence par lequel chacun se définit, se construit et se développe. Les six amis de *Friends* se créent une famille choisie, tandis que dans *L'Amie prodigieuse*, la relation avec l'amie (Raffaella) structure toute la vie de la narratrice (Elena).

Les amants, les maîtresses et les conjoints passent. Mais les amis restent.

LA CONFUSION DES SENTIMENTS

D'Épicure à Régis Debray, les philosophes établissent une délimitation claire entre amour et amitié. D'un côté, la passion puissante, parfois douloureuse, toujours mêlée de désir, qui vise une union complète, physique et psychique, avec l'être aimé : c'est l'amour, sentiment hyperbolique et central de l'existence, dont la réalisation accomplit et la frustration détruit. De l'autre, une complicité forte mais modérée, des affinités réelles mais compatibles avec une certaine distance : l'amitié. Du *Banquet* de Platon en passant par *La Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, ou plus récemment, *Quand*

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 9:46:46 PM

Harry rencontre Sally, la comédie avec Meg Ryan et Billy Crystal (1989), le torrent de l'amour contraste avec le flux bien régulé de l'amitié. Dans le film de Rob Reiner, deux célibataires new-yorkais s'engagent dans une relation passionnée mais platonique, une sorte d'amitié paroxystique. Mais rapidement, le désir est plus fort et leur relation se transforme en passion amoureuse. Encore une fois, la frontière semble très claire entre amour et amitié...

Pourtant, à y regarder de plus près, ce n'est pas si sûr. Ne donnons-nous pas toute notre confiance à nos confidents ? Ne comptons-nous pas constamment sur notre meilleur ami ? La force des amitiés accomplies ou « *parfaites* », selon les termes d'Aristote, a-t-elle grand-chose à envier à la puissance de l'amour ? De nombreux exemples nous montrent que la communauté des amis est régie, lorsqu'elle est réussie, par une union tout aussi profonde que certains couples. Les amants, les maîtresses et les conjoints passent. Mais les amis restent.

Reste le désir. À l'heure où les applications s'imposent comme les canaux inévitables de la rencontre, qui n'a pas testé l'ambiguïté de la relation humaine ? Les premiers moments hésitent toujours un peu entre désir et complicité, comme le souligne M. Foucault dans *Histoire de la sexualité*. Pour le philosophe, le désir est une étape préliminaire, une forme balbutiante ou une manifestation temporaire d'un sentiment plus fort : l'amitié pérenne. La frontière entre amour et amitié se nimbe alors de flou. Car la puissance, le désir de communauté et la proximité physique ne sont pas le monopole de l'amour. Dans les romans de Conan Doyle, Sherlock Holmes et John Watson vivent sous le même toit.

Voilà pourquoi l'amitié apparaît comme un idéal de vie : elle est une merveilleuse école de perfectionnement de soi.

Loin d'être de simples colocataires, ils développent une réelle intimité : ils sortent ensemble, ils traquent les criminels ensemble, ils réfléchissent ensemble à la solution des mystères qu'on leur propose ; et le mariage de Watson plonge Sherlock dans une véritable dépression.

PETIT PLAISIR OU GRAND IDÉAL ?

Les partisans d'une frontière étanche entre amour et amitié minorent généralement la place de cette dernière dans nos existences. À l'amour l'idéal, la gloire et la puissance ; à l'amitié le pragmatisme, l'agrément et la modération. Selon une division multiséculaire, la recherche de l'intérêt bien compris nous conduit vers nos amis, et la poursuite du bonheur, vers nos amants. L'amitié est alors perçue comme une version étriquée d'aspirations plus vastes : l'amour du bien pour Épicure, l'amour du prochain pour Pascal ou de la fraternité humaine chez R. Debray.

Pourtant, là encore, le « petit plaisir » de l'amitié peut recéler en fait un véritable idéal. Le respect mutuel, la fidélité de long terme, l'émulation sans hostilité ou encore la compréhension réciproque, font des amitiés réussies de véritables modèles de la relation à l'autre. Sur le plan moral, l'amitié, contrairement à l'amour, nous apprend le véritable altruisme, explique Emmanuel Kant. En effet, l'amour qui pousse à considérer l'autre comme une partie de soi-même est un sentiment égoïste : au final, c'est le couple d'amants qui s'aime lui-même, dans un narcissisme sublime. Au contraire, l'amitié nous apprend à privilégier les intérêts de notre ami : à nous réjouir de ses succès, s'affliger de ses revers, et favoriser sa réussite, pour lui et non pour nous. C'est l'altruisme mis en pratique : vouloir et réaliser le bonheur de cet autre si particulier qu'est notre ami, même si nous n'y gagnons rien. Mériter un ami parfait qui, selon les conceptions, est celui qui nous complète ou « un autre nous-même » *(lire l'encadré)*, nécessite d'apprendre à s'oublier un peu soi-même, nous enseigne La Fontaine dans la fable des *Deux Amis*, qui se prêtent mutuellement assistance sans avoir besoin de se le demander. Il nous faut nous améliorer, nous rendre plus ouverts aux besoins de l'ami pour finalement les devancer.

Voilà pourquoi l'amitié est apparue à certaines époques comme un idéal de vie : elle est une merveilleuse école de perfectionnement de soi. C'est tout le sens du récent essai de Geoffroy de Lagasnerie sur ses relations avec Édouard Louis et Didier Eribon (*Une aspiration au dehors*, Flammarion, 2023). Cette amitié à trois constitue le pivot de son existence : les trois hommes, en contact permanent, s'encouragent, partagent leurs pensées et leurs sentiments et conçoivent leur avenir ensemble tout en vivant séparément.

● CYRILLE BRET
Philosophe, enseignant à Sciences Po Paris, auteur de *L'Amitié. De Platon à Debray*, Eyrolles, 2012.

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 10:17:14 PM

POINTS DE REPÈRE

CE QU'EN DISENT LES PHILOSOPHES

Le sens que nous donnons à nos liens amicaux serait incompréhensible pour nos ancêtres de l'Antiquité au Moyen Âge. Pour eux, cette notion avait aussi un sens politique ou religieux.

FABIEN TRÉCOURT

Dans l'Antiquité gréco-romaine, l'amitié désigne tout à la fois un sentiment, une notion juridique, sociale et politique.

À partir du Moyen Âge, les penseurs chrétiens s'efforcent de concilier l'héritage gréco-romain et l'idée de charité des textes bibliques.

• PLATON

(428/427-348/347 AV. J.-C.)

Dans *Le Banquet*, Platon utilise indifféremment les notions de « désir », d'« amour » et d'« amitié » : elles désignent l'appétence que toute âme éprouve pour la sagesse, la vérité et la beauté. L'amitié est aussi au fondement de la discussion philosophique que pratique Socrate, dans le *Gorgias* ou le *Lysis*. Chaque fois, elle renvoie au fait de tendre vers un idéal, au-delà des êtres ou des objets aimés.

• ÉPICURE

(VERS 342-270 AV. J.-C.)

« *Parmi les choses dont la sagesse se munit en vue de la félicité de la vie tout entière, de beaucoup la plus importante est la possession de l'amitié* », résume Épicure dans ses *Maximes capitales*. Ce philosophe fait de l'amitié un cas particulier de la sociabilité humaine : nous avons intérêt à nous rapprocher les uns des autres, car la vie en solitaire est trop dangereuse et difficile à supporter. L'épicurisme préconise en outre de constituer une communauté de vie et d'intimité, afin de pouvoir vivre conformément à un idéal de sagesse.

©Getty Images

©Getty Images

• ARISTOTE

(384-322 AV. J.-C.)

Aristote établit dans *Éthique à Nicomaque* la première classification spécifique de la *philia*. Elle recouvre à l'origine toutes les formes de relations humaines : les liens familiaux (mariage, parenté…), juridiques (contractuels, de propriété…), politiques, etc. La *philia* peut par exemple désigner un lien de confiance entre un créancier et un débiteur, sans qu'ils soient « amis » au sens actuel. L'originalité d'Aristote est d'en faire aussi un pilier de l'éthique et du bonheur : il définit l'amitié comme une activité désintéressée en vue d'autrui, considéré comme un égal. En agissant en commun, ils renforcent, les uns chez les autres, leurs meilleures dispositions. Politiquement, elle est indispensable pour éviter la scission de la cité.

©Getty Images

©Getty Images

• SAINT AUGUSTIN

(354-430)

Dans le sillage du philosophe romain Cicéron, Augustin d'Hippone décrit l'amitié comme une expérience de vie fondée sur le partage et la bienveillance – en l'occurrence entre chrétiens ou au sein de la communauté monastique. S'inspirant de la théologie chrétienne, il la définit comme une façon d'entrer en lien avec le sacré, le cosmos et Dieu. Autrement dit, l'amitié que nous vivons au quotidien donnerait une idée de ce que la foi révèle aux croyants.

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 10:17:14 PM

À l'Époque moderne,
le développement du libéralisme et de la société marchande transforme en profondeur la conception de l'individu et les relations interpersonnelles.

• THOMAS D'AQUIN

(1225/1226-1274)

Dans *Somme théologique*, Thomas d'Aquin passe en revue les apparentes contradictions entre une conception antique de l'amitié (exclusive, réciproque) et la charité chrétienne (universelle, inconditionnelle), pour finalement défendre une définition fondée sur la « *communion de vie* ». L'amitié comme la charité reviennent à aimer et à connaître toutes choses de ce monde vues comme des créations divines. À travers l'amitié, « *Dieu nous rend participants à sa béatitude* ».

©Getty Images

• EMMANUEL KANT

(1724-1804)

Kant, dans *Doctrine de la vertu*, définit l'amitié comme « *l'union de deux personnes par un même amour et même respect réciproques* ». Spontanément, chacun serait enclin à éprouver de l'affection pour autrui, en même temps, qu'il aurait droit à un respect minimal de sa dignité et de son intégrité. L'amitié est conçue comme un point d'équilibre entre ces tendances naturelles que sont l'amour et le respect. Elle est un devoir de bienveillance active envers autrui, bien qu'en pratique elle s'avère souvent illusoire ou mensongère.

©Getty Images

• FRIEDRICH NIETZSCHE

(1844-1900)

Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche déplore la marginalisation de la conception antique de l'amitié par l'idée de charité chrétienne. À la suite de Platon, il définit l'amitié comme une appétence commune pour un idéal : plusieurs personnes sont amies lorsqu'elles luttent de concert pour un dépassement de soi. À la différence des Anciens comme des chrétiens cependant, il prône la lutte et la dissimulation entre amis. L'enjeu n'est pas de cultiver l'affection d'une personne pour ce qu'elle est, mais de lui donner envie de surmonter sa condition et de devenir meilleur.

©Getty Images

• MICHEL FOUCAULT

(1926-1984)

Foucault défend dans *Histoire de la sexualité* l'idée que l'amitié n'est pas un phénomène éternel ou universel. Elle varie d'une époque à l'autre. La conception antique de l'amitié a ainsi été dévalorisée à partir du 17e siècle : d'une pratique sociale, elle est devenue une liaison privée soumise à de nouvelles normes morales – elle serait incompatible avec la sexualité, par exemple. S'inspirant d'un « *mode de vie homosexuel* » il appelle de ses vœux l'émergence de nouvelles conceptions et modes de relation.

©Getty Images

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 10:17:14 PM

ENTRETIEN

ROBIN DUNBAR
LA BIOLOGIE DES LIENS AFFECTIFS

BIOGRAPHIE
Né en 1947, Robin Dunbar est anthropologue et biologiste de l'évolution. Professeur émérite à Oxford, il est l'auteur d'*Amitiés. La nature et l'impact de nos relations les plus importantes* (Markus Haller, 2023). Il a également publié en français, avec Louise Barrett, *Planète singes. Nos cousins les primates* (Bordas, 2001).

Pour Robin Dunbar, chercheur émérite en psychologie évolutionniste à l'université d'Oxford, nos amitiés dépendent pour une bonne part du fonctionnement de notre cerveau, et font, en retour, du bien à notre corps.

Votre nom reste attaché à une estimation du nombre maximal d'amis, le « nombre de Dunbar ». Comment le calculez-vous ?

Il y a de nombreuses années, j'ai voulu comprendre ce qui déterminait la taille des groupes sociaux chez les primates. La thèse de l'« intelligence machiavélienne », selon laquelle ils ont besoin d'un gros cerveau pour gérer leurs relations au sein de grands groupes complexes, venait d'être formulée ❶. J'ai émis l'hypothèse, qui s'est confirmée, d'une corrélation entre taille du cerveau et taille du groupe, puis je me suis demandé à quelle taille de groupe cela conduirait pour les humains. J'ai abouti au nombre de 150 personnes, environ trois fois plus que chez les primates les plus sociables.

Je me suis mis en quête de données pour le confirmer, d'abord dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, qui étaient organisées en tribus d'environ 1 500 personnes elles-mêmes sous-divisées en clans d'environ 150, puis dans nos sociétés contemporaines. L'analyse de la base des données téléphoniques d'un grand pays européen a, par exemple, montré que la taille moyenne d'un carnet d'adresses, comprenant à la fois amis et famille étendue, est très proche de 150, de même que le nombre moyen d'amis sur un compte Facebook.

Ces 150 amis ne se valent bien sûr pas…

Ce nombre comporte une série de cercles cumulés qu'on peut comparer aux ondes d'un étang dans lequel vous jetez une pierre. L'onde la plus proche est la plus petite, mais forme la vague la plus haute, et plus on s'éloigne, plus l'onde s'élargit et la vague décroît. La largeur de l'onde, c'est le nombre de personnes dans chaque cercle ; la hauteur de la vague, la force de votre lien émotionnel avec ces personnes.

Le premier cercle comporte une personne et demie ❷, c'est-à-dire vos relations les plus intimes. Le suivant, cinq personnes, celles qui vous offriront leur épaule pour pleurer, qui lâcheront tout pour vous aider si vous avez un problème. Les suivants 15, 50 et 150 personnes, cette dernière catégorie marquant la limite du nombre de personnes à qui vous rendez un service sans opérer de transaction, même si elles peuvent ensuite se sentir une obligation envers vous.

Ce nombre dépend-il uniquement de critères biologiques ?

C'est un nombre naturel au sens où il ressort d'une contrainte imposée par la taille de nos cerveaux, et aussi du temps disponible pour entretenir des relations. Mais bien sûr, rien n'est complètement déterminé par nos gènes ou complètement déterminé par notre environnement, il s'agit toujours d'un mélange des deux. Il est clair que la taille de votre cercle social à l'âge adulte dépend d'un long processus d'apprentissage et d'acquisition de compétences diplomatiques. Votre cerveau vous fixe des limites en matière d'amitié tout comme les lignes blanches et les règles du jeu sur un terrain de football. Mais ces dernières ne vous apprennent pas à gagner, pour cela vous devez vous entraîner et développer vos compétences.

Dans vos travaux, vous affirmez que nos interactions amicales constituent une évolution de l'épouillage des primates. Qu'entendez-vous par là ?

Vivre au sein de grands groupes est stressant et les primates ont cherché des moyens de contrôler ce stress en bâtissant

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 10:17:14 PM

© COLIN MCPHERSON/CORBIS/GETTY

des amitiés autour d'un contact physique qui libère des endorphines dans le cerveau. Nous le faisons toujours, d'une tape dans le dos ou d'une accolade, mais nous avons aussi découvert que c'était possible sans toucher l'autre et avec plusieurs personnes en même temps. C'est d'abord passé par le rire, que nous partageons avec les grands singes, le chant et la danse ; puis, au fil de l'évolution du langage, par les rituels religieux, les festins ou les récits, qui tous libèrent ces endorphines.

Mais un deuxième mécanisme opère en parallèle et marque l'entrée en scène du cerveau social et d'un processus beaucoup plus conscient et évaluatif : vous réfléchissez à vos relations en termes de confiance, d'obligation et de réciprocité. Cela passe notamment par ce que les sociologues appellent l'homophilie, le fait que nos amis tendent à nous ressembler. Cette homophilie a des composantes biologiques, comme le genre, l'ethnicité ou l'âge ; d'autres culturelles et plus flexibles. C'est ce que j'appelle les « sept piliers de l'amitié » : la langue, la région de naissance/enfance, les expériences éducatives et professionnelles, les goûts et passe-temps, la vision du monde (morale/religion/politique), le sens de l'humour, les goûts musicaux… Ces piliers fonctionnent comme des raccourcis nous permettant d'économiser du temps dans la construction de nos relations.

Vous mentionnez le genre : hommes et femmes entretiennent-ils différemment leurs amitiés ?

En moyenne, 70 % de votre réseau de 150 amis consiste en des personnes du même genre, sachant que parmi celles du genre opposé se trouvent notamment des membres de votre famille que vous ne choisissez pas. Il est clair que, quand nous avons le choix, nous nous séparons aisément en groupes de genre. Je pense que nous sous-estimons énormément les différences de fonctionnement entre le monde social des hommes et celui des femmes. C'est le cas, par exemple, concernant le style de conversation : les sociolinguistes ont montré que celui des femmes était plus collaboratif, avec des paroles superposées et des commentaires qui viennent renforcer ce que dit l'autre. Le phénomène du « *best friend forever* » (« meilleure amie pour la vie ») est aussi très spécifique au monde des femmes, davantage centré sur des relations de personne à personne là où l'amitié masculine est plus diffuse, centrée sur l'activité ou l'appartenance à un « club ». Les hommes et les femmes décryptent le monde social grâce à des parties différentes du cerveau, et ces différences sont socialement reproduites. Beaucoup de gens se réfèrent à ces différences comme des stéréotypes, mais c'est oublier que les stéréotypes sont rarement imposés, que l'éducation et la culture renforcent ceux qui existent déjà.

Il y a trois ans, la pandémie de covid-19 nous a longtemps coupés physiquement de nos amis. A-t-elle changé quelque chose au fonctionnement de nos amitiés ?

Pas sur le long terme : souvenez-vous de la grippe espagnole il y a un siècle, qui a été immédiatement suivie par les « années folles »… Tout le monde s'est inquiété pour les enfants et les adolescents, mais je pense que ce sont les personnes âgées, arrivées à un stade où leur cercle social commence déjà à rétrécir, qui ont été les plus affectées par cette pandémie : elles ont vu des amitiés s'effriter en raison des contacts limités, et n'ont plus la motivation ou l'énergie pour chercher à les remplacer. Cela risque de provoquer à l'avenir un surcroît de morts prématurées car nous savons depuis une quinzaine d'années, grâce à un véritable tsunami d'études scientifiques, que le meilleur prédicteur de votre santé et de votre espérance de vie est le nombre et la qualité de vos amitiés.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **JEAN-MARIE POTTIER**

❶ On la doit au primatologue néerlandais Frans de Waal dans son livre *La Politique du chimpanzé* (1982, Le Rocher, 1987).

❷ Soit un partenaire amoureux et/ou un(e) meilleur(e) ami(e).

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 10:17:14 PM

NOTIONS
NOTIONS-CLÉS

QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE ?

L'amitié répond à un besoin de protection et de valorisation, d'où la tendance inconsciente à choisir des camarades qui nous ressemblent. Mais avant tout, elle représente aussi un idéal.

LUBOMIR LAMY

• **L'amitié** est traditionnellement définie comme une affection entre deux personnes n'ayant pas de lien de parenté, et qui ne sont pas non plus des partenaires amoureux – bien que les Anglo-Saxons aient créé le concept de *sex friends*, qui efface la frontière entre les deux notions. L'amitié repose sur des valeurs d'entraide (pouvoir compter sur l'autre en toutes circonstances), de communication (sincère, bienveillante) et de fidélité.

• **Les affinités,** quant à elles, renvoient étymologiquement (du latin *affinitas*) à la notion de voisinage ou de parenté par alliance, et par extension à l'idée d'une relation entre deux choses ou deux êtres. Les « affinités électives » expriment l'idée du choix mutuel de deux êtres qui ressentent, sans forcément l'expliquer, le lien qui les unit, et sont attirés l'un par l'autre.

• **L'attachement** fait référence à un besoin émotionnel envers une personne ou une chose. On peut être attaché à son oncle, à son entreprise, à la maison de son enfance ou… à un(e) ami(e). ● L.L.

Dans un banc de poissons, les individus situés à la marge sont davantage attaqués par les prédateurs ❶. Éloignés de leurs congénères, peu coordonnés avec le reste du groupe, ils font des proies plus vulnérables. L'amitié semble suivre une logique comparable : chacun pressent qu'il sera mieux protégé au sein d'un groupe d'amis qu'en position de marginalité, même relative, tandis que la ressemblance, la synchronisation et le mimétisme avec le groupe d'amis autorisent un certain sentiment de sécurité. « *Pourquoi s'en prendrait-on à moi en particulier, alors que je ne suis qu'un membre du groupe comme les autres ?* » Et quitte à être semblable à ses amis, autant, dès l'amorce de la relation, les choisir proches de soi.

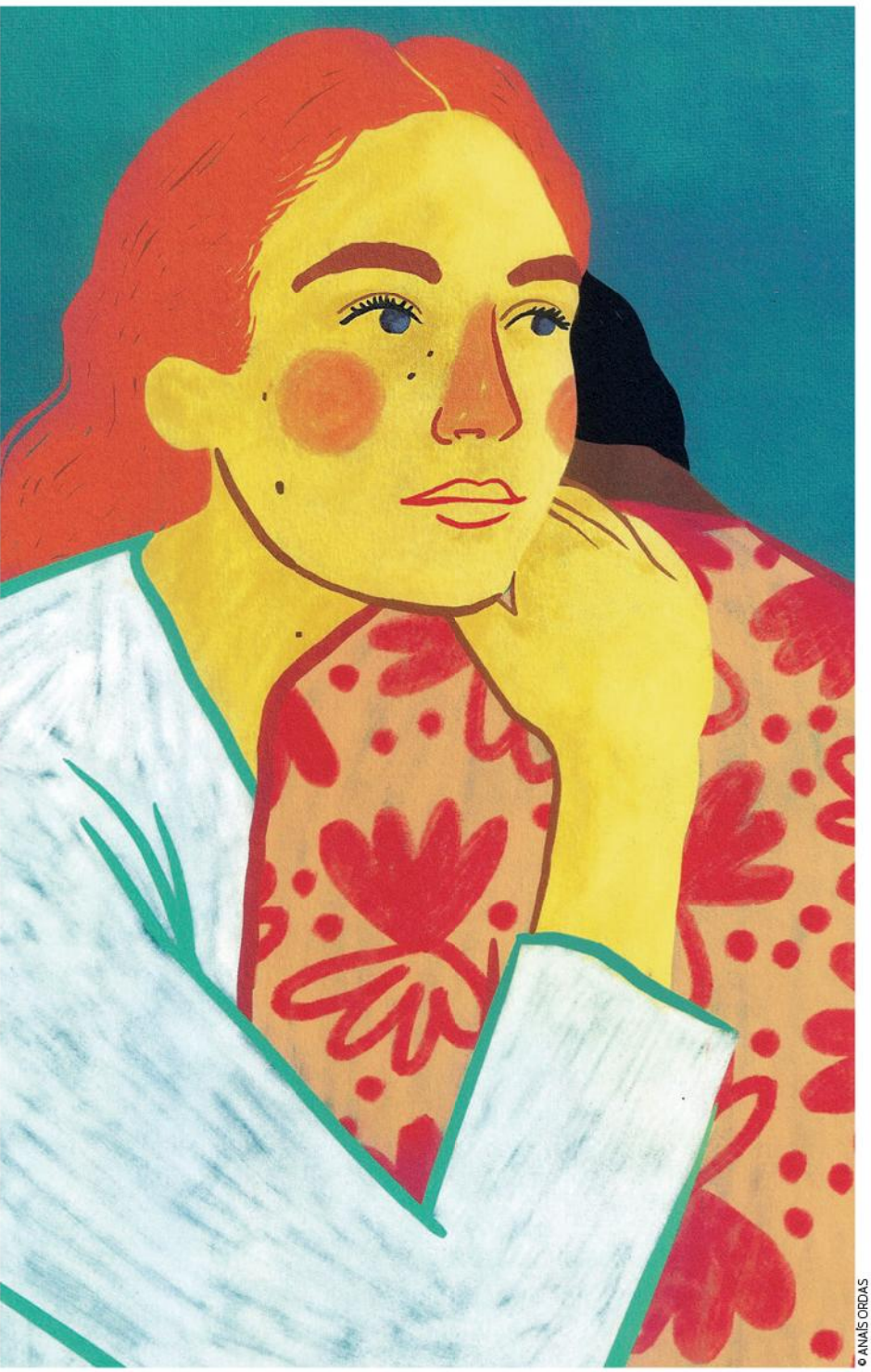
L'homophilie est la règle qui veut que les amitiés se forment plus facilement entre des individus possédant des goûts, des préférences, des opinions, des origines sociales ou géographiques similaires ❷. Cette tendance est pourtant unanimement réfutée lorsqu'il est question d'expliquer comment nous avons choisi nos amis. La similitude, qui accroît la longévité de la relation, ne résulte pas d'un choix axiologique. Elle apparaît plutôt comme une facilité à se comprendre et à échanger sans heurts, à éviter conflits et dissonance cognitive. Être ami avec quelqu'un qui a des opinions discordantes avec les nôtres, ou qui déteste ce que nous aimons, n'est pas facile à soutenir dans la durée.

Non seulement nous choisissons nos amis semblables à nous, mais nous projetons sur eux des ressemblances imaginaires d'autant plus grandes que nous croyons que notre amitié est forte (présomption de similitude) ❸. En aimant ceux qui doivent forcément nous ressembler, nous trouvons sans y penser une valorisation narcissique : si ceux qui nous ressemblent sont dignes d'être aimés, c'est probablement que nous-mêmes sommes dotés d'une valeur indéniable. L'attachement particulier aux amitiés d'enfance et de jeunesse pourrait aussi relever de cette logique. Elles sont des îlots émergeant au-dessus du continent de nos rêves engloutis par les vicissitudes de la vie. Elles sont les derniers témoins vivants de notre jeunesse, et sont à ce titre irremplaçables.

DE L'IMPORTANCE DE LA FIDÉLITÉ

La fidélité est du reste une composante fondamentale de l'amitié ❹. Dès l'adolescence, la durée d'une relation d'amitié est un des critères de sa qualité perçue. Le temps passé ensemble contribue à l'intimité grandissante entre les partenaires ; il permet en outre l'élaboration d'une histoire commune. L'amitié a besoin de jardins secrets partagés, et il n'est besoin pour s'en persuader que d'écouter le nombre de rappels faits par de vieux amis à des évènements quasi

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 10:17:14 PM


© ANAÏS ORDAS

mythiques, qu'eux seuls connaissent. À l'adolescence déjà, cette histoire commune (et la qualité perçue de la relation) se construit grâce à la richesse et à la diversité des thèmes discutés et des activités menées ensemble ❺.

Avant d'être une réalité vécue, l'amitié est un idéal, construit dès l'adolescence et évoluant peu par la suite. Hommes et femmes attendent de leurs amis soutien émotionnel, confiance, loyauté et authenticité ❻. Ils anticipent des activités partagées – le temps passé ensemble permettant d'ailleurs de distinguer les « meilleurs amis ». Dès l'enfance, les femmes, davantage que les hommes, attendent de l'amitié une part de communion (intimité, autorévélation, compréhension, empathie) permettant d'assurer des coalitions de protection. C'est, par exemple, ce soutien émotionnel qui va nous aider à traverser une période de stress. Les hommes admettent plus souvent que les femmes des attentes peu compatibles avec les critères d'une amitié parfaitement désintéressée : fréquenter quelqu'un de riche, de populaire, de fort en maths s'il ou elle rencontre des difficultés dans cette matière, etc. La vision mercantile de l'amitié, dite de « l'échange social », est fondée sur ce calcul des gains et des pertes, de l'équité de la relation, des alternatives possibles. Dans ce modèle, la relation ne dure que tant qu'elle est gratifiante et équilibrée. Ce n'est pas tant l'autre personne en elle-même qui motive notre présence à ses côtés, mais les satisfactions retirées de la relation.

BIENFAITS SUR LA SANTÉ

L'amitié constitue au même titre que l'amour, les liens familiaux, la participation à tous les groupes sociaux qui nous empêchent d'être isolés (relations avec des collègues, engagement

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 10:17:14 PM

LES RAVAGES DE L'ISOLEMENT

De nombreuses études menées ces dernières révèlent les méfaits de l'isolement. Les personnes plus seules ont un risque accru d'obésité, de diabète de type 2, d'accidents cardiovasculaires, un taux de survie plus faible après un accident vasculaire cérébral, une moins bonne réponse immunitaire, plus d'infections et de réactions inflammatoires, une qualité de sommeil amoindrie ; ils ont plus de chances de souffrir d'anxiété, de dépression, de perte du sentiment de contrôle de leur vie, de schizophrénie, de toxicomanie et d'addiction à l'alcool. Le sentiment d'exclusion sociale s'accompagne en outre d'une perte du sens de la vie et d'une recherche de satisfactions immédiates même si elles sont préjudiciables à notre santé ou à notre avenir. Car, victimes du regard d'autrui, nous estimons que si personne ne nous juge digne d'amour, c'est donc que nous n'avons aucune valeur personnelle. ● L.L.

associatif, etc.) ou les interactions avec des animaux domestiques, une des modalités du soutien social ❼. Depuis les études épidémiologiques de la fin des années 1970, jusqu'aux travaux actuels en neurosciences, la relation entre soutien social et santé a été maintes fois démontrée : l'opportunité, *via* l'amitié, de rompre notre isolement objectif et/ou notre sentiment de solitude s'accompagne d'un bénéfice pour la santé. Les bienfaits sont nombreux sur le fonctionnement du système nerveux central et du système nerveux périphérique, qui eux-mêmes affectent les systèmes cardiovasculaire, endocrinien et immunitaire. À l'inverse, les personnes isolées ont davantage de problèmes de santé *(encadré)*.

À présent, si votre smartphone n'a pas sonné depuis deux jours et que vous estimez que votre santé physique et mentale est menacée, deux enseignements tirés des études récentes devraient vous inciter à relativiser cet intolérable isolement.

AMITIÉS RÉELLES, AMITIÉS TOXIQUES

En premier lieu, une étude américaine ❽ a montré que parmi des adolescents de 12 à 17 ans, les comportements de cyberagression émanent très souvent d'amis ou d'anciens amis intimes (par rapport à de simples relations). Harcèlement, intimidation ou dénigrement en ligne découlent notamment de rivalités amoureuses ou d'une compétition pour acquérir un statut dominant au sein du groupe de pairs.

En second lieu, il ne faut pas perdre de vue que nos amis sont les mieux placés pour utiliser contre nous des informations très personnelles. La difficulté, ici, est de faire la différence entre les vrais et les faux amis. Ceux qui sont désintéressés et se réjouissent de notre bien, ceux qui ne s'intéressent pas à nous et nous trahiront dès que leur intérêt personnel le leur commandera. Les premiers peuvent nous faire beaucoup de bien, et les seconds beaucoup de mal *(p. 42)*.

Être bienveillant atténue les conséquences physiologiques du stress de la même manière que le ferait la présence, réelle ou imaginée, d'une personne aimée.

En attendant de se faire de nouveaux amis, faire du bien à autrui semble pouvoir inverser les effets chroniques de la solitude ❾. Rendre service, même à des inconnus par le biais d'un don à une œuvre caritative, stimulerait la libération dans le cerveau de dopamine et d'ocytocine, neurotransmetteurs impliqués dans le sentiment de bonheur. Le fait même d'imaginer qu'on fait du bien à quelqu'un suffit d'ailleurs à déclencher ces effets ! Ocytocine qui pourrait en outre contrecarrer les effets du stress et de l'anxiété considérés parmi les causes principales des effets négatifs de l'isolement sur la santé. Autrement dit : être bienveillant atténue les conséquences physiologiques du stress de la même manière que le ferait la présence, réelle ou imaginée, d'une personne aimée.

● **LUBOMIR LAMY**
Professeur de psychologie sociale à l'université Paris Cité, auteur de plusieurs ouvrages sur l'amour et l'amitié.

❶ Christos Joannou, Vishwesha Guttal et Iain Couzin, « Predatory fish select for coordinated collective motion in virtual prey », *Science*, 16 août 2012.

❷ Jean Maisonneuve, *Psychologie de l'amitié*, 2e éd., Puf, coll. « Que sais-je ? », 2018.

❸ Marian Morry, « Relationship satisfaction as a predictor of similarity ratings : A test of the attraction-similarity hypothesis », *Journal of Social and Personal Relationships*, vol. XXII, n° 4, 2005.

❹ Jean Maisonneuve et Lubomir Lamy, *Psychosociologie de l'amitié*, Puf, 1993.

❺ Gustavo Mesch et Ilan Talmud, « The quality of online and offline relationships : The role of multiplexity and duration of social relationships », *The Information Society*, vol. XXII, n° 3, 2006.

❻ Jeffrey Hall, « Sex differences in friendship expectations. A meta-analysis », *Journal of Social and Personal Relationships*, vol. XXVIII, n° 6, septembre 2011.

❼ Lubomir Lamy, « L'impact du soutien social sur la santé », *in* Jacques Lecomte (dir.), *Introduction à la psychologie positive*, Dunod, 2014.

❽ Diane Felmlee et Robert Faris, « Toxic ties : Networks of friendship, dating, and cyber victimization », *Social Psychology Quarterly*, vol. LXXIX, n° 3, 2016.

❾ Voir Jean Decety, « Le pouvoir de l'amitié et des relations personnelles. L'éclairage des neurosciences sociales », *Revue de neuropsychologie*, n° 12, 2020/2.

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 10:17:14 PM

DES PREMIERS JEUX AUX DERNIÈRES CONFIDENCES

Notre capacité à nouer des relations dépend fortement de notre âge, l'entrée dans la vie active, la mise en couple ou encore l'arrivée d'un enfant constituant autant de tournants dans une vie amicale. **MAUD NAVARRE**

Un soir, Léo, 3 ans, rentre de l'école maternelle tout chagriné :
– « *Qu'est-ce qui ne va pas ?* », lui demande sa maman.
– « *C'est Badis, il m'a dit qu'il n'était plus mon copain* », répond le petit garçon au bord des larmes.
S'ensuivent deux ou trois matins où le petit Léo – qui d'ordinaire adore l'école – bougonne et traîne des pieds :
– « *C'est pas drôle l'école ! Je vais encore être tout seul à la récréation : Badis ne veut pas jouer avec moi !* »
Quelques jours plus tard, les deux garçons se réconcilient et Léo reprend le chemin de l'école avec entrain.

Dès la plus tendre enfance, les amitiés, avec leur lot de joies et de peines, marquent nos existences de leur empreinte. C'est souvent à la maternelle que les premières relations naissent, avec l'apprentissage de la vie en collectivité.

Pourtant, ce lien existe à des stades embryonnaires bien avant l'entrée à l'école. Les psychologues Dale Hay, Marlene Caplan et Alison Nash ont étudié le comportement des nourrissons dès les premiers jours de vie ❶ : en entendant les pleurs d'un bébé, les autres produisent à leur tour des pleurs dont la fréquence et la temporalité n'ont rien d'aléatoire. Les psychologues considèrent qu'il s'agit d'une première forme de « sympathie émotionnelle ».

Vers 6 mois, les interactions sociales se multiplient entre les bébés : ils se regardent, se suivent, se sourient, vocalisent et pleurent, ils échangent aussi des jouets lorsque leurs capacités motrices le permettent. S'il ne s'agit pas encore d'amitié au sens strict, il existe bel et bien une attraction pour les pairs et une volonté d'interagir. Entre 6 mois et 2 ans, les enfants apprennent progressivement à se tenir assis, coordonner la vue et le geste, marcher, ce qui renforce les relations.

PARTAGER DES JEUX

L'entrée à l'école, qui impose à un groupe d'enfants de cohabiter au sein d'un même espace plusieurs heures par jour, favorise l'apparition des premières affinités. Elles se limitent en général à une relation forte avec un autre enfant. Les spécialistes les qualifient de relations dyadiques. Selon le psychologue Pascal Mallet ❷, le fait de partager des activités communes, des jeux notamment, constitue le premier critère d'amitié chez ces jeunes enfants.

La relation privilégiée avec un autre enfant, souvent du même sexe *(encadré p. 40)*, est un moyen de s'amuser, mais aussi de se rassurer, de reprendre confiance en soi face à une difficulté (sanction, chamaillerie avec un copain, fatigue...). Entre 4 et 6 ans, les bandes de copains apparaissent. Celles des garçons sont un peu plus larges que celles des filles, mais ces différences se résorbent à l'adolescence : le réseau amical des filles devient alors aussi important que celui des garçons.

Autour de 10 ans, un changement s'opère : les amis ne sont plus les copains de jeux ; ce sont ceux avec qui les jeunes partagent les mêmes idées et aspirations. Les préadolescents se promettent loyauté éternelle, échangent des confidences... Ces relations peuvent devenir fusionnelles à l'instar du « meilleur ami », celui avec lequel se crée une osmose.

Les amitiés participent alors à la construction de la personnalité des adolescents ❸. Elles contribuent à développer des compétences sociales comme l'empathie et à apprendre des valeurs telles que la loyauté, la réciprocité et la solidarité. Elles leur permettent aussi de se familiariser avec la « culture juvénile » (codes musicaux et vestimentaires, manières

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 10:17:14 PM

GENRE

L'AMITIÉ FILLE-GARÇON EST-ELLE POSSIBLE ?

Dès 2 ans, à la crèche ou au sein de la famille, filles et garçons commencent à se regrouper par sexe. Cette homophilie s'explique par de multiples facteurs : les normes inculquées par les adultes (« *tu ne vas pas jouer avec des filles !* ») ; l'attirance des enfants pour certains jeux, par exemple, remuants pour les garçons, calmes pour les filles ; la recherche de l'entre-soi pour se rassurer face à une difficulté...

La sociologue Claire Bidart observe cependant une homophilie plus marquée chez les garçons que chez les filles. Le psychologue Pascal Mallet dresse un constat similaire : vers 7-8 ans, les groupes de filles invitent plus facilement des enfants de l'autre sexe à jouer avec elles que les groupes de garçons. Les filles cherchent à préserver les relations interpersonnelles et une certaine harmonie au sein du groupe, ce qui est moins le cas chez leurs camarades masculins.

À l'âge adulte, plus la relation amicale est forte, plus l'homophilie est marquée. Les femmes se confient toutefois davantage entre elles que les hommes. Ces derniers ont un peu plus souvent des confidentes de l'autre sexe que les femmes.

Il existe donc une tendance forte à tisser des liens d'amitié en priorité avec des personnes du même sexe que soi, mais la nature de ces liens ne diffère pas entre les hommes et les femmes : pour les unes comme pour les autres, l'amitié est associée à l'affection et à la confidence. ● **M.N.**

d'être et de s'exprimer, etc.) qui vient diversifier les attitudes apprises au sein de la famille.

L'ADOLESCENCE, L'ÂGE D'OR

Arrivés à 16-18 ans, les réseaux de sociabilité se superposent : camarades de classe actuels et anciens, voisins, copains croisés au café ou au club de foot ou à la gym... Les réseaux de relations semblent alors multiples et extensifs : les amis de mes amis sont mes amis. La sociologue Claire Bidart les appelle des « réseaux gigognes » : de « petits mondes » constitués comme autant de pôles d'identification. Ces amitiés, pour les plus fortes, assurent affectivité, entraide et solidarité. Un soutien d'autant plus utile à une période où, de gré ou de force, les jeunes prennent leur distance avec leur famille (départ du foyer pour les études, désir d'indépendance, etc.). Les amitiés ouvrent des portes vers d'autres mondes à explorer : autres groupes sociaux, autres cultures, etc.

Entre 20 et 30 ans, le fonctionne-

Délivré à 353101 le 5/18/2023, 10:17:14 PM

© ANAÏS CRDAS

ment en bande cesse ; ne survivent que des relations électives, rigoureusement choisies au sein du groupe : celle ou celui avec lequel le *feeling* est fort. De nouvelles amitiés émergent aussi en fonction des lieux fréquentés : sur les bancs de la fac, dans les lieux de sorties, lors des activités sportives ou culturelles ou au travail.

Vers 30 ans, les relations deviennent moins nombreuses. « *L'amitié construit* (alors) *un rapport au monde qui tient davantage du repli que de l'ouverture ; comme s'il s'agissait surtout de se protéger de l'environnement quotidien, de lui échapper, de s'en détacher en tout cas dans les liens forts* », explique C. Bidart ❹. Les cercles d'amis jusqu'ici confondus en raison de la proximité d'âge se dissocient. Travail, vie à deux, voire premier enfant..., autant d'étapes qui enserrent l'individu dans des réseaux relationnels spécifiques : les collègues de travail ne vivent pas au même endroit que soi et ne pratiquent pas toujours les mêmes loisirs ; les amis du conjoint ne sont pas forcément les mêmes que les siens... L'arrivée d'un enfant réduit aussi la disponibilité de chacun, par conséquent les occasions de se voir et au final le nombre des amis.

UN LENT DÉCLIN

Passé 40 ans, le réseau de sociabilité décline sensiblement, au profit des relations familiales. Comme chez ce couple de quinquagénaires, cité par C. Bidart, qui ne reçoit plus ses amis le week-end pour mieux profiter de la visite de ses enfants. Les rencontres et les occasions de se voir diminuent, les amitiés sont devenues des liens exceptionnels qu'on cultive. Partager des activités compte moins pour entretenir l'amitié que le parcours individuel et les histoires personnelles *(encadré ci-dessus)*.

En cas de divorce ou de séparation, les individus se remettent alors à sortir davantage et à fréquenter des lieux de sociabilité, qui offrent l'occasion de tisser de nouveaux liens.

La retraite constitue l'ultime épreuve : alors que le réseau de sociabilité est composé très majoritairement de membres de la famille, les relations amicales poursuivent leur déclin. Les possibilités de reconstituer de vrais liens amicaux, au-delà des connaissances, sont alors très limitées, observe C. Bidart. Sauf à s'engager dans de nouvelles activités, propices à l'éclosion de nouvelles relations, nuance Vincent Ravalec, plus matures mais pas forcément moins fortes ❺.

● MAUD NAVARRE

FOCUS

LES COPAINS D'ENFANCE

Chacun ou presque possède dans son cercle d'amis un « ami d'enfance » rencontré à la crèche, dans son quartier ou à l'école... Ce qui fait la valeur d'une telle amitié, c'est la résistance au temps malgré les épreuves de la vie qui la mettent parfois à rude épreuve (mutation, divergences ponctuelles, vieillissement...).

Si les amis d'enfance existent dans tous les milieux sociaux, le maintien de ces liens résulte de facteurs différents. Dans les milieux modestes, la faible mobilité géographique permet de continuer à pratiquer des activités communes (sorties, aller boire un café, faire du shopping ou du sport).

Dans les classes moyennes et supérieures, la mobilité géographique est plus répandue et les occasions de se retrouver autour d'activités communes moins fréquentes. Des rencontres ponctuelles et des bons moments passés ensemble lors des « retrouvailles » suffisent pourtant à entretenir la flamme de l'amitié. Le secret ? Le sentiment d'avoir été jeunes ensemble. ● M.N.

❶ Dale Hay *et al.*, « The beginnings of peer relations », in William Bukowski *et al.* (dir.), *Handbook of Peer Interactions, Relationships, and Groups*, Guilford Press, 2009.

❷ Pascal Mallet, *L'Amitié entre enfants ou adolescents. Une force pour grandir*, Armand Colin, 2015.

❸ Voir Jean-Philippe Raynaud, « Le temps des copains », *Les Grands Dossiers des sciences humaines*, n° 32, 2013/9.

❹ Claire Bidart, *L'Amitié, un lien social*, La Découverte, 1997.

❺ Vincent Ravalec, *Le Couple à l'heure de la retraite*, Presses universitaires de Rennes, 1996.

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 4:27:25 PM

QUAND L'AMITIÉ FAIT MAL

Si beaucoup d'amitiés s'éteignent sans bruit, d'autres se brisent avec fracas. Ces ruptures sont alors vécues comme de véritables chagrins d'amour.

© ANAÏS ORDAS

Depuis Montaigne au 16e siècle, l'amitié est perçue comme une relation affinitaire qu'on ne peut expliquer. Un attachement mystérieux qui peut cesser comme il avait commencé. En cela, elle se rapproche de la relation amoureuse : les déceptions et les ruptures amicales peuvent nous affecter aussi profondément que celles qui interviennent dans le couple.

Cependant, l'accent mis sur les « affinités électives » conduit à négliger d'autres aspects tout aussi importants dans la formation de l'amitié que constituent l'existence de biais cognitifs, les effets de contexte (le fait d'être voisin, par exemple) et la structure même de la relation amicale. Autant de mécanismes qui portent en germe les insatisfactions et les ruptures qui détruisent l'amitié ❶.

En effet, l'amitié ne se réduit pas à un lien affectif, mais repose également sur des présupposés qui ont souvent plus à voir avec la croyance, les représentations sociales et le fantasme, qu'avec le réel. L'amitié implique souvent une présomption de réciprocité : cette idée que tout ce que nous éprouvons pour l'autre, il est censé l'éprouver à notre égard avec la même intensité.

De même qu'on sait que l'ami est différent de soi, on s'attend à ce qu'il partage nos goûts, nos choix ou nos inimitiés – c'est la présomption de similitude, développée notamment par le chercheur Lubomir Lamy *(p. 36)*. Enfin, il fait souvent l'objet d'une forme d'idéalisation : une sorte

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 4:27:25 PM

de moi idéal qui nous renvoie en miroir les qualités que nous souhaitons avoir à ses yeux.

Dès lors, tous les écarts entre l'image idéale qu'on s'était forgée et la réalité sont perçus comme des manquements : l'ami qui se manifeste moins qu'on le souhaiterait (« *Pourquoi tu m'appelles si peu ?* ») ou qui effectue des choix qu'on désapprouve (« *Comment peux-tu fréquenter ces gens-là ?* ») devient vite coupable de trahison. Et la déception et la dévalorisation prennent alors le pas sur l'idéalisation…

Ajoutons à cela que l'amitié est sous-tendue par un « contrat » implicite d'engagement, de partage et de solidarité : entre amis, on se dit tout et on se soutient. Celui qui rompt ce contrat, perdant son statut et jugé indigne de confiance, s'en trouve rejeté. La force du sentiment de trahison, de déception et de rancœur est à la hauteur de l'idéalisation passée et entraîne souvent un jugement sans appel. Cette sentence punit autant le « juge » que le « coupable » puisque tous deux doivent faire le deuil d'une affection mutuelle.

Une des particularités de la relation amicale vient du fait qu'elle est fortement déterminée par le contexte dans lequel elle éclôt : en vacances, on apprécie la disponibilité et l'entrain de ses amis. Au bureau, c'est l'activité commune qui fondera le lien. Mais lorsque la relation est déconnectée du contexte qui l'a vu naître, elle a tendance à s'étioler. Elle survit alors comme une forme de contrainte et non plus de plaisir et de partage.

Quand on revoit « en ville » ses amis de vacances, il n'est pas rare de s'apercevoir qu'on a finalement peu de choses en commun et les rendez-vous ponctuels au restaurant deviennent un rituel qu'on accomplit en souvenir du bon temps passé ensemble sur la neige ou à la plage. Si tout le monde ressent la même chose, les rendez-vous s'espaceront. Mais si l'un tenait davantage à la relation, il se sentira rejeté et mis sur la touche.

Mais il arrive aussi que le lien s'use alors même que le contexte ne change pas. C'est le cas, par exemple, d'une amitié entre élèves ou collègues de travail perçus comme tels aux yeux de leur entourage. Ils se voient chaque jour et cette quotidienneté entretient la relation. Si l'un des protagonistes rompt le lien (en préférant un autre partenaire, par exemple), celui qui souffre de l'abandon doit non seulement continuer à vivre en côtoyant le « traître », mais au vu et au su de tout un groupe, témoin de sa déchéance. Un véritable supplice !

Ainsi, on voit à travers ces exemples que, dès le début, l'amitié porte en germe ce qui la menace et le type de souffrance qu'elle peut engendrer. Cependant, parfois, ce n'est pas la rupture qui fait mal mais la nature même de l'amitié devenue toxique.

RELATIONS TOXIQUES

Comme toutes les relations interpersonnelles, l'amitié dépend de nombreux facteurs sociologiques : l'âge des protagonistes, – on ne se choisit pas de la même façon à 15 ans ou à 60 –, le milieu où ils évoluent, l'activité qui les réunit, la proximité aussi – l'amitié entre voisins n'a pas la même nature que celle qui s'entretient à distance, etc.

Par-delà leur diversité, ces amitiés se structurent autour de deux grands schémas ❷ : un rapport symétrique fondé sur la similitude (des niveaux, des fonctions, des attentes…) et un rapport complémentaire dans lequel les rôles sont dissemblables mais articulés (l'un est timide, l'autre entreprenant, par exemple). Contre une idée reçue qui aurait tendance à valoriser l'équilibre, aucune de ces configurations n'est plus satisfaisante que l'autre et chacune peut dériver vers une relation toxique ❸.

Ainsi, la compétition peut couver sous la symétrie. Deux amis avides de culture peuvent se mettre à rivaliser sur le terrain des connaissances (« *Comment, tu n'as pas encore lu le dernier ouvrage de Machin ?* »). Il n'est alors plus question de partage mais de démonstration (« *J'en sais plus que toi, tu ne me vaux pas* »). La rivalité peut également s'exercer par rapport à un tiers : séduire la copine de son ami ; être le plus apprécié du patron dans l'entreprise… Lorsqu'elle devient fusionnelle, la relation amicale s'accompagne alors d'une forte attente d'exclusivité, porte ouverte à l'envie et la jalousie.

Mais la complémentarité peut également évoluer vers la toxicité. Dans un duo timide/entreprenant, par exemple, chacun retire un bénéfice de la relation : l'entreprenant ouvre la route au timide (qui sans cela aurait souffert de sa solitude) et le timide assure à son compagnon une présence reconnaissante qui le confirme dans une image positive de lui-même. Mais si l'entreprenant profite de sa position pour dominer le timide, la complémentarité peut vite tourner à l'oppression. Dans ces dérives, c'est la nature même de la relation qui engendre alors amertume et ressentiment.

● **DOMINIQUE PICARD ET EDMOND MARC**
Dominique Picard, professeure émérite de psychologie sociale à l'université Sorbonne-Paris-Nord, et Edmond Marc, professeur émérite en psychologie, ont coécrit *Les Conflits relationnels*, Puf, coll. « Que sais-je ? », 2020.

❶ Dominique Picard et Edmond Marc, *Les Conflits relationnels*, PuF, coll. « Que sais-je ? », 2020.
❷ Dominique Picard et Edmond Marc, *Relations et communications interpersonnelles*, 4e éd., Dunod, 2020.
❸ Dominique Picard et Edmond Marc, *Petit traité des conflits ordinaires*, Seuil, 2006

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 4:27:25 PM

LE TEMPS DES *FOLLOWERS*

Depuis l'apparition des smartphones, nos amitiés s'entretiennent en continu, *via* les réseaux sociaux, en parallèle des rencontres classiques. Une situation qui nous oblige à renégocier en permanence ce lien, en fonction de nos priorités.

Parmi les nombreux messages qui arrivent chaque jour sur votre smartphone, voici celui de Stéphanie : elle propose d'organiser les 40 ans de Bernard, *via* un groupe intitulé « Bernard for ever » avec une photo de cet ami commun en train de lever son verre. Un certain nombre d'échanges de messages, signalés par des notifications, sera sans doute nécessaire pour organiser l'événement, au fil desquels Claudine devra malheureusement décliner, Sandra rappeler ses allergies, et Thomas envoyer des mèmes humoristiques qui ne feront rire que lui.

ÉCOSYSTÈME RELATIONNEL NUMÉRIQUE

Depuis l'avènement des smartphones et leur pénétration dans les multiples sphères de nos vies privées et professionnelles, l'amitié se gère à distance, en amont, en parallèle et en aval des rencontres en « présentiel ». Au-delà des questions logistiques évoquées en préambule, c'est le lien social lui-même qui s'entretient et se négocie *via* les réseaux sociaux. Un large répertoire de plateformes et de modes de communication s'offre à nous pour rester proches malgré la distance : envoyer un message pour prendre des nouvelles d'une amie, lui adresser une référence de livre, la taguer sur Facebook avec un souvenir de vacances partagé, lui laisser un vocal...

Quand est-il approprié de joindre la personne en temps réel ou au contraire de privilégier le différé par un message textuel ou vocal ? Les réponses diffèrent d'une personne à l'autre, donnant lieu à des malentendus et de nécessaires ajustements. Les codes de ce savoir-vivre numérique dépendent en partie de notre genre, de notre âge ou de notre catégorie socioprofessionnelle. Si les hommes des classes supérieures confessent volontiers, en bons « *geeks* », un nombre important d'heures passées chaque jour devant les écrans, ce sont davantage les femmes qui assument la responsabilité de maintenir les liens avec l'entourage, *via* les groupes WhatsApp notamment ❶.

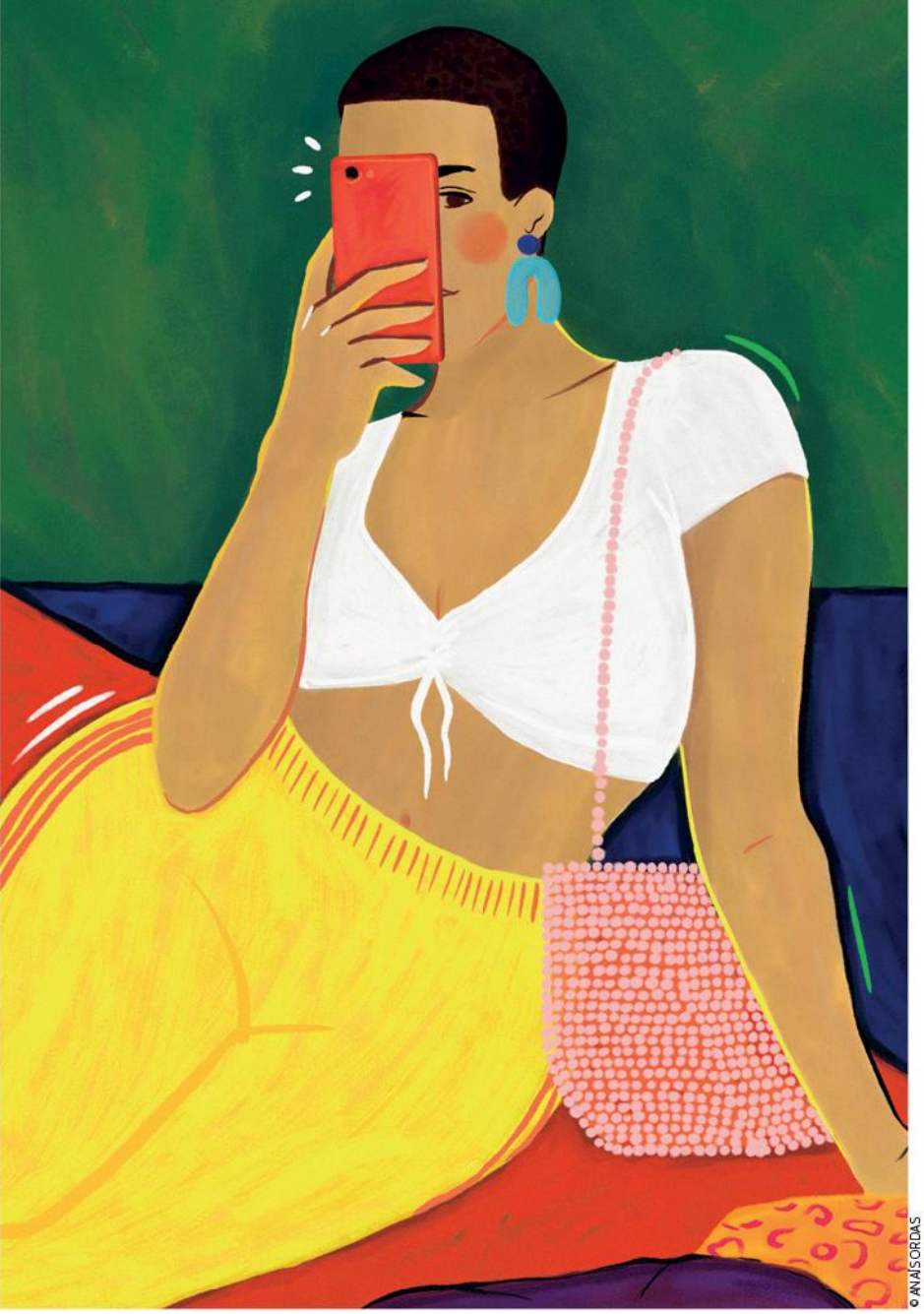
Les médias sociaux offrent la possibilité, parfois perçue comme une contrainte, d'entretenir avec ses proches une forme de « conversation continue ». Il est possible de commenter un match de foot avec ses deux meilleurs amis depuis le bureau, comme de recevoir un courriel urgent de son employeur à une terrasse de café. Ces exemples illustrent tout le paradoxe de la connexion numérique : si le smartphone permet d'être en lien avec ses proches partout et à tout moment, il interfère aussi avec les relations présentielles et souvent les interrompt. Ainsi, que faites-vous lorsque votre téléphone sonne alors que vous êtes avec un ami ? *A priori* banale, cette question est essentielle, car elle touche à la disponibilité consentie aux uns et aux autres : aux personnes en coprésence, mais également aux proches, à distance. Qui doit patienter ? Est-ce à Sophie, assise à vos côtés, de comprendre que vous recevez un appel urgent et, en tant qu'amie, de ne pas se froisser de vous voir répondre ? Ou est-ce à Caroline, qui vous appelle depuis son domicile, de se souvenir que vous n'êtes pas joignable aujourd'hui et de comprendre votre manque de réactivité ?

La connexion continue nous oblige à déterminer quand et pour qui nous sommes disponibles en fonction de nos priorités.

Les réponses à ces dilemmes sont aussi nombreuses que les individus et les liens d'amitié qu'ils entretiennent. Ce que la recherche décrit finement est la manière dont ils s'inscrivent désormais dans notre quotidien, et participent à redéfinir les contours de l'amitié ❷.

Chaque individu se forge un écosystème relationnel numérique, constitué d'un ensemble d'applications, mobilisées de manière différente en fonction du type d'échange, de

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 4:27:25 PM


© ANAÏS ORDAS

Dans ce contexte, faire exister l'amitié sur les réseaux sociaux est un moyen d'apporter la preuve du lien : à soi-même, à l'ami et au public de *followers* ❹. Les photos de l'anniversaire de Bernard postées sur Instagram vont permettre à ses amis de se sentir exister en tant que groupe face à un public d'internautes qui n'auront pas tous été conviés. Les commentaires laissés sous la publication feront sans doute référence à des moments de la soirée compréhensibles des seuls invités, renforçant le sentiment d'élection. Et dans un an, la publication qui remontera dans l'application photos sous forme de souvenirs viendra relancer les partages et les échanges entre les membres du groupe.

En résumé, la valeur du lien d'amitié sera valorisée et réaffirmée par la publication sur les réseaux : documenter l'amitié, médiatiquement, exerce une fonction de réassurance dans un environnement social où la disponibilité amicale se négocie au quotidien.

CLAIRE BALLEYS
Sociologue de la communication et des médias, professeure associée à l'université de Genève, autrice notamment de *Grandir entre adolescents. À l'école et sur Internet*, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2015.

l'interlocuteur et de la relation en jeu. Si les adultes, par exemple, utilisent volontiers WhatsApp pour communiquer avec leurs amis, les plus jeunes, préférant Snapchat ou Instagram, réservent cette application « sérieuse » à la famille et aux collègues. Au fil de la navigation, nous ajustons nos usages aux contextes : le degré de proximité amicale, la disponibilité à l'œuvre dans la relation ou une situation particulière comme une maladie ou un divorce vont infléchir notre manière de communiquer.

APPORTER LA PREUVE DU LIEN

Si l'amitié n'a pas attendu les médias sociaux pour s'entretenir à distance, par courrier ou par téléphone, cette connexion continue contribue à changer la manière dont elle est vécue. Elle nous oblige à déterminer quand et pour qui nous sommes disponibles en fonction de nos priorités, donnant lieu à de véritables négociations entre amis, quand il ne s'agit pas de rapports de force : qui sera en mesure de faire appliquer son répertoire d'usages à l'autre ❸ ?

❶ Claire Balleys, « Légitimité parentale et idéal de résistance aux écrans. Les principes à l'épreuve des pratiques », *Réseaux*, n° 230, 2021/6.
❷ Voir Jay Marlowe *et al.*, « Digital belongings. The intersections of social cohesion, connectivity and digital media », *Ethnicities*, vol. XVII, n° 1, juin 2016, et Giovanna Mascheroni et Jane Vincent, « Perpetual contact as a communicative affordance. Opportunities, constraints, and emotions », *Mobile Media & Communication*, vol. IV, n° 3, mai 2016.
❸ Hua Su, « Constant connection as the media condition of love. Where bonds become bondage », *Media, Culture & Society*, vol. XXXVIII, n° 2, août 2015.
❹ Claire Balleys et Sami Coll, « Being publicly intimate. Teenagers managing online privacy », *Media, Culture & Society*, vol. XXXIX, n° 6, septembre 2017.

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 4:27:25 PM

PHILOSOPHER À QUATRE MAINS

Aron et Sartre, Deleuze et Foucault... Les collaborations et les brouilles de ces duos célèbres ont durablement marqué l'histoire intellectuelle contemporaine.

L'amitié philosophique serait-elle singulière ? L'ami de la sagesse (du grec *philia*) qu'est le philosophe entretient un lien majeur avec l'amitié comme horizon de réflexion et d'existence. Ce rapport n'est pourtant pas si paisible qu'il n'y paraît. En effet, le monde de la rationalité et des systèmes philosophiques n'est pas exempt de passions, et les controverses qui animent les philosophes ne sont jamais dénuées d'affect. L'histoire intellectuelle est ainsi jalonnée par des amitiés philosophiques faites de vives jalousies et de solides rancœurs.

Dans l'Antiquité, l'amitié était considérée par les philosophes comme une vertu cardinale, indispensable à la vie et à la cohésion de la Cité. Elle renvoie à ce qui est commun aux citoyens, et assure le passage au collectif en définissant un horizon de « vie bonne » fondée sur la sagesse et la justice. Plusieurs grandes amitiés philosophiques de la seconde moitié du 20e siècle confirment cette évidence : on ne pense jamais seul. L'idée selon laquelle il conviendrait de se retirer du monde pour trouver en soi la quintessence de la pensée dans un solipsisme assumé est un leurre. On pense avec..., et le « je » qui pense est déjà une composante hétérogène, faite d'une multiplicité de pensées et de personnages conceptuels. Le duo formé par Gilles Deleuze et Félix Guattari est sans doute celui qui a poussé le plus loin la notion d'amitié. Plus qu'un cheminement

© ANAÏS ORDAS

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 4:27:25 PM

parallèle, les deux amis ont réalisé une œuvre commune, écrite à quatre mains. *L'Anti-Œdipe* (1972) ou encore *Mille Plateaux* (1980) mettent en scène un agencement collectif d'énonciations tout à fait exceptionnel à partir de deux tempéraments et deux univers pourtant très différents. Comment expliquer cette constance amicale ? Très certainement par le fait qu'il s'agit, non pas de la réunion de deux solitudes, mais d'une création innovante, à partir de leur rencontre. Les deux amis sont partis de l'idée que chacun étant déjà beaucoup de monde, il convenait de limiter les susceptibilités propres à l'*ego*, et de se tenir à distance de toute tentation fusionnelle. Ils ont donné naissance à une philosophie de l'amitié née de la fécondation de la guêpe et de l'orchidée.

ARON ET SARTRE, « *LES PETITS CAMARADES* »

L'épanouissement d'une amitié paisible et créative nécessiterait-il forcément le maintien d'une certaine distance ? Dans l'histoire récente, plusieurs de ces amitiés philosophiques devenues célèbres répondent par la négative : si juste distance il y a entre les « proches », selon une expression chère à Paul Ricœur, elle ne semble pouvoir résulter que d'une succession d'excès. Pour mieux connaître l'ami, il faut d'abord s'en rapprocher tout en veillant à ne pas noyer dans la fusion ce qui fait notre singularité. La force du lien amical ne dispense pas de crises et d'oppositions frontales.

L'exemple le plus connu est celui de Raymond Aron et Jean-Paul Sartre. Ceux qui, dans leur jeunesse, se surnommaient les « *petits camarades* » passent au début de la guerre froide au statut d'adversaires, qui les entraînera dans de violentes diatribes. Lorsqu'Aron publie *L'Opium des intellectuels* (1955), il vise Sartre, et quand Mai 68 s'attaque au mandarinat, Sartre en appelle à déboulonner Aron de son poste d'enseignant à la Sorbonne. Au soir de leur vie, les deux amis se réconcilient pourtant à la tribune de soutien aux *boat people*. « *Bonjour mon petit camarade* », lance Aron en apercevant Sartre, contribuant en quelques mots à réactiver leur amitié intense. « *C'était une manière d'effacer trente années et de revenir un demi-siècle en arrière* ❶ », écrira-t-il plus tard.

Dans un registre moins violent et plus conceptuel, après une grande proximité, Paul Ricœur et Jacques Derrida s'éloignent un temps avant de se réconcilier. Dans les années 1970, une vive polémique sémiologique les oppose autour de la question de la métaphore, de son rapport au concept et à l'imagination. Au soir de leur vie, ils se retrouvent autour des thèmes de l'archive, de l'hospitalité et du pardon, objets de leurs ultimes réflexions. Ils s'avouent alors une proximité amicale exceptionnelle et une reconnaissance mutuelle. Derrida confesse alors manquer de force pour discuter « *l'œuvre immense de Paul Ricœur* ».

L'histoire comporte aussi des ruptures irrémédiables, comme celle de Sartre et Maurice Merleau-Ponty ; la proximité de ces presque frères était telle que Sartre avait voulu confier à son ami la direction des *Temps modernes*. Encore une fois, la guerre froide, vécue comme un schisme, les sépare, chacun se réfugiant dans le non-dit, jusqu'à ce que Sartre décide de censurer l'expression de son ami. Un point de non-retour. La mort prématurée de Merleau-Ponty en 1960 provoque pourtant un tel choc chez Sartre qu'il exprime avec force sa passion amicale dans un long article d'hommage ❷.

De même, Foucault et Deleuze ont été très proches sur le terrain philosophique et politique, au point que Foucault a pu dire en 1970 que le siècle à venir serait « *deleuzien* ». À partir de 1977 pourtant, un faisceau de désaccords creuse un fossé entre eux : les nouveaux philosophes, le conflit israélo-palestinien, le soutien à la gauche de gouvernement, mais surtout les réticences de Deleuze aux thèses de *La Volonté de savoir* (1976) sur la question du désir ; chacun se réfugie dans le silence. Ils ne se croiseront plus. La réconciliation sera posthume : Deleuze consacre une année de son séminaire à son ami et écrit un ouvrage qui lui est entièrement consacré ❸.

« *ASSASSINAT SOUS NARCOSE* »

L'amitié entre Derrida et Emmanuel Levinas en revanche ne s'est jamais démentie. Chacun avait pourtant conçu un programme philosophique distinct, n'hésitant pas à exprimer avec franchise à l'autre ses points de divergence. Tout en manifestant son admiration pour l'œuvre de Levinas, Derrida l'a soumise à son travail de déconstruction et ne l'a pas épargnée ; traitement que Levinas qualifia, non sans ironie, d'« *assassinat sous narcose* ». Ils auront été, comme le dit Levinas, « *en contact au cœur d'un chiasme* » qui peut définir leur relation, dans sa proximité et sa profondeur, sachant qu'« *au cœur du chiasme le cœur se doit préférer toujours* ». L'intensité de cette amitié éclate au grand jour à la disparition de Levinas, donnant lieu à un des plus beaux éloges funèbres : « *Adieu* » ❹.

FRANÇOIS DOSSE
Historien des idées, épistémologue, il est notamment l'auteur d'*Amitiés philosophiques*, Odile Jacob, 2021.

❶ Raymond Aron, *Mémoires*, 1983, rééd. Robert Laffont, 2010.

❷ Jean-Paul Sartre, « Merleau-Ponty vivant », *Les Temps modernes*, n° 184-185, octobre 1961.

❸ Gilles Deleuze, *Foucault*, 1986, rééd. Minuit, 2004.

❹ Jacques Derrida, « Adieu », *Libération*, 28 décembre 1995 ; texte intégral dans Jacques Derrida, *Adieu à Emmanuel Levinas*, Galilée, 1997.

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 4:27:25 PM

POUR PROLONGER LA LECTURE

Les sources de ce dossier

- ***Histoires d'amitiés***
  Antoine de Baecque, Payot, 2014.
- ***L'Amitié***
  Dimitri El Murr (choix des textes), Flammarion, coll. « GF », 2018.
- ***L'Amitié. De Platon à Debray***
  Cyrille Bret, Eyrolles, 2012.
- ***Des trésors d'amitié. De la Renaissance aux Lumières***
  Maurice Daumas, Armand Colin, 2011.
- ***L'Exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux 18e et 19e siècles***
  Anne Vincent-Buffault, Seuil, 1995.
- **« Les amitiés de jeunesse dans les institutions éducatives et l'invention de l'adolescence du 18e à l'aube du 20e siècle »**
  Anne Vincent-Buffault, *La Lettre de l'enfance et de l'adolescence*, n° 55, 2004/1.
- ***Amis. Comprendre le sens de nos relations les plus importantes***
  Robin Dunbar et Markus Heller, à paraître en 2023.
- ***Psychologie de l'amitié***
  Jean Maisonneuve, 2e éd., Puf, coll. « Que sais-je ? », 2018.
- ***Psychosociologie de l'amitié***
  Jean Maisonneuve et Lubomir Lamy, Puf, 1993.
- **« Le pouvoir de l'amitié et des relations interpersonnelles. L'éclairage des neurosciences sociales »**
  Jean Decety, *Revue de neuropsychologie*, n° 12, 2020/2.
- ***L'Amitié, un lien social***
  Bidart Claire, La Découverte, 1997.
- **« Comment se font et se défont les relations interpersonnelles »**
  Claire Bidart, *in* Serge Paugam, *50 questions de sociologie*, Puf, 2020.
- **« Dynamiques des réseaux personnels et processus de socialisation : évolutions et influences des entourages lors des transitions vers la vie adulte »**
  Claire Bidart, *Revue française de sociologie*, n° 49, 2008/3.
- ***Les Conflits relationnels***
  Dominique Picard et Yves Marc, 4e éd., Puf, coll. « Que sais-je ? », 2020.
- **« The rules of friendship »**
  Michael Argyle et Monika Henderson, *Journal of Social and Personal Relationships*, vol. I, n° 2, juin 1984.
- ***Amitiés philosophiques***
  François Dosse, Odile Jacob, 2021.
- ***Grandir entre adolescents, à l'école et sur Internet***
  Claire Balleys, Presses polytechniques Romandes, 2015.
- **« Being publicly intimate : teenagers managing online privacy »**
  Claire Balleys et Sami Coll, *Media, Culture & Society*, vol. XXXIX, n° 6, septembre 2017.

Les classiques

- ***Éthique à Nicomaque***
  Aristote, Flammarion, coll. « GF », 2004.
- ***L'Amitié***
  Cicéron, Arléa, 2021.

Pour faire un pas de côté

- ***3, une aspiration au dehors. Éloge de l'amitié***
  Geoffroy De Lagasnerie, Flammarion, 2023.
- ***Amitiés d'enfance. Littérature et cinéma (19-20e siècle)***
  À paraître à l'automne 2023.

À écouter

- ***Histoires d'amitié***
  Podcast à écouter sur le site de Radio France.

DANS LES ARCHIVES DE SCIENCES HUMAINES (WWW.SCIENCESHUMAINES.COM)

- **« Les relations interpersonnelles »**
  Xavier Molénat (coord.), *Sciences Humaines*, n° 150, juin 2004.
- **« L'amour, un besoin vital »**
  Martine Fournier, *Les Grands Dossiers des sciences humaines*, n° 32, septembre-octobre-novembre 2013.

ABONNEZ-VOUS

Sciences Humaines

Chaque mois, toutes les sciences humaines en un seul magazine

Abonnement 1 an
Particuliers en **France métropolitaine**

11 Mensuels
54 €
seulement
au lieu de 73,10 €

BULLETIN D'ABONNEMENT

OUI, je m'abonne

☐ **54 € pour 11 Mensuels**

Je règle aujourd'hui la somme de ..... €

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines

☐ Par virement Banque Populaire Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021
BIC : CCBPFRPPDJN

Mes coordonnées :

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
CP Ville .....
Pays .....
Courriel .....

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :

Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

POUR ALLER PLUS VITE, APPELEZ LE **03 86 72 17 39**
CODE PROMO 359
(PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE)

DÉCOUVREZ TOUTES NOS **OFFRES D'ABONNEMENTS EN SCANNANT CE QRCODE**

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 4:27:25 PM

© MUSÉE CARNAVALET

Jules Michelet représenté par l'artiste-peintre Thomas Couture (1815-1879).

L'historien a passé plus de quarante ans à écrire l'œuvre de sa vie : une histoire de France qu'il présente comme un récit épique et vivant vers la conquête de la liberté humaine. Sa vision héroïque de l'histoire, empreinte de romantisme, lui attirera des critiques pour son manque d'objectivité.

JEAN-FRANÇOIS DORTIER

RÉFÉRENCE

JULES MICHELET, écrivain du roman national

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 4:27:25 PM

BIOGRAPHIE

Jules Michelet

Né à Paris en 1798 et est mort en 1874 à Hyères. Libéral et anticlérical, il est considéré comme l'un des plus grands historiens du 19e siècle. Agrégé des Lettres en 1821, il devient professeur d'histoire à Paris l'année suivante, puis maître de conférences de philosophie et d'histoire à l'École préparatoire (future École normale supérieure). Il commence à écrire son *Histoire de France* en 1831. En 1838, il obtient la chaire d'histoire au Collège de France, mais suite au coup d'État de Napoléon III et à la censure des voix anticléricales et antiroyalistes, il est destitué de ce poste par décision ministérielle en 1852. Sa carrière enseignante est définitivement interrompue. J. Michelet poursuit alors son travail d'écriture jusqu'à sa mort en 1874.

© ARCHIVES DE FRANCE

Jules Michelet photographié par Félix Nadar (1820-1910)

« *J'aperçus la France. Elle avait des annales et non point une histoire.* » Au soir de sa vie, dans une nouvelle préface à sa monumentale *Histoire de France*, Jules Michelet affirme tout simplement qu'avant lui l'histoire de France n'existait pas ! Elle n'aurait été jusque-là qu'une succession chronologique d'événements. Or, la vraie histoire, selon J. Michelet, suppose une saisie globale, une vue d'ensemble qui rassemble tout le passé des peuples dans une vaste épopée. Dans son *Introduction à l'histoire universelle*, écrite en 1831, il envisage toute l'histoire humaine comme un combat prométhéen vers la liberté humaine : celui que les hommes mènent depuis toujours pour s'arracher aux poids des contraintes naturelles et des fausses croyances.

Vers la même époque, le philosophe Victor Cousin, qui avait été son professeur, proposait dans son *Cours d'histoire de la philosophie* (1828) une version simplifiée assez mal digérée de la philosophie de Georg Hegel. Toute l'histoire humaine y apparaît comme une marche de la pensée vers la raison universelle. Pour G. Hegel, l'histoire devait conduire vers le savoir, pour J. Michelet vers la liberté. Il est une autre différence entre eux. J. Michelet goûte assez peu la philosophie ; il refuse la vision « *pétrifiée* » du penseur allemand, l'histoire guidée par des principes généraux. Il veut une histoire humaine, où les hommes travaillent, se battent, inventent, voyagent, s'unissent, rêvent. Une histoire vivante en somme. Si l'histoire possède un sens, elle le fait comme le cours d'un fleuve. Il y a bien une pente naturelle (la route vers la liberté), mais le trajet n'est pas fixé à l'avance. Parfois calme et sinueux, il peut devenir torrentiel.

Son *Histoire de France* sera la grande œuvre de sa vie. Lorsqu'il entreprend sa rédaction, en 1831, J. Michelet a 33 ans. Il vient d'être nommé chef de section aux Archives nationales (archives dans lesquelles il passe le plus clair de son temps). Au cours des années suivantes, il poursuit sa carrière fulgurante. En 1834, il est promu à la Sorbonne et en 1838 – il n'a que 40 ans –, il est élu au Collège de France et à l'Académie des sciences morales et politiques.

MICHELET ET NATIONALISME

Les premiers volumes de son *Histoire de France* nous plongent dans les « *âges sombres* » du Moyen Âge. C'est bien à J. Michelet qu'on doit cette

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 4:27:25 PM

MICHELET, INVENTEUR DE LA RENAISSANCE

Par contraste avec le Moyen Âge, il célèbre la Renaissance comme une civilisation nouvelle, un esprit collectif marqué par l'optimisme, la foi en l'homme.

image si noire de cette période (que les médiévistes actuels s'attachent à réhabiliter). Pour lui, c'est le temps des barbares, de la misère paysanne, des croisades, des superstitions, des « *rois pourris* », une « *mer superbe de sottises* ». Mais tout n'est pas négatif dans son histoire. Il fait la part belle au peuple paysan, et même à la « *pucelle de Domrémy* ». L'histoire y est vue de « *bas en haut* ».

Arrivé à l'époque de Louis XI, il interrompt sa rédaction pour s'atteler à son travail d'écriture d'une copieuse *Histoire de la Révolution française*. Le projet est aussi vaste que le précédent (sept volumes parus entre 1847 et 1853). La Révolution n'y est pas simplement vue comme la révolte du peuple et l'abolition de la monarchie. À travers elle, s'est construite la nation française. L'unité nationale y a été célébrée comme une religion nouvelle. « *La France est une religion* », écrira curieusement J. Michelet dans son petit livre sur *Le Peuple* (1846). Que faut-il entendre par là ? Qu'après des siècles sombres pendant lesquels les hommes ont été écrasés « *sous la roue du char des faux dieux* », ils ont retrouvé avec la Révolution un nouveau dieu, un nouvel espoir, une nouvelle légende.

Son *Histoire de la Révolution achevée*, J. Michelet reprend en 1855 le cours de sa grande *Histoire de France*. Le septième volume (l'ensemble en comptera 17) s'ouvre sur la Renaissance. J. Michelet n'a pas inventé le mot mais lui a donné un sens dont la fonction protectrice permet de « *lutter contre les spectres qui hantent le passé* », une œuvre de renaissance synonyme de vie et d'espoir...

Les critiques n'ont jamais cessé de pleuvoir sur l'œuvre de J. Michelet, dont l'éloquence flirte avec l'emphase, et les approximations, voire les erreurs, ont souvent été dénoncées. Mais parmi les historiens du 20e siècle, certains ont souligné son approche qui fait du peuple le héros de sa grande saga.

Les historiens des mentalités, tel Emmanuel Le Roy Ladurie, ont vu en lui le précurseur de l'ethnohistoire et d'une histoire des émotions très en vogue aujourd'hui. En définitive, c'est bien la personnalité et la sensibilité de J. Michelet qui sont projetées dans le grand récit qu'il a façonné... **MARTINE FOURNIER**

Dans un ouvrage récent (*Le 16e siècle est un héros. Michelet, inventeur de la Renaissance*, 2021), l'historien Denis Crouzet consacre de longues pages érudites et critiques pour expliquer le pouvoir de fascination qu'exerça sur J. Michelet ce siècle qui inventa l'imprimerie, et valorisa le progrès scientifique aussi bien que l'amour.

En 1853, lorsque celui-ci interrompt l'écriture de sa grande fresque retraçant son *Histoire de France* pour se consacrer à celle de la Révolution française, il se rend compte que la Terreur (1793-1794), la guillotine et autres exactions sanguinaires contrarient sa vision optimiste.

C'est alors « *stratégiquement* » selon D. Crouzet, lorsqu'il revient au chapitre 7 de sa grande histoire, qu'il présente la Renaissance et la Réforme comme une période de grandes avancées de l'humanité. Un moyen de se conforter dans l'idée que, même si le progrès n'est pas linéaire, l'histoire est toujours en marche vers une amélioration de la condition humaine. Ainsi la Réforme incarne-t-elle une représentation politique de la résistance à la tyrannie.

Une autre raison, plus subjective, peut expliquer la voie éthique choisie par J. Michelet. Depuis son enfance, celui-ci est hanté par une angoisse existentielle : celle de la mort qu'il revivra sans cesse. La mort d'un petit Félix qui l'a précédé et dont il était devenu le frère de substitution. « *Son écriture de l'histoire serait une forme de thérapie*, estime D. Crouzet, *un bouclier au pessimisme* »,

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 5:18:14 PM

DÉBAT

JULES MICHELET, HISTORIEN OU MYTHOGRAPHE ?

© UNIVERSAL HISTORY ARCHIVES/GETTYE

Jeanne d'Arc sur le bûcher le 30 mai 1431, lithographie du 19e siècle.

Historien consacré, Jules Michelet a plus d'une fois été accusé d'avoir écrit un « roman national » en lieu et place d'une histoire conforme aux exigences scientifiques. Avant d'examiner ces reproches, il est bon de rappeler que l'histoire de France est faite d'événements et de figures inscrites dans la mémoire de chaque écolier constituant autant de repères : Clovis, François Ier, Henri IV, Louis XIV, Napoléon, et surtout Jeanne d'Arc, campée en héroïne du sentiment national, tous lui doivent beaucoup. Le style lyrique de J. Michelet a beaucoup fait pour créer leur légende.

Mais est-ce au détriment de l'histoire ? Si certains, comme l'écrivain Sainte-Beuve, l'historien Louis Chevalier et, plus tard, Pierre Chaunu, lui ont reproché son manque de rigueur, d'autres, comme François Furet, lui en veulent d'avoir confondu l'histoire avec une « *école de morale* ». Plus précisément, il s'est avéré que, malgré son travail sur les archives, J. Michelet, emporté par ses convictions, avait pris des libertés avec les faits. Ainsi, le médiéviste Pierre Riché l'a accusé d'avoir forgé le mythe de la « *terreur de l'an mil* », qui n'aurait pas existé sous cette forme dramatique. L'historien Charles Haskins le rend responsable d'avoir propagé la légende selon laquelle l'exil des savants de Constantinople, lors

original. Par contraste avec le Moyen Âge, il célèbre la Renaissance comme une civilisation nouvelle, un esprit collectif marqué par l'optimisme, la foi en l'homme. Bien entendu, la Renaissance n'est pas française. Jacob Burckhardt (1818-1897), le grand historien de l'art allemand, montre dans son œuvre magistrale *La Civilisation de la Renaissance en Italie* (1860) que c'est en Italie, à Venise, Florence, Rome, qu'est parti le souffle nouveau. J. Michelet

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 5:18:14 PM

de sa prise par les Turcs (1453), serait à l'origine de la Renaissance en Europe. En réalité, c'est à des sources antérieures qu'on doit les traductions des Anciens qui feront le bonheur des humanistes. La thèse de J. Michelet est aujourd'hui abandonnée. Mais n'est-ce pas le destin des historiens que d'être corrigés par leurs successeurs ?

Il est clair que le style littéraire et passionné de J. Michelet ne correspond plus à la manière moderne d'écrire l'histoire. Alors, on aime ou on n'aime pas, mais Lucien Febvre, le fondateur des *Annales*, lui rendit hommage à plusieurs reprises, voyant en lui le créateur d'un genre inédit, l'histoire nationale. ● NICOLAS JOURNET

le reconnaît, mais se démarque de J. Burckhardt en affirmant que si la Renaissance a d'abord été italienne, c'est en France qu'elle a connu son plein épanouissement et c'est à partir de la France que ses valeurs se sont diffusées dans le monde entier. Derrière les débats historiques se profile aussi un autre enjeu. J. Michelet est nationaliste : il n'hésite pas à tirer un peu l'histoire du côté de son beau pays.

Dans la préface de l'*Histoire de France* rédigée en 1869, J. Michelet se pose donc en véritable inventeur de l'histoire. Il est vrai qu'il règne alors en maître sur son domaine et est célébré comme un monument national. De son vivant, on parle de lui en disant Michelet, comme on disait Balzac ou Zola. Son œuvre monumentale ne doit pas faire oublier qu'avant lui et à la même époque, d'autres historiens avaient déjà proposé de l'histoire une vision nouvelle : moins romantique, moins poétique, moins propre à susciter l'émoi national – mais qui mérite justement considération.

Avant J. Michelet, il y a eu François Guizot (1787-1874). L'homme politique libéral (« *Enrichissez-vous !* »), ministre de l'Instruction publique de 1832 à 1837 (la loi Guizot de 1833 généralise l'enseignement primaire), est aussi l'auteur d'une œuvre historique importante. Et parmi ses cinquante livres, on ne trouve pas que des biographies et une vision nationale de l'histoire. Il est notamment l'auteur d'une *Histoire de la révolution d'Angleterre* (1826), d'une *Histoire de la civilisation en Europe* (1828), et d'une *Histoire de la civilisation en France* (1830). Sa vision de l'histoire accorde déjà toute sa place à la notion de « civilisation ». Il est aussi le traducteur d'Edward Gibbon (1737-1794), auteur du classique *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*. Rappelons que pour E. Gibbon, c'est le christianisme qui est la cause principale du déclin de l'Empire romain. Les valeurs d'humilité, de pardon, de charité véhiculées par cette religion auraient attendri les élites et les auraient détournées de leurs valeurs guerrières et conquérantes. On doit également à Gibbon l'idée que l'Empire romain a succombé à sa propre puissance, au poids considérable que l'armée faisait peser sur le pays, à la tendance à l'éclatement que ne pouvait que provoquer un empire si vaste. « *La chute de Rome fut l'effet inévitable de l'excès de sa grandeur* (...). *Les causes de destruction se multiplièrent avec l'étendue de ses conquêtes et dès que le temps et les événements eurent détruit les supports artificiels qui soutenaient le prodigieux édifice, il succomba sous son propre poids.* » Un phénomène reconnu comme déterminant par les historiens actuels.

J. Michelet se pose en véritable inventeur de l'histoire. De son vivant, on parle de lui en disant Michelet, comme on disait Balzac ou Zola.

Aux côtés de J. Michelet, il y a aussi Augustin Thierry. Karl Marx a emprunté à ce dernier sa théorie de la lutte des classes. En effet, dans ses *Considérations sur l'histoire de France* (1840), A. Thierry propose ce schéma historique. La société française s'est construite au 5e siècle par la conquête et la domination des Francs sur les Gaulois. Les deux peuples ont fait une nation, les Francs formant la classe des seigneurs et des nobles, les Gaulois celle du peuple. La « lutte des races » est devenue une lutte de classes. « *Nous croyons être une nation, et nous sommes deux nations sur la même terre, deux nations ennemies dans leurs souvenirs, inconciliables dans leurs projets : l'une a autrefois conquis l'autre.* » La Révolution française sera la « *revanche des vaincus* ».

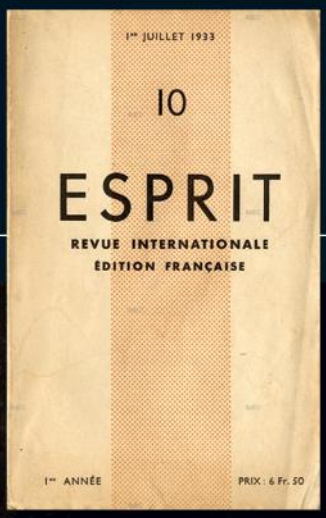
● JEAN-FRANÇOIS DORTIER

Article publié dans « Les Grands penseurs des sciences humaines », *Sciences Humaines*, hors série n° 20, mai-juin 2015.

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 5:18:14 PM

1932

Emmanuel Mounier crée la revue *Esprit* dont le numéro 1 sortira en octobre de la même année.



© IBERFOTO/BRIDGEMAN

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 5:18:14 PM

© SAMUËL BERTHET

● FRANÇOIS DOSSE
HISTORIEN DES IDÉES, ÉPISTÉMOLOGUE

LE JOUR OÙ...

Emmanuel Mounier créa la revue *Esprit*

Tout commence en pleine crise, en cet hiver 1929 durant lequel le jeune philosophe chrétien Emmanuel Mounier décide de créer une nouvelle revue. Derrière la débâcle économique, il perçoit les signes avant-coureurs d'une crise de civilisation plus globale et entrevoit la nécessité de faire rupture avec ce qu'il qualifiera de « *désordre établi* ». Cette revue, *Esprit*, voit le jour en octobre 1932 et deviendra un des lieux privilégiés de l'inscription intellectuelle et de l'engagement dans la cité.

La création d'*Esprit* participe à une effervescence générale dans les milieux intellectuels. L'« esprit des années 1930 » est porté par une génération non conformiste. Ces jeunes intellectuels souffrent du fossé générationnel infranchissable creusé par la Première Guerre mondiale : il sépare les anciens combattants, brisés par l'épreuve du feu, et la nouvelle génération, orpheline. Un sentiment de vide emporte cette jeunesse, au-delà des clivages politiques, vers une contestation générale des valeurs dominantes. Qu'on soit anticapitaliste, anticommuniste, antirationaliste, anti-américain, un large front se dessine, en faveur d'une « troisième voie » qui récuse tout autant le matérialisme individualiste que le matérialisme collectiviste.

Né en 1905, comme Jean-Paul Sartre, Raymond Aron, Paul Nizan et quelques autres, originaire de Grenoble, enfant d'un préparateur en pharmacie, E. Mounier réalise de brillantes études. Reçu second à l'agrégation de philosophie en juillet 1928, il ne supporte pas l'académisme de la Sorbonne. Cherchant à exprimer ses convictions hors de l'institution universitaire, il invite les intellectuels catholiques à ouvrir portes et fenêtres et à sortir du ghetto dans lequel ils se sont laissé enfermer. Il s'en prend notamment à l'alliance du sabre et du goupillon, entretenue par tout un milieu catholique nostalgique tourné vers l'Action française.

Le projet d'E. Mounier est d'emblée ambitieux : entraîner une partie des catholiques dans la voie d'une nouvelle Renaissance. Cette volonté de convaincre passe par un sens aigu du dialogue ; le fait de « penser avec » se manifeste dès la création de la revue qui est d'emblée œuvre collective porteuse d'exigences communes et non d'une doctrine déjà élaborée dont il conviendrait d'assurer la diffusion. Dès ses débuts, *Esprit* est le projet collectif d'un petit groupe de jeunes intellectuels chrétiens qui se sont liés d'amitié : E. Mounier, Georges Izard, André Deléage et Louis-Émile Galey qui participent aux dimanches de Meudon chez Jacques Maritain.

Dans l'esprit d'E. Mounier, l'étendard personnaliste, pour qualifier sa philosophie, implique que la qualité de l'existence de la personne ne soit pas enfermée dans une définition *a priori*. Le productivisme, la quête du profit dans une économie qui enchaîne l'humanité à cette seule finalité conduit inexorablement à une dépersonnalisation. À cet égard, la personne apparaît comme une valeur protestataire, une valeur de rupture : le personnalisme en appelle à un sursaut vital, une révolution de la radicalité. Encore ne faut-il pas se tromper de révolution. Le marxisme ne suscite pas l'adhésion d'*Esprit*, tant le communisme rompt avec la dimension spirituelle de l'homme au nom d'un économisme peu compatible avec le souci de la personne. Le prospectus qui annonce la création d'*Esprit* désigne clairement trois adversaires : le matérialisme individualiste, le matérialisme collectiviste et le faux spiritualisme fasciste. Il leur oppose l'ambition de penser l'épanouissement de la personne en lien avec la communauté. Ce lien peut rester une source d'inspiration dans un moment où l'on aspire à redonner au commun une plus grande réalité. ●

Le prospectus qui annonce la création d'*Esprit* désigne clairement trois adversaires : le matérialisme individualiste, le matérialisme collectiviste et le faux spiritualisme fasciste.

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 5:18:14 PM

LE LIVRE DU MOIS

HISTOIRE D'UN EMPIRE NOMADE

Des Mongols, on a gardé l'image de cavaliers surgissant des plaines d'Asie centrale pour massacrer et piller. Mais ils surent aussi construire un empire prospère qui dura près de trois siècles entre Orient et Occident.

Dans les lieux communs de l'histoire mondiale, celui opposant les sédentaires aux nomades est particulièrement tenace. Aux premiers reviendrait le mérite d'avoir fondé des villes, établit des administrations, créé des États, en somme d'être les moteurs de la civilisation. Les seconds, perturbateurs, n'auraient été que des prédateurs indisciplinés et batailleurs entravant par leurs coups de main le développement des précédents. Les sources dont nous disposons étant souvent celles laissées par leurs cibles, leur réputation de barbares a été longuement entretenue, à l'instar de celle des Vikings, présentés comme des voleurs sans foi ni loi. Le livre de Marie Favereau consacré à la Horde d'or démontre brillamment qu'il n'en est rien.

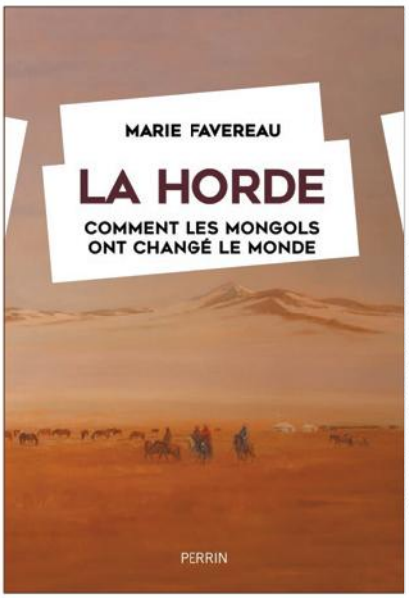
Certes, les traces architecturales et lexicales des Mongols sont rares et leur absence est un obstacle à l'imaginaire historiographique. Mais de l'inexistence de sites grandioses, on ne saurait déduire que rien ne demeure des près de trois siècles (13e-15e siècle) de la geste mongole. Car leur empire ne fut en rien l'apparition furtive et éphémère de bandes de cavaliers seulement préoccupés d'engranger sans peine un butin extorqué.

LE POUVOIR PAR L'INTÉGRATION

M. Favereau s'attache principalement à l'étude de la Horde d'or, soit cette partie du territoire dévolue à un *ulus* (peuple) après la tripartition décidée par Gengis Khan entre 1160 et 1227. Le fils aîné du grand khan, Jochi, hérita du territoire des steppes situées à l'ouest de la Mongolie, et son peuple migra vers le territoire situé entre la mer Noire et la région Volga-Oural. En lien avec la partie orientale du continent, en Mongolie et Chine, la Horde a mis en place une organisation dont l'étude détaillée montre ici toute l'ampleur. Ce n'est donc pas dans le seul esprit de pillage que les Mongols se lancèrent à l'assaut des plaines de l'Ouest, mais par volonté de soumettre les autres peuples nomades et d'assurer ainsi leur sécurité et leurs échanges commerciaux.

Grâce à sa capacité d'adaptation, la Horde parvint non seulement à maintenir sa domination sur son territoire, mais à l'étendre, à son apogée, à une échelle intercontinentale, du cercle subarctique au Moyen-Orient et à l'Égypte au sud, et jusqu'à la Roumanie et la Hongrie à l'ouest. Comment, lorsqu'on est nomade, contrôler une si vaste étendue peuplée essentiellement de sédentaires ? L'originalité de la Horde, son importance dans l'histoire mondiale, a tenu à son souci de pérenniser les échanges commerciaux et de bannir toute destruction inutile dans un environnement pacifié. Loin d'instaurer un régime de terreur après la phase de conquête, les Mongols sont parvenus à assurer une intégration réussie des peuples soumis. Leur mode de pouvoir, à la fois souple et ferme, favorisait le travail des artisans et des commerçants, instaurait un climat de sécurité propice au développement économique et assurait le paiement régulier des impôts. Ceux-ci alimentaient un système subtil de redistribution entre le khan et ses hommes. Se situant au-dessus et au-delà de l'échange marchand, le khan devait faire montre de générosité en répartissant les biens entre les *begs*, ses chefs locaux. Par ailleurs, toutes les confessions religieuses étaient non seulement admises mais favorisées, leurs institutions dispensées d'impôts au besoin et une même ville pouvait abriter églises, temples et mosquées. En fonction de leurs

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 5:18:14 PM



• ***La Horde. Comment les Mongols ont changé le monde***
Marie Favereau, Perrin, 2023, 432 p., 25 €.

BIOGRAPHIE

Marie Favereau
Maîtresse de conférences en histoire médiévale à l'université Paris-Nanterre. Spécialiste de la Horde d'or, elle a déjà publié plusieurs ouvrages, enseigné à Leyde et a été membre de l'Institut français d'archéologie orientale.

inclinations et du contexte local, les khans pouvaient être animistes, musulmans ou bouddhistes.
Pour autant, les Mongols n'étaient pas des anges et leur mode de vie exigeait à la fois rudesse et pragmatisme. Leur prévoyance sur le terrain (par l'envoi systématique d'éclaireurs avant chaque campagne), leur capacité à intégrer les compétences de spécialistes (des Chinois pour la guerre de siège) tout autant que leur inventivité tactique et leur intelligence stratégique leur ont donné l'avantage sur leurs adversaires. Attaquer l'hiver, à l'inverse des habitudes occidentales, afin de pouvoir traverser les fleuves gelés ; se retirer en cas de difficulté et temporiser avant de reprendre les armes ; emprunter des passages inattendus pour surprendre l'ennemi ; lui imposer un rythme intense de campagne, alternant offensive et repli calculé ; maîtriser les attaques combinées à grandes échelles sur plusieurs armées : tels sont quelques exemples de l'intelligence mongole en action.
L'exemple de la gestion de la Russie est une bonne illustration de la méthode mongole. Une fois achevée la conquête, le grand prince et les aristocrates locaux furent chargés de collecter les impôts avant de les reverser au khan. Pas de garnison sur place, ni d'hommes intégrés dans la Horde comme ce fut le cas ailleurs. Les Mongols respectèrent et s'adaptèrent aux spécificités russes. Non seulement le pouvoir en place fut maintenu et son autorité affermie, mais l'intégration des villes russes dans le réseau commercial et de communication de l'empire leur a permis de croître et prospérer.

ALLIANCES RÉVISABLES

Alors que dans l'histoire officielle russe, le « joug tatar » figure comme un oppresseur dont il fallut se libérer, on constate qu'à l'époque, Russes et Mongols avaient tout intérêt à préserver le système.
Le *yam*, système de relais mis en place à l'échelle de l'empire, a permis de surmonter les difficultés qu'imposaient les distances dans un espace en constante expansion. On le voit, les Mongols ont su s'accommoder des contraintes de leur environnement et transformer leurs anciens adversaires en collaborateurs. À cela s'est ajouté un système d'alliances, révisables en fonction des circonstances, pragmatisme oblige, qui a permis d'établir une forme impériale originale. Celle-ci n'est pas sans rappeler, comme le note M. Favereau, d'autres modèles, tels que ceux pratiqués par ces autres nomades réalistes que furent les Sioux ou les Comanches en Amérique. Par ses accords avec Byzance, Bagdad, les Mamelouks d'Égypte, la Pologne, Gênes et Venise, la Horde s'est assuré un rôle géopolitique incontournable. Ces alliances furent nécessaires, mais la prospérité même de l'empire provoqua son ébranlement. L'émergence de nouveaux centres de pouvoir a ainsi fait naître une concurrence interne délétère. Peu à peu, les *begs* acquirent davantage d'importance et le complexe système de transmission du pouvoir central perdit de son prestige ainsi que le respect qui lui était dû. La négociation, dans laquelle les Mongols excellaient pour régler leurs différends, a cédé la place à la violence. Parmi d'autres causes, le « petit âge glaciaire » de la fin du 13e siècle, l'essor des Ming en Chine, la propagation de la peste produisirent un choc sur les circuits commerciaux dont dépendait l'empire et conduisirent à son affaiblissement. Cependant, la Horde ne disparut pas pour autant, et jusqu'au 15e siècle, la tradition des steppes s'est maintenue par-delà la fin de la domination impériale mongole. Comme l'écrit M. Favereau, tout au long de leur histoire, « *les Mongols se réinventaient eux-mêmes sans jamais se perdre* ». ● THIERRY JOBARD

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 5:18:14 PM

À SIGNALER
• ***Vie et mort de l'âme,***
Michel Onfray, Albin Michel, 2023, 400 p., 22,90 €.

Philosophie

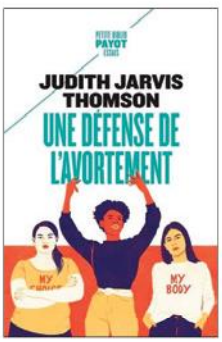
QU'EST-CE QU'UNE VIE QUI A DU SENS ?

Paradoxalement, peu de philosophes abordent frontalement la question du sens de la vie. Le premier mérite de l'essai de Susan Wolf est de s'y consacrer avec clarté et profondeur. Donner du sens à sa vie, estime-t-elle, ce n'est ni agir par intérêt personnel ni pour des raisons morales. Mais il existe un troisième type d'action accomplie « par amour », par exemple aider un ami à déménager, ou passer la nuit à coudre le déguisement d'Halloween des enfants.

Cela vaut aussi pour des actions plus personnelles : quand on fait de la musique, de la philosophie, ou encore dans un engagement politique, on agit davantage par passion que par intérêt ou par devoir. Ce sont précisément ces actions qui donnent du sens à la vie, estime S. Wolf. Cette première définition se heurte cependant à un problème : tout ce que l'on fait par passion a-t-il vraiment du sens ? Consacrer son temps à des activités triviales ou stériles, voire néfastes comme délirer sous l'effet d'une drogue, donne-t-il du sens à notre vie ?

Sur ce point, difficile à trancher, la philosophe défend une position médiane, conciliant la nécessité d'un engagement subjectif et d'une valeur objective. « *La vie d'une personne a un sens dans la mesure où cette personne aime des choses dignes d'être aimées et est capable d'en tirer quelque chose de positif*, écrit-elle. *Il m'arrive aussi de dire qu'une vie a un sens dans la mesure où, par amour, on s'engage activement dans des projets qui possèdent une valeur.* » Cette proposition fait l'objet d'un examen approfondi tout au long de l'ouvrage, auquel répondent des commentateurs et critiques de S. Wolf dans les derniers chapitres. ● **FABIEN TRÉCOURT**

• ***Le Sens dans la vie***
Susan Wolf,
éd. Eliott, 2023,
176 p., 17 €.



• ***Une défense de l'avortement***
Judith Jarvis Thomson, Payot & Rivages, 2023, 96 p., 7,50 €.

LE VIOLONISTE ET LE FŒTUS

Le droit à l'avortement fait globalement consensus dans la société française. Mais que penser de ses justifications ? En 1971, la philosophe Judith Jarvis Thomson a publié un article qui fait référence depuis lors. Elle y développait notamment une bien curieuse expérience de pensée. Imaginez qu'un matin, vous vous réveillez ficelé dans un lit et relié par des tuyaux à un individu inconscient. Vous êtes alors informé qu'il s'agit d'un violoniste célèbre souffrant d'une maladie des reins. Sa seule chance de survivre est d'être raccordé au système sanguin d'une personne saine ayant certaines caractéristiques physiologiques.

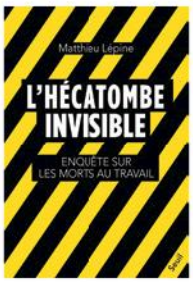
Or vous êtes cette personne rare. En conséquence, une association de mélomanes vous a kidnappé, placé dans la même chambre que le violoniste et effectué la connexion. Vous avez la possibilité de débrancher les tuyaux mais, dans ce cas, le malade mourra. En revanche, si vous acceptez de rester connecté neuf mois, il sera guéri et on pourra vous déconnecter sans le mettre en danger. Que décidez-vous ?

J. Jarvis Thomson jugeait que, dans cette situation, personne n'aurait d'obligation morale à rester connecté. Il serait généreux de le faire, mais il n'y aurait pas de mal à refuser. La philosophe voyait dans cette fable une justification de l'avortement. Mais l'analogie n'a pas convaincu tout le monde, même chez les défenseurs de l'avortement.

Par exemple, dans son ouvrage *Questions d'éthique pratique* (1979), le philosophe Peter Singer jugeait que, même si le kidnapping est un abus, les conséquences de la déconnexion seraient pires pour le violoniste que celles d'un alitement prolongé pour le donneur. Il en déduisait qu'il est moralement problématique de refuser de maintenir une personne en vie en restant alité pendant neuf mois, si c'est sa seule chance de survie. Si on estime que la vie d'un fœtus a autant de valeur que celle de tout autre humain, une femme devrait donc le porter jusqu'à ce qu'il puisse vivre en dehors d'elle. P. Singer en déduisait que, pour défendre l'avortement, il valait mieux revoir à la baisse le statut des fœtus. Vu les prolongements de ce débat, on ne peut que se féliciter de voir ce texte de J. Jarvis Thomson traduit en français et publié sous forme de livre. ● **THOMAS LEPELTIER**

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 5:18:14 PM

Sociologie



• ***L'Hécatombe invisible. Enquête sur les morts au travail***
Matthieu Lépine, Seuil, 2023, 224 p., 19 €.

DES TRAVAILLEURS PLUS VULNÉRABLES

Chaque jour, en France, des femmes et des hommes meurent au travail. Le silence qui entoure ces tragédies, constate l'auteur, ne peut pas laisser indifférent. C'est pourquoi, depuis quatre ans, il relève minutieusement dans la presse les accidents du travail aboutissant à un nombre décès qui, sur la période 2019-2022, s'élève à 1399 cas. Parce qu'ils ne sont pas toujours bien encadrés, qu'ils manquent de formation ou encore qu'ils entretiennent un rapport au risque différent de celui de leurs aînés, les jeunes sont davantage touchés par ce fléau.

Par ailleurs, la précarisation et les conditions de travail dérégulées amplifient les risques, comme l'illustre le cas de ce jeune ouvrier happé par une machine agricole alors qu'il enchaînait sa onzième journée de travail d'affilée. Professeur d'histoire et de géographie, Matthieu Lépine ne fait pas que témoigner des drames qui endeuillent le monde professionnel. En mettant en perspective la construction du droit du travail, et les coups de boutoir dont celui-ci a été victime récemment (à l'exemple de la disparition des Comités d'hygiène et de sécurité, noyés dans les Comités sociaux et économiques), l'auteur ne cache pas son pessimisme. Les tragédies qu'il décrit établissent le fait que les reconfigurations récentes du monde du travail (sous-traitance, précarisation) sont largement responsables d'une vulnérabilité accrue, dont certains secteurs, tels que le BTP, les transports et l'agriculture sont les porteurs emblématiques. Les politiques de prévention sont impuissantes à contenir les dérives et les inspecteurs du travail bien trop rares pour agir efficacement.

Le système judiciaire, quant à lui, va même jusqu'à compliquer les démarches des familles des victimes en quête de vérité et de réparations. Mourir au travail, conclut l'auteur, n'est pourtant pas une fatalité. Il fallait déjà, pour s'en persuader, prendre conscience de la fréquence des accidents qui fauchent prématurément tant de jeunes travailleurs. Le travail documenté de M. Lépine en apporte la démonstration.

● CLÉMENT LEFRANC

SCIENCES HUMAINES
NOUVEAUTÉ
Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode
LES MÈRES
LA GRANDE HISTOIRE DE LA MATERNITÉ

NOUVEAUTÉ
EN LIBRAIRIE
DÉSIR D'ENFANT, PROCRÉATION, REPRÉSENTATIONS SOCIALES... ÊTRE MÈRE D'HIER À AUJOURD'HUI.

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 5:18:14 PM

À SIGNALER
• ***La Séduction Une passion française***
Robert Muchembled, Les Belles Lettres, 2023, 324 p., 25 €.

Histoire

• ***Atlas des guerres. Époque moderne, 16e-17e-18e siècles***
Olivier Aranda, Julien Guinand et Caroline Le Mao, Autrement, 2023, 192 p., 29,90 €.

TROIS SIÈCLES DE PROGRÈS DANS L'ART DE TUER

À partir du 16e siècle, dès lors que les flottes européennes furent en mesure de sillonner tous les océans du globe, la guerre devint mondiale. Simultanément, les États européens entamèrent leur course à la puissance militaire : perfectionnement de l'artillerie inventée en Chine, développement de forteresses mieux à même de soutenir le feu de canons de plus en plus puissants… C'est cette histoire que les trois spécialistes ont entrepris de documenter avec le concours de la cartographe Mélanie Marie.

Ils mettent en place aussi bien des évènements décisifs (la bataille navale de Lépante, en 1571, première défaite de la flotte ottomane) que de longs processus comme la montée en puissance fiscale des États, rendue nécessaire par le coût croissant des armées.

On appréciera l'équilibre de l'ouvrage. Il est consacré pour moitié à synthétiser ce qui est de loin le mieux documenté, à savoir les évolutions militaires et sociétales en Europe. On y trouve ainsi des retours sur des concepts devenus classiques, telle la « révolution militaire ».

Décrite par l'historien Michael Roberts comme un ensemble de réformes tactiques conçues aux Pays-Bas et en Suède entre 1560 et 1600, cette initiative aurait déclenché, selon l'historien Geoffrey Parker, la course à la performance des armées européennes. L'autre moitié du livre est dédiée à d'autres parties du monde, de la Chine aux Amériques, sans oublier l'Afrique, ce qui est aussi bienvenu qu'utile pour mettre les évolutions de la guerre moderne en perspective. Pour compléter ce panorama, trois autres atlas du même genre sont attendus dans le prolongement de celui-ci, pour traiter de l'Antiquité, du Moyen Âge et des 19e et 20e siècles.

● LAURENT TESTOT

• ***Un monde sans ressources. Besoin et société en Europe (11e-14e siècles)***
Mathieu Arnoux, Albin Michel, 2023, 368 p., 22,90 €.

LA LEÇON D'ÉCOLOGIE DE RENART

Le désastre environnemental actuel trouve pour partie ses racines dans notre rapport au monde : le fait de considérer l'énergie ou le bétail comme des stocks, et non comme des flux, a induit de nouvelles façons de gérer le vivant et la Terre. On sait que cette nouvelle vision du monde est récente, qu'elle est née en Europe ces derniers siècles, qu'elle n'existait pas au Moyen Âge. D'où la question posée par le médiéviste Mathieu Arnoux au point de départ de cette enquête : comment les médiévaux se représentaient-ils ce que nous appelons l'environnement ?

Une des fenêtres sur ces temps révolus nous est ouverte par *Le Roman de Renart*. Ce best-seller des 12e et 13e siècles met en scène Renart le goupil, Ysengrin le loup et quelques autres acteurs animaux. Seigneurs de leurs landes, ils sont mis en difficulté par l'expansion paysanne et les industrieux cisterciens.

Précieux matériaux pour l'historien qui entend reconsidérer à la fois le changement écologique (à travers le discours prêté aux animaux) et le changement socio-économique d'alors, entre évolution des mentalités, urbanisation, remise en cause de la féodalité, émergence des ordres mendiants…

La réflexion ouverte par l'analyse littéraire s'approfondit avec les archives de l'abbaye de Cîteaux, qui permettent de reconsidérer le rôle des marchés dans l'économie morale, ou bien encore les documents relatifs à la transformation de Paris en métropole démesurée, avec ses 250 000 habitants au début du 14e siècle. Voici une histoire environnementale qui n'hésite pas à recourir aux notions de la thermodynamique telle qu'exposées par le physicien Ilya Prigogine afin de mieux se mesurer à la question des flux. Au passage, l'analyse complexifie et relativise ce que nous croyions savoir de la seconde moitié du Moyen Âge. ● L.T.

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 5:18:14 PM

Préhistoire

• ***L'Invention de la technologie. Une histoire intellectuelle avec André Leroi-Gourhan***
Nathan Schlanger, Puf, 2023, 432 p., 26 €.

DU CERVEAU À L'OUTIL

Cet ouvrage, au titre un peu trompeur donnant à penser qu'André Leroi-Gourhan (1911-1986) a inventé la technologie, n'en est pas moins extrêmement riche. Il aborde l'œuvre protéiforme d'A. Leroi-Gourhan, dont on sait qu'il a été tour à tour et en même temps orientaliste, ethnologue, linguiste, paléontologue et archéologue préhistorien. Il s'attache à montrer la cohérence de ces différentes approches appliquées à l'histoire des techniques humaines.

Comme l'écrivait lui-même A. Leroi-Gourhan, la technicité vitale qui anime toute forme de vie « *met en cause à la fois les structures organiques, l'équipement neuromoteur et les manifestations du psychisme* ». Ainsi, même lorsqu'il fait de l'anatomie, les techniques ne sont jamais loin, comme en témoigne le titre d'un de ses livres, *Mécanique vivante* (1983).

Nathan Schlanger nous invite, en une plongée dans les archives d'A. Leroi-Gourhan, à une promenade chronologique dans son œuvre, depuis ses années de formation auprès de Marcel Mauss et de Paul Rivet durant l'entre-deux-guerres, jusqu'à la fin des années 1950, avec la mise en place de la notion de « chaîne opératoire ».

Toute l'œuvre d'A. Leroi-Gourhan apparaît ainsi comme un plaidoyer pour une reconnaissance de la dimension intrinsèquement humaine des techniques, qu'on peut comparer à celle à peu près contemporaine d'André-Georges Haudricourt, pour qui la technique était bien une science humaine.

Le livre, très dense, fourmille de digressions, de parenthèses et d'anecdotes qui raviront les amoureux de l'œuvre d'A. Leroi-Gourhan. Et on peut y découvrir quelques pages inédites ou peu connues de textes manuscrits et de dessins de sa plume.

● **SOPHIE ARCHAMBAULT DE BEAUNE**

sciences HUMAINES
sciencehumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX
SAS SCIENCES HUMAINES COMMUNICATION
Représentante légale et directrice de publication :
Nadia Latrèche
Directrice générale :
Héloïse Lhérété

Relation clients
Ventes et abonnement :
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete

Rédacteurs en chef adjoints
Cécile Peltier
cecile.peltier@scienceshumaines.fr
Christophe Rymarski
christophe.rymarski@scienceshumaines.fr

Rédacteurs
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Cheffe de la rubrique *Référence*,
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
Chef de la rubrique *Dossier*,
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Hugo Albandea
Iconographe - Rédacteur web et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*

Ont collaboré à ce numéro
Sophie Archambault de Beaune, Gérald Gaillard, Thierry Jobard, Béatrice Kammerer, Clément Lefranc, Thomas Lepeltier, Sylvain Marcelli, Marc Olano, Emmanuelle Picaud, Jean-Marie Pottier, Romina Rinaldi, Laurent Testot, Tigrane Yégavian, Philippe Zawieja

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval
Frédéric Peylet

Conseillère de la rédaction
Martine Fournier

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard

Assistant webmestre et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême
03 86 72 17 23

Promotion Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Diffusion : MLP
Contact : À juste titres,
Laetitia Canole :
04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs :
www.direct-editeurs.fr

Livres des éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Responsable administratif et financier
Annick Total : 03 86 72 17 21

Comptabilité
Carole Charreau : 03 86 72 07 02

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi

Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.006 kg/t

Conception graphique et Conception de la couverture :
Rampazzo & Associés

Couverture
©Anais Ordas

Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire :
0527 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 10:00:47 PM

Santé

DU RENONCEMENT AU SOUCI DE SOI

Zined Fahsi enseigne le yoga mais, sans nier les bienfaits de cette pratique, s'étonne de la manière dont elle peut être mise au service aujourd'hui d'idées très peu conformes à son origine. Le yoga traditionnel est né en Inde au 1er millénaire av. J.-C. Dans les marges de la société védique, des sectes bouddhistes et jaïnistes aspiraient à se libérer du cycle des réincarnations en pratiquant l'ascèse, la méditation et quelques postures corporelles. Le terme lui-même apparaît au 4e siècle apr. J.-C. pour désigner ce travail spirituel et corporel, à destination d'une élite d'hommes renonçants. La technique se développe au fil des siècles et est adoptée par les hindouistes, les bouddhistes et les musulmans d'Inde, le nombre de postures passant progressivement de quinze à cent.

À la fin du 19e siècle, découvertes par l'Occident, ces pratiques s'hybrident avec la gymnastique éducative, les psychothérapies et l'eugénisme. Aux États-Unis, l'occultisme et l'ésotérisme, avec notamment la société théosophique et le mouvement paraprotestant Nouvelle pensée, jouent un rôle essentiel dans la réinterprétation moderne du yoga. Ce dernier reçoit l'appui de maîtres spirituels hindouistes comme Vivekananda, fondateur de la mission Râmakrishna.

Durant les années 1950-1970, il est adopté par les acteurs de la contre-culture américaine : les écrivains *beatniks*, puis les *hippies* et le mouvement *new age*, qui le voient comme une pratique de santé alternative à la médecine conventionnelle, et un remède aux maux de la modernité.

Dans les années 1980, le yoga devient une pratique de masse, en même temps que le *fitness*. La culture physique, le développement personnel, de concert avec le yoga ou la méditation, sont encouragés à la Silicon Valley. Faire du yoga est alors présenté comme un moyen de réaliser son propre potentiel dans un monde dominé par le marché, où chacun est responsable de son bonheur ou de son malheur. Pour l'auteure, il est temps de promouvoir une conception plus humaniste et moins individualiste de cette pratique, qui n'incarne plus aucune forme d'alternative au modèle dominant. ● RÉGIS MEYRAN

Le Yoga, nouvel esprit du capitalisme
Zineb Fahsi, Textuel, 2023, 208 p., 18,90 €.

Économie

Un empire bon marché. Histoire et économie politique de la colonisation française, 19e-21e siècle
Denis Cogneau, Seuil, 2023, 512 p., 24,50 €.

L'EMPIRE COLONIAL A-T-IL ÉTÉ RENTABLE ?

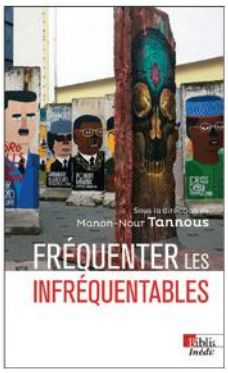
Du temps de son empire, la France a-t-elle éhontément profité de ses colonies pour s'enrichir ? En 1984, l'historien Jacques Marseille publiait *Empire colonial et capitalisme français. Histoire d'un divorce*. Il soutenait que les colonies n'avaient pas vraiment contribué à l'enrichissement de la métropole. Bien sûr, certains acteurs et entrepreneurs avaient prospéré grâce aux colonies mais, globalement, l'économie française avait, selon lui, très peu tiré de bénéfice de ses territoires exotiques. Il contestait même que ces derniers aient offert un marché protégé aux industriels français. En revanche, il avançait que les colonies avaient beaucoup coûté à l'État français, de sorte que la décolonisation n'avait causé aucun dommage à l'économie de la métropole et qu'elle avait même permis sa modernisation.

Selon Denis Cogneau, les thèses de J. Marseille doivent être corrigées. Sans parler de pillage, il soutient que les colonies ont été, sur le plan économique, plutôt une bonne affaire. Selon ses calculs, la colonisation aurait en effet peu coûté à la métropole. Le fonctionnement des territoires sous tutelle était principalement financé par les impôts prélevés sur les autochtones et les colonisés finançaient donc leur propre domination. Entre 1833 et 1939, le maintien de l'empire n'aurait d'ailleurs « *coûté au contribuable métropolitain que 0,5 % du revenu national, en moyenne et annuellement* ». C'est seulement après la Seconde Guerre mondiale que « *la volonté de s'accrocher à l'empire colonial a (...) fini par coûter cher* », en raison des dépenses militaires. À cette époque, « *l'empire coûte 3 % de son revenu au contribuable français* ».

Dès lors, il s'avéra que les indépendances conduiraient à une économie substantielle. Mais l'empire colonial avait tout de même enrichi un certain nombre de commerçants, industriels et colons. C'est donc le contribuable français qui, même si ce n'était pas énorme, « *a payé pour ces privilégiés, en finançant l'entreprise coloniale* ». En retour, il n'aurait été rétribué que symboliquement, avec « *la bonne conscience illusoire d'une "mission civilisatrice"* ». ● T.L.

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 10:00:47 PM

À SIGNALER
• ***Le Sauvage et le politique***
Édouard Jourdain, Puf, 2023, 396 p., 23 €.



• ***Fréquenter les infréquentables***
Manon-Nour Tannous (dir.), CNRS, 2023, 304 p., 11 €.

Science politique

LA DIPLOMATIE À L'ÉPREUVE DES VOYOUS

Cet ouvrage collectif s'intéresse à la diplomatie mise en œuvre par les grandes puissances pour traiter (ou non) avec les régimes parias de la planète. Il analyse le cas de plusieurs régimes autoritaires mis au ban de la communauté internationale, comme la Biélorussie de Loukachenko, la Libye de Kadhafi, la Syrie des Assad, la Corée du Nord de Kim Jong-Un, l'Iran, le Brésil du temps de la dictature et quelques régimes africains.

Il montre la façon dont le dialogue avec les grandes puissances évolue au gré des facteurs géopolitiques et des opportunités. Les auteurs s'interrogent sur les acteurs autorisés (ou qui se considèrent ainsi) à apposer le label de l'infréquentabilité. Force est de constater que les déficits démocratiques ne suffisent plus, et que les ONG n'ont plus le monopole de la labellisation. Les Iraniens fustigent le Grand Satan américain, le pouvoir syrien déshumanise son opposition, les Israéliens refusent de s'asseoir à la même table que l'OLP. À quel moment un acteur politique cesse-t-il d'être fréquentable ou le redevient-il ? Et qui décide que Daech est plus dangereux que le régime Assad ?

L'intérêt de l'approche comparative est de mettre en évidence les dilemmes qui se posent aux diplomates dans leurs rapports avec des adversaires honnis. Cette plongée dans l'arrière-cour des chancelleries met en lumière leur travail, mais souligne également l'impuissance des États à réduire les souffrances des populations souvent victimes de régimes brutaux, et des sanctions qui les frappent.
● TIGRANE YÉGAVIAN

LA POLITIQUE DES OTAGES

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la prise d'otages figure dans la liste des crimes de guerre et, plus généralement, des atteintes graves aux droits humains. La montée en force de ces pratiques par des organisations politiques armées ou des pays voyous représente aujourd'hui un marché face auquel les États, lorsqu'ils sont visés, sont confrontés à un dilemme : négocier la libération de leurs citoyens ou refuser tout dialogue, au risque de les abandonner à leur sort ? Ces deux options donnent lieu à d'intenses réflexions, voire à des doctrines, qu'Étienne Dignat, enseignant en éthique de la guerre, qualifie pour l'une de « solidaire » et pour l'autre de « sacrificielle ». Il est notoire que certains pays, comme les États-Unis et le Royaume Uni, sont ouvertement « sacrificiels », alors que la France, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, sauf exception, négocient et finissent par payer la libération de leurs otages.

L'examen de ces deux postures, de leurs tenants et aboutissants à la fois pragmatiques, politiques et éthiques, fait tout l'objet de ce livre au fil d'une passionnante et très érudite analyse. L'option sacrificielle, par exemple, s'appuie sur un calcul tourné vers l'avenir : en refusant le chantage, l'État américain prétend assurer la sécurité à venir de l'ensemble de ses citoyens exposés au risque, au prix d'une ou plusieurs vies. En marchandant discrètement (même s'ils le nient), les États solidaires mettent en avant la protection à tout prix des otages. Ils en tirent, accessoirement, un bénéfice d'image, mais aussi prennent le risque d'inciter à la récidive. Hormis l'intervention en force (rarement réussie, toujours risquée), n'existe-t-il pas d'autre solution à ce dilemme ?

Constatant que, dans les faits, les deux doctrines ont des effets assez proches (on n'enlève pas plus ni moins de citoyens britanniques que français), É. Dignat suggère une tout autre voie : celle d'une généralisation de l'assurance privée contre les enlèvements, qu'ils soient politiques ou crapuleux. De tels systèmes existent déjà dans certains pays, et exonèrent ainsi les États souverains d'avoir à se compromettre avec des interlocuteurs terroristes ou mafieux. Une lecture tout à fait instructive et remarquablement claire. ● NICOLAS JOURNET

• ***La Rançon de la terreur. Gouverner le marché des otages***
Étienne Dignat, Puf, 2023, 448 p., 23 €.

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 10:00:47 PM

• ***Pourquoi l'Afrique est entrée dans l'histoire (sans nous)***
Sonia Le Gouriellec, Hikari, 2022, 148 p., 10, 90 €.

Géographie

UN VOILE D'IGNORANCE SUR L'AFRIQUE

L'auteure appartient à une génération de chercheurs marqués par les perspectives critiques du Camerounais Achille Mbembe, du Congolais Valentin-Yves Mudimbe et de l'Indien Dipesh Chakrabarty, voire du Palestinien Edward Saïd. Sonia Le Gouriellec a d'abord publié une remarquable *Géopolitique de l'Afrique* (Puf, 2022), avant de proposer ce complément. Autant son premier texte peignait un tableau général du continent africain, autant celui-ci s'attache à critiquer les représentations dont il est l'objet. Enseignante du supérieur, elle a enquêté auprès de ses étudiants et constaté que parmi eux beaucoup ignorent le nom de la capitale de la Côte d'Ivoire ou du Nigeria. Ils voient l'Afrique comme un continent pauvre, primitif, ravagé par des conflits récurrents et culturellement uniforme. Le quotidien *La Croix* ne fait guère mieux lorsqu'il illustre un article sur le Congo à l'aide d'un objet ashanti du Ghana.

S. Le Gouriellec se penche aussi sur les séries américaines qui se déroulent quelque part en Afrique, sur l'image du continent donnée par les médias français et internationaux, critique le récit de la colonisation dans les manuels scolaires et décortique le fameux discours de Dakar de Nicolas Sarkozy. Cette vision globalement négative du continent africain résulterait d'une « *volonté d'ignorance* » (A. Mbembe) où, sous la forme du culturalisme, le racisme serait encore à l'œuvre, ce qui offre à l'auteure l'occasion d'un réexamen de la notion d'ethnie. Quelques pages s'attachent en particulier aux politiques africaines des présidents français pour montrer que si, depuis Valéry Giscard d'Estaing, ils font tous part de leur désir de « *banaliser* » les relations qui lient la France à l'Afrique, ce n'est jamais ce qui se passe dans les faits. ● **GÉRALD GAILLARD**

Géopolitique

DES CARTES MENTALES PERSISTANTES

Tandis que l'Ukraine se retrouve écartelée par la ligne de fracture géopolitique et civilisationnelle qui court de Riga à Split depuis le Moyen Âge, on oublie que les États d'Europe orientale n'ont pas fait le deuil de leurs frontières historiques. C'est notamment le cas de la Hongrie dont près de la moitié du territoire lui fut arrachée par le traité de Trianon en 1918, la Pologne dépecée par l'URSS en 1945 et qui a dû se payer sur la bête allemande en gage de compensation, la Yougoslavie et la Roumanie après la Première Guerre mondiale. Comme le constate l'auteure, ces frontières effacées sur la carte politique de l'Europe conditionnent encore aujourd'hui des appartenances politiques, des comportements électoraux et sociaux, des représentations culturelles et des imaginaires étrangers à ceux des populations voisines partageant le sol du même État.

Mobilisant une érudition rare, ce livre s'appuie en grande partie sur une abondante cartographie, des enquêtes de terrain pour mettre en évidence la permanence de cartes mentales, à la fois tangibles et fantasmées, carburant d'inquiétants discours nationalistes. L'auteure rend compte du caractère nébuleux de ces frontières dont les manifestations peuvent-être furtives mais réelles. Ces cartes du passé ressurgissent si l'on superpose par décalcomanie divers types de légendes. On songe ainsi à la ligne de crête des Carpates en Roumanie qui, des siècles durant, a séparé les principautés roumaines de Moldavie et de Valachie, à l'empire des Habsbourg, vastes territoires superficiellement roumanisés où les minorités hongroises sont loin d'avoir fait leurs adieux à Budapest.

Datant de 2011, une carte sur l'accès à l'eau courante en Pologne met en évidence le décalage en termes d'infrastructures entre l'ancienne Pologne tsariste et celle d'après 1945. Cet ouvrage dense offre à la fois un précis de géopolitique historique doublé d'une réflexion sur la nostalgie des empires défunts (austro-hongrois) ou honnis (russe et ottoman). ● **TIGRANE YÉGAVIAN**

• ***Les Provinces du temps. Frontières fantômes et expériences de l'histoire***
Béatrice von Hirschhausen, CNRS Éditions, 2023, 398 p., 26 €.

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 10:00:47 PM

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

LE MENSUEL

LES GRANDS DOSSIERS

HORS-SÉRIE

LES ESSENTIELS

HORS-SÉRIE

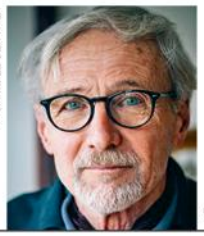
L'HUMANOLOGUE

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

GAGNEZ DU TEMPS, **SCANNEZ CE QRCODE**

POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI : **HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/**

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 10:00:47 PM


© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE

Time out

Au cas où vous n'en seriez pas encore averti, « *time out* » ne désigne pas seulement la rubrique des loisirs des magazines anglophones ou simplement snobs. C'est aussi l'objet d'un débat savant mais acerbe entre des spécialistes de l'éducation infantile et, par suite, entre les usagers de leurs méthodes. Levons tout de suite le voile : « *time out* », il y a quelques années encore, s'appelait « va dans ta chambre », version atténuée de la désuète vexation du « piquet » à l'école. En bref, le *time out* (en français « temps mort ») est une punition consistant à isoler pendant un temps limité un jeune enfant qui fait une colère ou s'obstine à jeter sa purée sur le tapis du salon malgré vos protestations indignées. Pourquoi a-t-il fallu trouver un nom à cette pratique universelle, et probablement multiséculaire ? Sans aucun doute, en réaction à la montée en popularité de l'éducation dite « positive » ou « bienveillante », laquelle, globalement, entend proscrire toute forme de menace ou de punition anxiogène infligée aux enfants. Un idéal que tous les parents ne parviennent pas à tenir sans un jour ou l'autre craquer. Or, en février 2023, la psychologue Caroline Goldman ouvrait les hostilités en publiant dans *Le Monde* une tribune dénonçant la multiplication, dans son cabinet, de cas d'enfants éduqués positivement mais « *agités, égoïstes et asociaux* », ignorant toutes les limites et voués, selon elle, à une adolescence houleuse. Quant aux parents, ils n'en pouvaient mais. Nullement adepte de la torgnole façon madame Fichini, la psychologue mettait tous ses espoirs dans l'usage bien encadré du *time out* : pas avant 2 ans, durée calculée en fonction de l'âge, le tout assorti d'explications avant et après. Pas très méchant, mais suffisant pour susciter la verte colère du philosophe Pierre Vesperini, lequel rétorquait qu'envoyer un bambin au coin revenait à réhabiliter le dressage pavlovien de la progéniture humaine (« *façon dompteur de fauve* », écrit-il), installant ainsi dans la famille un peu plus de la violence du monde qui nous entoure. À son crédit, il citait de savantes observations échouant à prouver que le *time out* faisait mieux avec que sans. Appelé en arbitre, le neuropsychologue Franck Ramus édictait dans *L'Express* un jugement de Salomon : les punitions peuvent contenir certains comportements, mais à terme, ne les modifient pas, et elles ont des effets émotionnels négatifs. Aux parents concernés et restés sur leur faim, il convient de rappeler que cette querelle prend de biais les conflits d'écoles : en octobre 2022, un collectif de 350 cliniciens de tous bords avait subtilement opposé l'éducation « *empathique mais ferme* » à la parentalité « *exclusivement positive* » afin de dénoncer cette dernière. Et là encore, le *time out* était visé : une représentante au Conseil de l'Europe venait en effet de proposer d'en déconseiller l'usage aux parents dans les brochures dudit Conseil. Une voix officielle qui ne manquerait pas d'avoir des conséquences. Bonnes ou mauvaises ? Le *time out* des parents, lui, n'est pas proscrit : quand bébé fait sa colère, vous pouvez toujours faire un tour dans votre chambre. ●

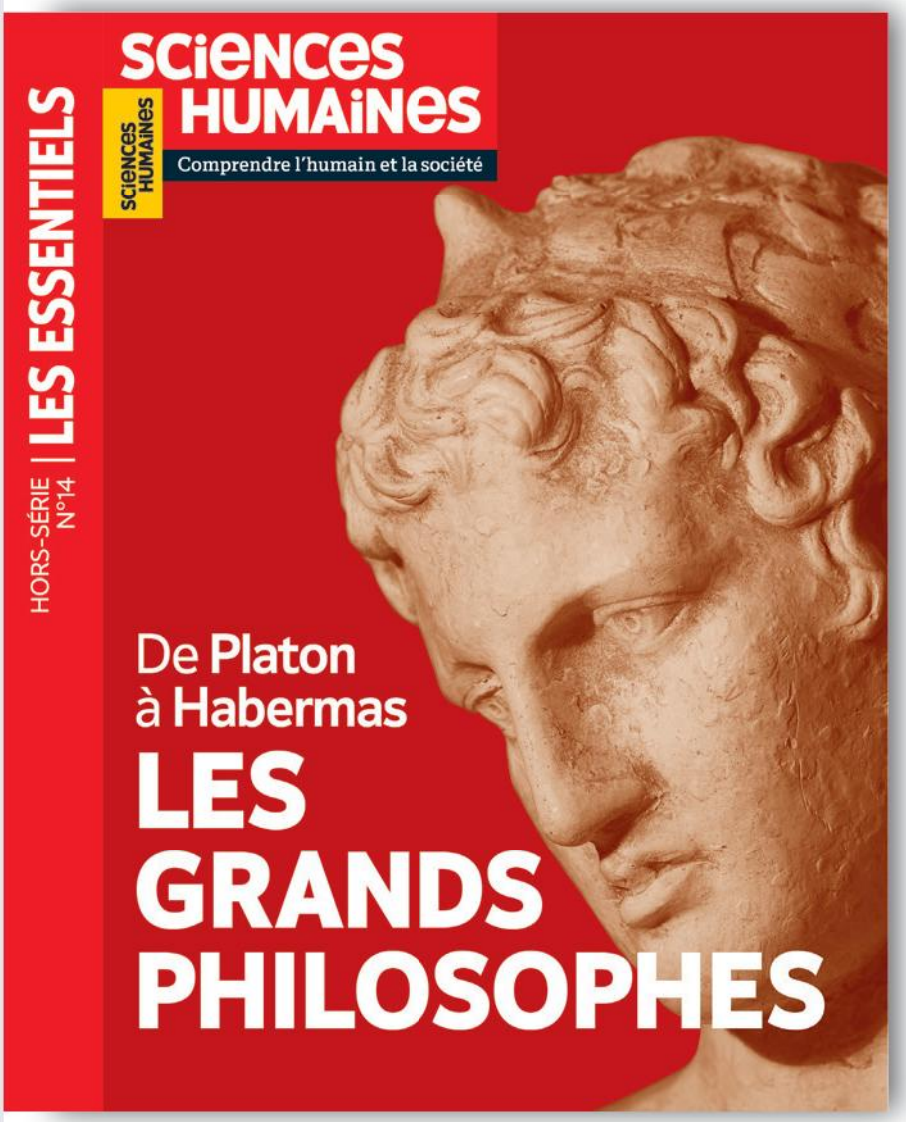
En octobre 2022, un collectif de 350 cliniciens de tous bords avait subtilement opposé l'éducation « *empathique mais ferme* » à la parentalité « *exclusivement positive* » afin de dénoncer cette dernière.

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 10:00:47 PM

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX



LA PHILOSOPHIE PEUT ÊTRE ABORDÉE CLAIREMENT. ET LOIN D'ÊTRE UNE VAINE SPÉCULATION, ELLE NOUS DONNE DES ARMES POUR PENSER LE MONDE AUTREMENT.

COMMANDEZ CE NUMÉRO (VERSION PAPIER OU DIGITALE) **EN SCANNANT CE QRCODE**

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 10:00:47 PM

LIEN SOCIAL EN REDRESSEMENT JUDICIAIRE EST EN DANGER !

Achetez le numéro de soutien :

Identité(s) professionnelle(s) : Hier, Aujourd'hui, Demain

Un numéro hors-série à 10 € (ou plus si vous le souhaitez...)

À commander sur **www.lien-social.com/Boutique**

OU

Faire la demande à **secretariat@lien-social.com** en indiquant : nom, prénom, adresse postale, mail, nombre d'exemplaires souhaités et montant de votre contribution

Et/ou abonnez-vous sur **www.lien-social.com** rubrique abonnement

Délivré à 353101 le 5/19/2023, 10:00:47 PM